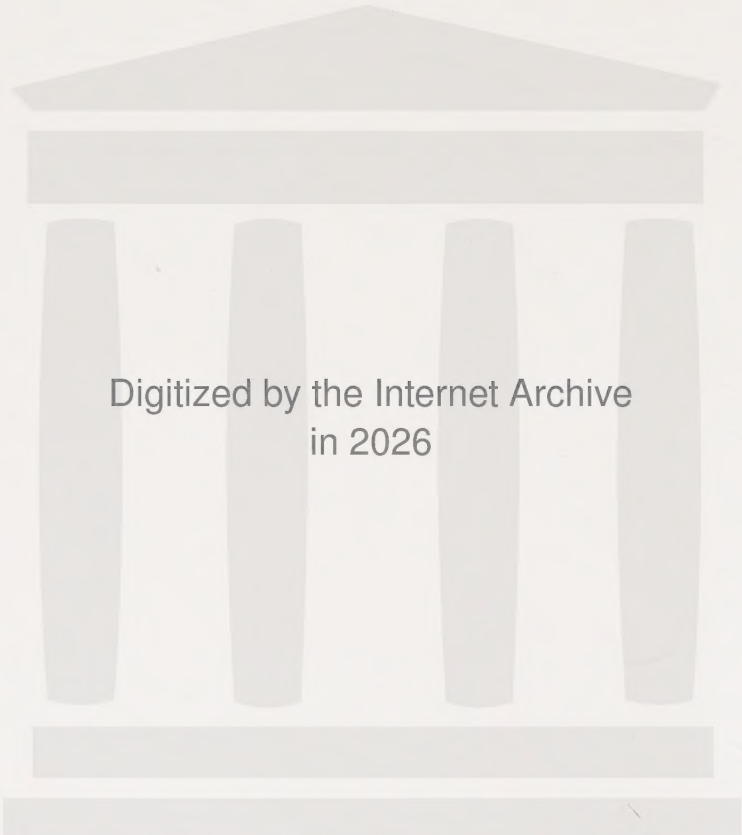
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF VERMONT
AND
STATE AGRICULTURAL COLLEGE


Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/tristanetiseut0000euge

EUGÈNE VINAVER
DOCTEUR ÈS LETTRES

# LE ROMAN
DE
# TRISTAN ET ISEUT
## DANS L'ŒUVRE DE THOMAS MALORY

AVEC TROIS PHOTOTYPIES HORS TEXTE

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)
1925

# LE ROMAN
DE
# TRISTAN ET ISEUT
## DANS L'ŒUVRE DE THOMAS MALORY

LE BREUVAGE D'AMOUR ET LA MORT DE TRISTAN ET ISEUT

(MS B. N FR. 103)

EUGÈNE VINAVER
DOCTEUR ÈS LETTRES

# LE ROMAN
DE
# TRISTAN ET ISEUT
## DANS L'ŒUVRE DE THOMAS MALORY

AVEC TROIS PHOTOTYPIES HORS TEXTE

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e^)
1925

*A MON PÈRE*

# AVERTISSEMENT

*Un livre célèbre* — Le Morte Darthur, *de sir Thomas Malory* — *contient un roman de Tristan. Dans la longue série des œuvres consacrées à cette légende, ce n'est ni la moins belle ni la moins importante, mais c'est, à coup sûr, l'une des moins connues. Non qu'elle ait manqué de lecteurs enthousiastes ; le pays de Spenser et de Milton lui réserva toujours le plus bienveillant accueil. Mais on n'a jamais songé à faire entrer cet ouvrage anglais dans le cadre de l'histoire du roman français; on n'a jamais songé à l'étudier dans ses rapports avec le passé littéraire de la France. Et cependant, il s'y rattache par des liens multiples, il en forme même une partie essentielle. Je me suis donné la tâche de déterminer ses sources, de les comparer au remaniement de Malory et de tirer de ce travail de recherche quelques conclusions d'ordre littéraire. Autant de problèmes épineux et parfois insolubles ; je n'ai voulu que les poser et en aborder, provisoirement, la discussion.*

*J'ai eu le bonheur d'être guidé à travers ce champ obscur d'études par mon illustre maître, M. Joseph Bédier. Je lui dois d'avoir évité mainte erreur tant de fait que de*

*méthode et d'avoir bénéficié, sans le mériter, des lumières de sa science et de son génie. Qu'il veuille bien accepter ici l'expression de ma fidèle et profonde gratitude.*

*Je tiens aussi à rendre un hommage posthume à mon très regretté ami Léopold Sève. Ses idées sur l'évolution des genres littéraires n'ont malheureusement pas vu le jour et seuls ses rares interlocuteurs en ont eu quelque connaissance. Je me réjouis d'avoir pu m'inspirer parfois de sa pensée.*

Paris, 15 mars 1925.

# INTRODUCTION

Le Morte Darthur, *son importance littéraire et son unité dramatique. — La place du* Tristan *dans l'ensemble de l'œuvre. — Plan du présent travail.*

En 1485 parut en Angleterre une modeste compilation des romans de la Table Ronde, intitulée *Le Morte Darthur*. Elle sortait des vénérables presses de William Caxton, qui avertissait ses lecteurs que le manuscrit en avait été composé par un certain sir Thomas Malory d'après des livres français que celui-ci avait « réduits » en anglais. « And I, according to my copy, have done set it in imprint, to the entent that noble men may see and learn the noble deeds of chivalry. »

Ce fut pour l'histoire littéraire un événement d'une importance considérable. Le roman français de chevalerie, banni de son sol natal, inaugurait, de l'autre côté de la Manche, une tradition toute nouvelle. Il paraissait répondre à un besoin urgent des lecteurs anglais, il se voyait ressuscité par les soins d'un écrivain et d'un éditeur anglais. Grâce à leur sympathie, il lui fut donné de prolonger son existence bien au delà du moyen âge et de nous parvenir, sous une forme altérée bien entendu, mais

vivante, par l'intermédiaire des imitateurs de l'obscur chevalier sir Thomas Malory. De son ouvrage s'inspirèrent plus tard Spenser et Swinburne, Matthew Arnold et Tennyson.

*Le Morte Darthur* constituait à la fois un aboutissement du roman arthurien des douzième et treizième siècles et une première étape de l'Arthuriade des temps modernes. Et ce ne fut point un médiocre mérite que d'oser revenir à ces légendes tombées en désuétude un peu avant l'époque où Joachim du Bellay allait les proscrire, où il allait supplier ses lecteurs de se détourner de ces ouvrages « beaucoup plus propres à bien entretenir les demoiselles », et les conjurer de faire « tarir ces fontaines » et « abolir tous ces beaux titres assez suffisans pour dégouter tout lecteur sçavant d'en lire davantage » [1].

Ce roman est une véritable encyclopédie des légendes arthuriennes. Il contient les principaux récits du cycle de la Table Ronde, placés dans l'ordre des événements, depuis la fondation du royaume d'Arthur jusqu'à sa chute. C'est d'abord une « enfance » d'Arthur — l'histoire de ses parents, les prouesses du jeune chevalier Arthur et la fondation de la Table Ronde. Cette partie du récit occupe les cinq premiers livres du *Morte Darthur*. Le sixième comprend les aventures de Lancelot, son arrivée à la cour d'Arthur et ses premiers exploits. Malory passe ensuite (l. VII) aux aventures de Beaumains — aventures

1. *Défense et Illustration de la Langue françoise*, livre II, ch. v et ix.

inconnues des romanciers français, mais dont on pourrait rapprocher quelques traits du roman du *Beau Desconnu*. Les livres VIII à XII contiennent les aventures de Tristan. Ils sont suivis d'une *Quête du Saint-Graal*, qui occupe les livres XIII à XVII, et d'une partie considérable du roman de *Lancelot* (l. XVIII et XIX). La fin du roman (l. XX et XXI) est consacrée aux événements tragiques de la décadence de la Table Ronde et de la mort de ses chevaliers ; elle correspond à la branche connue dans les romans français sous le titre de *Mort Artu*.

On voit que tous ces romans appartiennent en propre au patrimoine littéraire français. Il n'y a même rien d'original dans la manière dont Malory les a disposés : on connaît plusieurs manuscrits français [1] où les récits du cycle d'Arthur sont placés relativement dans le même ordre [2]. Mais, pour rendre compte du rapport exact entre Malory et ses modèles, il faudrait préciser les versions particulières dont il s'est servi. Cette étude des sources n'a pas encore été faite dans son ensemble. Le seul travail important dans ce domaine est celui de M. H. Oskar Sommer, qui a publié, en 1891, une édition diplomatique de l'imprimé de Caxton, suivie d'une étude sur les sources de l'œuvre. Les théories qu'il a émises n'ont jamais été sérieusement vérifiées. Elles n'inspirent pas toujours confiance, car M. Sommer n'a pas eu à sa disposition tous les

1. Il existe treize manuscrits cycliques renfermant l'*Estoire del Graal*, le *Merlin*, le *Lancelot*, la *Quête* et la *Mort Artu* (Cf. F. Lot, *Etude sur le Lancelot en prose*, Paris, 1918, p. 1, note).

2. A l'exception du roman de Beaumains et du *Tristan*.

textes qu'il aurait dû consulter. C'est, en particulier, ce que nous avons constaté en examinant de près ses recherches sur le *Tristan*. Il faudrait recommencer tout le travail qu'il a fait, pour pouvoir établir dans quelle mesure on peut faire crédit aux autres parties de son ouvrage; toujours est-il qu'à défaut d'autre document on ne peut se dispenser de citer, avec toutes les réserves qu'elles comportent, les indications de M. Sommer.

D'après lui, les livres I à V remontent au *Huth Merlin* (l. I, ch. 1—19), au *Merlin ordinaire* (l. I, ch. 19—l. IV), et à la *Suite de Merlin* (l. V). Le livre VI repose sur le *Lancelot* en prose ; les manuscrits de ce roman sont si nombreux qu'avant de déterminer la source de Malory, il faudrait les soumettre à un long examen critique. Les recherches de M. Sommer ne sont pas suffisantes à ce point de vue. Quant au roman de Beaumains (l. VII), il n'a pas pu en trouver la moindre trace certaine dans la littérature du moyen âge. Pour la *Quête du Saint-Graal*, M. Sommer n'a fait que la comparer à l'édition de Furnivall, sans jamais tenter de découvrir le manuscrit où Malory l'a puisée. La *Quête* de Malory fait suite à son *Tristan* ; ce serait un problème intéressant, mais que, pour ma part, je me suis abstenu de résoudre, que de savoir si l'auteur anglais l'a prise dans une source indépendante ou dans la *Quête* jointe au roman en prose de Tristan.

Un autre problème dont on n'a pas encore trouvé la solution, mais qui a été vivement débattu par les érudits, est celui de la provenance de la dernière partie du *Morte*

*Darthur*. D'après M. Sommer, le livre XVIII vient d'une version perdue du *Lancelot* en prose française, le livre XIX repose pour la plupart sur la version connue, et le récit de la mort d'Arthur (l. XX-XXI) vient, du moins en partie, du roman anglais *Morte Arthur*. Par contre, J. D. Bruce attribue cette dernière partie du livre à la version française intitulée *Mort Artu* [1].

On voit que toutes ces attributions ne sont ni certaines ni précises. Elles permettent toutefois de faire des comparaisons provisoires entre Malory et ses modèles supposés. En cela consiste le plus grand mérite du travail de M. Sommer. Les résultats de ses comparaisons de Malory avec ce qu'il prenait pour ses sources ne seraient pas convaincants s'il s'agissait de prouver l'originalité de Malory, mais ils suffisent pour prouver l'inverse. Car si Malory ne diffère pas beaucoup des textes qui ne sont pas ses modèles immédiats, il différerait encore moins de ceux-ci. Il en résulte que les conclusions provisoires de M. Sommer permettent de se faire une idée du *maximum* d'originalité dont Malory aurait été capable. Ce maximum est peu de chose. Malory n'ajoute pas de récits originaux. Il n'a pas inventé son *Arthuriade*. Il l'a copiée sur des sources françaises, sur des « Frensshe Bookes » auxquels d'ailleurs il renvoie constamment.

Cela posé, en quoi consiste, au point de vue de l'œuvre entière, l'apport personnel de Malory ?

1. Cf. *Anglia*, XIII (1900), p. 67 *sqq*.

Tous les critiques l'ont constaté — et nous en ferons autant pour son *Tristan* : — Malory est avant tout un abréviateur. Il a réduit le volume de ses sources de façon à en faire un roman de dimensions moins massives ; ses méthodes d'abréviation varient d'un passage à l'autre, mais un simple calcul nous permet d'en établir une moyenne arithmétique : l'ensemble du *Morte Darthur* représente à peu près le quart de ses sources. Pour le *Merlin* cette proportion s'élève quelquefois au tiers ou davantage, pour le *Lancelot* elle tombe jusqu'au sixième, mais, ces différences particulières mises à part, Malory abrégeait son original à raison d'une page pour cinq.

Pour les parties qui précèdent et qui suivent le *Tristan*, il n'est pas possible, faute de travaux critiques, d'indiquer la nature de ces abréviations ; on ne saurait non plus dire exactement *en quoi* Malory changeait son original, et pourquoi il sacrifiait tel épisode à tel autre. Mais ce livre, tout d'imitation, possède une qualité particulière qui se dégage d'une lecture, même superficielle : les abréviations de l'auteur produisent un effet artistique qu'on chercherait vainement dans ses modèles. Elles créent *l'unité dramatique de l'œuvre*.

Les romans arthuriens français en étaient dépourvus : ils partaient d'un conte amusant pour en ajouter d'autres, tout pareils, et aboutir à toute une série de contes amusants. Qu'on lise successivement les indigestes romans de Merlin, de Lancelot, de Galaad et d'Arthur, et qu'on tâche d'y trouver un sentiment, une idée quelconque qui

les unisse l'un à l'autre. Ils sont reliés d'une façon purement matérielle : le *Merlin* est une préface à l'histoire de la Table Ronde, parce qu'il en explique l'origine. Le *Lancelot* est rattaché au *Merlin* par une *Suite de Merlin* qui comble la lacune entre les épisodes de ces deux romans. L'*Agravain* assure de même la transition matérielle entre le *Lancelot* et la *Quête*. Ces romans n'ont entre eux qu'un lien purement extérieur, ou plutôt épisodique. L'épopée du roi Arthur n'a, dans ses versions françaises, rien d'organique, car son centre unique, la cour du roi Arthur, est artificiel : il est dépourvu de toute valeur dramatique.

Il suffit, par contre, de parcourir l'œuvre de Malory pour se rendre compte de l'existence de ce centre organique qui manque à ses sources françaises. Une idée paraît percer à travers la masse des épisodes : la gloire et la décadence de la Table Ronde, la fatalité qui entraîne la chute des rois, qui veut que la grandeur humaine disparaisse devant la grandeur divine. D'ailleurs, cette tragédie de la Table Ronde est plus profondément sentie par Malory que par ses prédécesseurs français ; pour un prosateur français du treizième siècle, le roi Arthur n'avait d'attrait que parce que c'était un personnage exotique. Pour Malory, c'était avant tout un roi anglais, personnification splendide de toute la gloire passée de son pays natal. Il a assisté, voire même participé à la tragédie de la guerre des Deux Roses, et il a dû contempler son héros avec une admiration mêlée de mélancolie : ce n'était pas pour lui un simple

roi de conte de fée : c'était aussi et surtout un symbole national et moral. Peut-être était-il impuissant, ce modeste chevalier warwickshirois, à créer une œuvre aussi grandiose que l'idée qui l'inspirait. Il est allé chercher ses modèles dans une littérature étrangère ; il s'est mis à traduire et à remanier légèrement des romans qui lui venaient de France. Mais il a su y appliquer une méthode à la fois simple et efficace : il a su abréger. Il a vu, sans doute, dans le formidable amas de récits réunis dans les romans arthuriens, le germe d'une œuvre organique; il a compris peut-être qu'il suffisait de le dégager pour lui donner vie et puissance. C'est ainsi qu'au prix d'un effort minime, il est parvenu à créer une épopée nationale, où la gloire de son pays éclate superbement dans la fondation du plus grand des royaumes magiques et s'effondre par un coup de tonnerre préparé de longue main, et qui achève de donner à l'œuvre son caractère ineffaçable de drame de la fatalité.

Tel est le fond de l'œuvre qui forme le cadre du *Tristan* anglais. On voit que ce dernier n'est pas la partie essentielle du *Morte Darthur* : la tragédie de la Table Ronde pourrait bien s'en passer. J'irais même jusqu'à dire que le livre de Malory aurait acquis plus d'unité sans le roman de *Tristan* [1]. Celui-ci fait l'effet d'une interpolation, et il est nécessaire et légitime de le considérer à part. Qu'on ne nous reproche donc pas de l'avoir isolé : *Le Morte Darthur*

1. Dans certaines éditions populaires cette partie est même supprimée.

est formé de deux parties où se déroulent deux actions parfaitement indépendantes l'une de l'autre : le drame de la Table Ronde et le drame de Tristan. Par respect pour le premier, abstenons-nous de le mêler au second. Seulement, lorsqu'il nous sera permis d'aborder le drame d'Arthur auquel nous n'avons pas même touché ici, gardons-nous bien de le briser en morceaux. Il constitue un bloc. Il est légitime et indispensable d'en détacher le *Tristan* ; mais il serait inutile d'extraire du *Morte Darthur* un *Lancelot* ou une *Quête* et de les séparer du reste de l'œuvre ; ce serait détruire la magnifique unité du drame que nous devons à l'excellent sir Thomas.

Le *Tristan* de Malory méritait depuis longtemps qu'on l'étudiât de près. Bien qu'il n'ait jamais cessé d'être lu et commenté par les érudits et les littérateurs, ceux-ci ont trop souvent oublié que ce n'était pas une œuvre originale, mais un remaniement du roman en prose française de Tristan. On n'a jamais pu comparer ce remaniement à sa source, parce que celle-ci était inconnue ; on n'a jamais pris la peine de la rechercher, parce que le roman de Malory paraissait assez séduisant pour se suffire à lui-même, sans qu'on songeât à une enquête de paternité littéraire. Son point de départ intéressait peu, du moment qu'on pouvait admirer son point d'aboutissement.

Et pourtant ce point d'aboutissement eût été à jamais inconnu ou mal interprété, si l'on s'était interdit toute recherche sur le point de départ. C'est une vérité bien

vieille que, pour apprécier l'un, il faut connaître l'autre et que « la nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu que lorsqu'on les considère toutes faites[1] ». Mais pour l'étude de Malory cette sentence a une valeur moins banale ; elle veut dire, en effet, que pour apprécier cette œuvre d'imitation, il importe avant tout d'y trouver ce qui lui appartient, de saisir sur le vif l'apport personnel de l'auteur et de retracer ainsi, sinon son portrait, du moins sa silhouette littéraire.

C'est sur ce terrain vierge que j'ai tenté quelques pas. J'ai essayé de trouver, parmi les multiples versions du *Tristan* en prose, celle que Malory a suivie. J'ai constaté que parmi les textes qui nous sont parvenus, il n'en existe pas un seul qui contienne la version entière de Malory, mais que celle-ci se trouve représentée mieux qu'ailleurs dans trois manuscrits du fonds français de la Bibliothèque Nationale. Pour reconstruire cette version, il suffit, en effet, de réunir certaines parties des Mss. fr. 103, 334 et 99 et de se les représenter reliées en un seul livre. J'ai tâché de prouver aussi que ce livre a réellement existé et que, par conséquent, Malory ne possédait qu'un seul « livre français » sur Tristan, un seul manuscrit du roman en prose.

Ce manuscrit est aujourd'hui inconnu. Si quelque jour il nous était rendu, on le reconnaîtrait par les traits qui constituent la parenté de nos trois manuscrits avec le texte de Malory. Si, d'autre part, la perte en est définitive, il nous

1. Descartes, *Discours de la méthode*.

faudra considérer l'ensemble de ces manuscrits comme la base la plus sûre de l'étude du *Tristan* anglais.

Afin de préparer un terrain provisoire pour cette étude, j'ai comparé, phrase par phrase et presque mot pour mot, le remaniement avec la source, c'est-à-dire les livres VIII-XII du *Morte Darthur* avec les passages correspondants des manuscrits. On trouvera dans l'appendice I un bilan complet de cette collation. J'en ai extrait, en outre, quelques éléments qui me semblaient caractériser l'art de Malory et je les ai réunis dans la deuxième partie de ce volume intitulée le *Remaniement*, qui est un aperçu des données littéraires fournies par la comparaison des textes.

Sans tâcher de résumer en quelques lignes les résultats de ce travail, on pourrait toutefois affirmer qu'il se dégage de cet examen de l'œuvre de Malory une impression d'ordre général. Il est constant que le prosateur anglais apparaît, à première vue, comme un simple traducteur et abréviateur. Il ne change point le fond du roman français ; il le copie et, comme son prédécesseur, l'auteur du poème anglais *Sir Tristrem*, il abrège. Jetons un regard superficiel sur son *Tristan* et nous n'y trouverons rien de nouveau et presque rien d'attrayant : le roman français en prose n'offrant qu'une version barbare et mutilée du conte primitif, l'œuvre de Malory nous apparaîtra simplement comme une bonne copie d'un modèle mal choisi. Mais poussons un peu plus loin notre recherche, considérons les détails, et nous y découvrirons quelque chose de plus :

nous y verrons les traces authentiques des idées et des méthodes littéraires de notre auteur; ces idées et ces méthodes, qui passent inaperçues dans un examen d'ensemble, se révèlent dans toute leur originalité lorsqu'on rouvre les plis cachés du roman, et qu'on suit pas à pas l'auteur dans son travail de remaniement.

Il s'agit là de deux faits essentiels : le roman anglais de Tristan et Iseut vient à coup sûr du pays qui a, plus qu'aucun autre, chéri cette sublime légende de l'amour immortel, car c'est incontestablement à la France qu'il appartient. Mais d'autre part — et cela est tout aussi important — on peut dégager de l'œuvre de Malory les traces qu'y a laissées son auteur ; on peut y trouver sa part d'originalité, si petite qu'elle soit, et apprécier, sinon ce qu'il a fait, du moins ce qu'il a voulu faire, c'est-à-dire ses idées, ses sympathies, ses procédés littéraires qui, comme on le verra, percent à travers le lourd fatras des récits aveuglément recopiés.

Il est certain que le *Tristan* de Malory ne donne qu'une idée fort incomplète de l'art de l'auteur. Si je me suis attaché à cette partie de son œuvre, laissant de côté son *Arthuriade* proprement dite, c'est parce que, dans toute la poésie médiévale, le drame de Tristan et Iseut est, sous toutes ses formes et dans toutes ses variantes, le plus vrai, le plus vivant et le plus irrésistible. Si graves que soient les défauts de sa version en prose, ils s'effacent devant les pages incomparables où ont été conservés les

restes du conte primitif. Ici, comme dans tant d'œuvres du moyen âge,

*La matière est si très notable,*
*Qu'elle amende tout le mesfait.*

C'est cette « matière » qui nous a mainte fois permis d'oublier les « mesfaits » barbares des remanieurs du roman de Tristan.

PREMIÈRE PARTIE

# LA SOURCE

Chapitre premier

# CRITIQUE DES THÉORIES

Dans sa préface à l'édition du poème anglais de *Sir Tristrem*[1], sir Walter Scott disait : « L'histoire de Tristan n'a pas eté traduite en anglais comme ouvrage séparé, mais elle fait corps avec la série dite *Le Morte Darthur* qui contient une grande partie de l'histoire de la Table Ronde, partie extraite au hasard et sans beaucoup d'art des différents in-folios français conçus en prose. » Plus loin, Scott met les lecteurs inexpérimentés en garde contre cette compilation : « Ceux, dit-il[2], qui ne sont pas habitués à l'étude des romans doivent se garder d'avoir confiance en cet ouvrage, qui dénature les aventures et dénigre le caractère du sire Gauvain et d'autres célèbres chevaliers de la Table Ronde. »

Il avait l'intention de publier l'œuvre de Malory qui fut pendant longtemps sa lecture de prédilection[3]. En effet, en novembre 1807, il écrivait d'Édimbourg à Robert Southey : « Je pense publier une petite édition du *Morte Arthur*, rien

1. *Sir Tristrem, a Metrical Romance*, ed. by Walter Scott, Esq., Edinburg, 1804, p. LXXX.

2. *Ibid.*, p. LXXVI.

3. Cf. *Memoirs of Sir Walter Scott*, ed. by J. G. Lockhart, *Library of English Classics*, London, 1900, t. I, p. 482.

que pour conserver cet ancien récit de la chevalerie anglaise[1]. » Mais Southey l'avait devancé. Il s'en excusait dans une lettre datée du 8 décembre 1807, où il déclarait que Scott seul eût pu remplir cette tâche « aussi bien et peut-être même mieux que lui. » « Mon intention, ajoutait-il, est de donner toute la bibliographie de la Table Ronde dans les considérations préliminaires et d'indiquer la source de chaque chapitre dans les notes[2]. »

Ce travail est resté inachevé. Ayant probablement trouvé la tâche trop lourde, ce concurrent de Scott s'est confiné, malgré son enthousiasme, dans les « préliminaires » et dans les notes peu nombreuses placées à la fin du livre, notes qui, assurément, sont loin d'indiquer « la source de chaque chapitre ». Tout ce que les recherches de Southey apportent à l'étude de notre sujet tient dans une phrase de sa préface : « Sir Thomas Malory, dit Southey[3], a puisé largement dans le roman intitulé : Histoire du très vaillant, noble et excellent chevalier Tristan, fils du roi Meliadus de Leonnois (rédigée par Luce, chevalier, seigneur du château de Gast), imprimé à Paris pour Anthoine Vérard. »

On verra plus loin l'importance de cette version du *Tristan* pour l'étude de Malory. Quant à Southey, c'est probablement par un pur hasard qu'il est tombé sur la bonne piste ; il ne connaissait, à ce que nous sachions, aucune autre version du roman en prose[4].

1. *Ouvr. cité*, p. 480. — 2. *The Life and Correspondence of R. Southey*, ed. by the Rev. C. C. Southey, London, 1805, t. III, p. 125.

3. *The Byrth, lyf and actes of King Arthur, of his noble Knightes of the rounde table, theyr merveyllous conquestes and adventures, thachyevyng of the Sanc Greyl ; and in the end le Morte d'Arthur. With an introduction and notes by Rob. Southey*, 2 vol. London, 1817.

4. Toutes les éditions imprimées du *Tristan* en prose sont très voisines l'une de

Le 4 janvier 1890 parut dans l'*Academy* une lettre dans laquelle un savant allemand, le docteur H. Oskar Sommer, annonçait son intention de publier dans le troisième volume de son édition du *Morte Darthur* les résultats de ses recherches sur les sources de Malory. « Ces résultats, écrivait-il, dépassent toutes mes prévisions... Je puis distinguer clairement quelles furent les versions dont s'est servi Malory et comment il les changea et y ajouta pour les adapter à son but. » Comme il l'avait promis, il donna un exposé détaillé de ses recherches dans le troisième volume de son édition du *Morte Darthur*[1].

Depuis lors, on a jugé inutile toute recherche nouvelle sur les sources du *Tristan* de Malory : la théorie de M. Sommer a été universellement adoptée par les érudits, notamment par sir Sidney Lee dans le *Dict. of Nat. Biog.*[2], par M. Wm. E. Mead, dans son édition du *Morte Darthur* (1897)[3] et par Eugène Kölbing dans son compte rendu des *Studies* de M. Sommer[4]. Kölbing est même allé jusqu'à dire qu'après M. Sommer tout travail de ce genre eût été sans objet.

Tâchons d'examiner dans ses grandes lignes cette théorie. M. Sommer constate qu'il y a, au Musée Britannique, six manuscrits du *Tristan*, dont trois représentent la version de Malory. Ce sont : Harl. 49, Add. 23929 et Harl. 4398. Aucun

l'autre, ce qui rend indifférente la question de savoir si Southey connaissait d'autres textes imprimés. Les manuscrits lui étaient probablement inconnus.

1. *Le Morte Darthur* by Sir Thomas Malory faithfully reprinted from the original edition (1485) of William Caxton, edited by H. Oskar Sommer, Ph. D., London, 1889-91, t. III, *Studies on the Sources*.

2. T. XXXV, p. 439.

3. *Selections from the Morte Darthur*.

4. *Englische Studien*, XVI, 403.

de ces manuscrits ne correspond, M. Sommer l'admet, ni à l'arrangement ni au contenu du récit de Malory. Aucun d'eux ne nous conte l'histoire d'Alexandre l'Orphelin [1], ni l'histoire de Tantris [2], ni les aventures de Lancelot des livres XI et XII de Malory. M. Sommer ne peut donc pas admettre un rapport direct entre ces manuscrits et le *Tristan* anglais. Il est obligé de supposer l'existence d'une version intermédiaire, source directe de Malory. Il essaie même de la reconstruire. Comment le fait-il? Il relève dans l'*explicit* du douzième livre de Malory cette indication précieuse que la source de son *Tristan* était divisée en trois livres. Il en conclut que « le manuscrit hypothétique dont s'est servi Malory devait consister en trois parties ». Puis il remplit chacune de ces parties de récits exactement semblables à ceux qui se trouvent chez Malory et disposés dans le même ordre [3]. En d'autres termes, la source hypothétique que M. Sommer tâche d'esquisser est une copie du *Tristan* de Malory et, par conséquent, ne l'explique en rien. M. Sommer n'a pas utilisé, pour reconstituer la source hypothétique, les manuscrits du Musée Britannique [4]; cette soi-disant source ne comble donc point l'abîme qui sépare ces manuscrits du texte de Malory. C'est à se demander comment, avec ce procédé, M. Sommer pouvait espérer « distinguer clairement quelles furent les versions dont s'est servi Malory et com-

1. Malory, p. 465 *sqq.*

2. *Ibid.*,, p. 285 *sqq.*

3. La seule conclusion que M. Sommer tire des manuscrits de Londres est que la première partie doit finir là où la *Quête du Saint Graal* commence dans une version et est mentionnée dans l'autre. Mais on verra plus loin, au chapitre v, que cette constatation est dénuée de fondement.

4. M. Sommer mentionne aussi le ms. 103 de la Bibliothèque Nationale, mais, d'après son propre aveu, il ne l'a pas consulté.

ment il les changea et y ajouta pour les adapter à son but[1]. »

C'est à un savant norvégien, M. E. Löseth, que revient le mérite d'avoir suggéré la bonne méthode à suivre dans la recherche des sources de Malory. En 1890, c'est-à-dire en même temps que paraissaient les travaux de M. Sommer, il publiait une analyse des versions en prose du *Tristan* telles qu'elles sont représentées dans les manuscrits de la Bibliothèque Nationale[2]. Cela lui permit de donner au *Tristan* anglais sa place parmi les autres versions du roman. « La compilation de Malory, dit-il, est partout d'accord avec la version commune pour tout ce qui est essentiel et n'en diffère que par de petits détails et des noms propres ajoutés ou changés. » Il y a des points d'accord avec le ms. 103[3], mais « à partir de l'épisode d'Alexandre l'Orphelin, Malory présente essentiellement le même texte que 99[4] ».

M. Sommer, s'avisant de l'importance de cette découverte, n'a pas voulu céder ses lauriers maloriens à M. Löseth. Dans un article publié en 1908 par la *Modern Philology*[5], il lui adressa plusieurs critiques. Mais il est aisé de se rendre compte de l'inanité de ses griefs[6]. Ce qui est surtout frap-

1. Supposons, par égard pour M. Sommer, que son but plus modeste a été de trouver une version du *Tristan* en prose plus proche de Malory que celles qu'on avait connues avant lui. Il n'y a pas réussi davantage, car les manuscrits du Musée Britannique ne représentent pas mieux que Vérard la source de Malory. (Quant au ms. Add. 5474, voir plus loin, p. 73-75.)

2. *Le Roman en prose de Tristan, le roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise, analyse critique d'après les manuscrits de Paris*, Paris, 1890.

3. Voir plus loin, pp. 35-50. — 4. M. Löseth n'a pas tenté une comparaison suivie du texte de Malory avec les deux manuscrits auxquels il fait remonter le *Tristan* anglais, mais on trouve dans ses notes des indications précieuses pour l'étude du problème. — 5. Vol. V, N° 3, p. 23-32.

6. M. Sommer dit, par exemple, que dans son mémoire sur le *Tristan et le Pala-*

pant dans son raisonnement est la façon dont il établit le rapport de la théorie de M. Löseth avec la sienne. « Pour un examen critique de la section du *Tristan* dans mes *Studies*, dit-il, je n'avais à ma disposition que les manuscrits du Musée Britannique, ainsi que les éditions imprimées. Non seulement Löseth a confirmé les résultats de mes travaux, mais, sans la moindre intention de le faire, il a fourni la preuve que *la théorie que j'avais émise quant à la forme probable du manuscrit dont s'est servi Malory, est exacte dans tous ses détails*[1]. »

Le savant allemand a tort d'exagérer ses propres mérites. Il n'a fait que copier le « manuscrit hypothétique » sur le texte de Malory. Ce qu'il devait faire, et qu'il n'a même pas essayé, c'est de prouver par des textes autres que celui de Malory l'existence de ce manuscrit, d'en déterminer le contenu et d'en fixer les rapports avec le *Tristan* anglais. Seul M. Löseth a abordé le sujet comme il convenait et frayé la voie à une solution réelle du problème.

Après lui, profitant de ses suggestions, mais les complétant surtout, nous tâcherons à notre tour de trouver cette solution.

*mède des manuscrits français du British Museum* (Christiania, 1905), qui forme un supplément à l'ouvrage principal, M. Löseth n'a pas remarqué la répétition de la rencontre de Tristan avec Palamède (dans le ms. Add. 5474). Citons pour toute réponse les propres paroles de M. Löseth (*ouvr. cité*, p. 14) : « Après la remarque sur la magnificence de la future fête, *notre manuscrit répète* (folio 162 d), *et dans les mêmes termes, le récit qu'il a déjà fait des événements résumés depuis la seconde moitié du § 388 (le refus d'Iseut d'aller à la cour), jusqu'au début du § 390 (Tristan et Palamède se séparent)*. »

1. *Ouvr. cité*, p. 27. C'est moi qui souligne.

## Chapitre II

# CLASSEMENT GÉNÉRAL

Les aventures de Tristan occupent les livres VIII, IX et X du *Morte Darthur* et les chapitres 11 à 14 du livre XII. Entre ces deux groupes d'aventures se placent le onzième et la première partie du douzième livre; certains critiques les considèrent comme « la suite perdue de *Lancelot* »; d'autres les attribuent au *Lancelot* en prose[1]. Dans la présente étude je les considérerai, toutefois, comme appartenant au *Tristan* de Malory avec l'ensemble des livres VIII à XII du *Morte Darthur*[2].

Malgré le fait que ce roman s'étend ainsi sur plus d'un tiers de la compilation de Malory, il n'est pas mené à sa fin : le livre XII se termine à peu près au milieu du roman[3] et Malory passe aussitôt à la *Quête du Saint-Graal*[4].

C'est à un « Frensshe Booke »[5], à un livre français, qu'il

1. V. D. Scudder, *Le Morte Darthur of Sir Thomas Malory and Its Sources*, New-York, 1921, *l. c.*, p. 419. Cf. Sommer, *Studies*, pp. 972-978.

2. Cf. Löseth, *Analyse*, p. 276 et 277.

3. La mort des amants est mentionnée par Malory aux pp. 478, 768, 792 et 807.

4. En outre, Malory omet toute l'histoire des ancêtres de Tristan et commence son récit par l'enchantement de Meliadus.

5. Dans le courant de son récit, Malory renvoie souvent aux « livres français », indiquant de cette façon ses sources françaises. Je ne me servirai de ce terme que pour indiquer la source de son *Tristan*.

dit avoir emprunté son récit. Ce livre devait être, comme on l'a établi depuis longtemps, un roman en prose. Or, le roman en prose de Tristan existe dans un grand nombre de manuscrits, 46 à peu près, qui contiennent des versions disparates. Il s'agit maintenant de trouver, dans ce grand amas de vieux textes, celui ou ceux qui se rapprochent le plus du *Tristan* de Malory.

Dans la classification des versions en prose de *Tristan* que j'ai donnée dans mes *Études sur le Tristan en prose*[1], je distinguais deux grandes classes de versions dénommées « la première » et « la seconde ». Cette dernière est caractérisée par l'interpolation des aventures du roi Marc à Logres, par les épisodes qui précèdent l'emprisonnement des amants et par le récit du tournoi de Louvezerp qui ne figure pas ailleurs. Il y a des détails moins importants par lesquels la seconde version s'écarte de la première : Tristan est mis en liberté par Perceval et non par Lancelot ; la scène du rendez-vous dans le jardin et les aventures des amants pendant la traversée sont omises.

Tous ces traits se retrouvent dans le fragment du *Tristan* de Malory. Les aventures du roi Marc et le tournoi de Louvezerp sont interpolés à la même place que dans les manuscrits de la seconde version (Malory, livre X, chapitres VII et XXXI) ; les épisodes qui précèdent l'emprisonnement des amants sont également rapportés d'après cette version : l'arrivée de Perceval et de Lamorac, la rencontre de Dinadan avec Agravain et Mordret, son « lai » sur Marc et l'invasion saxonne (Malory, livre X, chapitres XXIII, XXV, XXVII et XXVIII-

1. Chapitre II.

XXIX). Les menus détails coïncident aussi : c'est Perceval et non Lancelot qui délivre Tristan. Il n'est pas question, dans Malory, du rendez-vous dans le jardin, ni des aventures de la traversée. Par conséquent, *on doit placer le* Tristan *de Malory dans le second groupe des versions en prose du* Tristan.

Les manuscrits qui appartiennent incontestablement à ce groupe sont : B. N. fr. 94, 97, 99, 100, 101, 102, 103, 104 (1re partie), 334, 335, 336, 349, 750, 756, 758, 759, 772, 776, 12599 (2e partie) et 24400 ; Br. Mus. Royal 20 DII, Add.5474, 23929, Harl. 49, 4389 et Egerton 989 ; Chantilly 315-317 et 404 ; Vienne 2542.

Lequel de ces textes contient la source de Malory ?

Chapitre III

# L'ÉPISODE DE TANTRIS

Il y a, au commencement du *Tristan* de Malory, un épisode qui ne figure pas dans les versions ordinaires du roman en prose, mais que nous connaissons par les poèmes sur Tristan : c'est l'épisode de Tantris (*Tramtrist* chez Malory). Il est attesté par Thomas[1], Eilhart[2], la Folie du ms. de Berne[3], Gottfried[4], la *Saga*[5] et *Sir Tristrem*[6].

Dans Malory (livre VIII, chap. 8), l'épisode se présente comme suit : « And when it was told the king and the queen of such a knight that was such an harper, anon the king sent for him, and let search his wounds, and then asked him his name. Then he answered : « I am of the country of Lyonnes, and my name is Tramtryst, that thus was wounded in a battle as I fought for a lady's right. » So God me help said King Anguish, you shall have all the help in this land that you may have here[7]. »

1. Ed. de M. Bédier, p. 93 : « Comme les Irlandais le saluaient et lui demandaient de leur conter son aventure, il change son nom et leur dit : Je m'appelle Tantris. » — 2. Ed. de F. Lichtenstein, v. 1580-1585.

3. 126-127 : « Change son nom, fait soi clamer Tantris ».

4. Ed. R. Bechstein, v. 1580-1585.

5. Ed. E. Kölbing, XXX (40).

6. Voir plus loin, p. 36-7.

7. Ed. Sommer, p. 285, ll. 12-19. Ici comme partout ailleurs (sauf dans les appendices), je donne une copie modernisée du texte anglais.

Le fait d'un accord isolé entre la version de Malory et celles des poèmes induit M. Sommer à supposer, dans un de ses écrits, un rapport direct entre le poème anglais et Malory. Dans sa lettre à l'*Academy*, datée du 4 janvier 1890[1], il dit : « Il existe également une version anglaise en vers, *Sir Tristrem*, éditée par sir Walter Scott et reprise par E. Kölbing, d'après le fameux manuscrit d'Auchinleck, qui se trouve à la Bibliothèque des Avocats d'Édimbourg. Bien que cette version soit entièrement différente de celle que suit Malory, j'ai trouvé une coïncidence entre les deux. Lorsque Tristan arrive pour la première fois en Irlande pour y guérir sa blessure, il déclare, d'après Malory, qu'il se nomme Tramtryst. La source française ne relate pas cette tentative, plutôt grossière, de se dissimuler sous un faux nom ; Tristan y dit seulement : « Sire deist il ie suis de Lyonoys pres de la cite dalbime, ie suis ung chevallier deshaitie et malade qui me suys mys en advanture en ceste mer si suys ie arrivue por savoir se ie pourroye trouuer guerison de maladie. » Le roman en vers déclare (v. 1187-88, éd. Kölbing) :

« Tristrem he gan doun lain
And seyd, Tramtris he hyght. »

Si ce renvoi à la source française de Malory est exact, et si le texte en prose dont s'est servi Malory ne contenait pas l'épisode de Tantris, on est en droit de supposer que Malory connaissait, outre ses sources prosaïques, un poème de Tristan. Le problème est maintenant de savoir si, dans l'immense série des manuscrits du *Tristan* en prose, il n'y en a pas un seul qui puisse expliquer la version de Malory.

Or, ce manuscrit existe : c'est le ms. 103 du fonds français de

1. *Academy*, N° 122, p. 11.

la Bibliothèque Nationale[1]. Il suit, dans quelques passages, la version des poèmes[2]. Son auteur avait probablement choisi les épisodes suivant son goût personnel, les interpolant dans le roman comme il les choisissait, au hasard, et sans aucun souci de la cohérence[3]. Ainsi, la mort des amants par la main de Marc (c'est-à-dire conformément à la version en prose) est annoncée par deux fois dans le manuscrit (ff° 240 v° *b* et 287 v° *b*), ce qui n'empêche pas son auteur de la raconter, finalement, d'après la version poétique[4].

Parmi les différents épisodes dérivés des poèmes, le ms. 103 contient celui de Tantris[5]. Tantris y apparaît au folio 42 r° *b*, lorsque le roi d'Irlande se dit très heureux d'apprendre qu'Iseut a guéri celui qui, au tournoi, portait l'armure blanche. Voici ce passage : « Lors fu le roy lié de ceste nouvelle, si vient a Tristan et dit : « Sire chevalier, a vous me plaing de vous meismes, qui tant avés esté a mon hostel n'oncques ne vous congnu; je vous prie que vous me dyés vostre nom et qui vous estes. » Quand Tristan ouÿ ce, si oult

1. Ce manuscrit est un des meilleurs spécimens de l'écriture du quinzième siècle. Il est intitulé : « Le Rommant de Tristan et Yseult ». A la première page se place une miniature servant d'illustration aux deux épisodes principaux du roman : le philtre d'amour et la mort des amants. Cette miniature, dont nous donnons une phototypie hors texte, a été reproduite en couleurs dans l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises* de Petit de Juleville, Paris, 1896, vol. I, p. 272-273. Quelques extraits du manuscrit ont été publiés par M. Bédier dans son Introduction au *Tristan* de Thomas (II, 321-395) et dans *Romania* XV, 496-510. L'accord de ce texte avec Malory dans l'épisode de Tantris a été signalé par M. Löseth (*ouvr. cité*, p. XXII); je ne ferai que préciser ses indications.

2. V. l'article de M. Bédier dans la *Romania*, XV, 381-496.

3. Cf. W. Röttiger, *Der heutige Stand der Tristanforschung*, Hamburg, 1897, p. 26.

4. Le ms. 103 représente une version abrégée du roman, compilée d'après différentes sources. Il est suivi très fidèlement par les textes imprimés, mais les variations dans les noms propres semblent indiquer que les rédacteurs des imprimés ne se sont pas servis du ms. 103 lui-même.

5. De tous les manuscrits de Tristan en prose, le 103 est le seul qui donne cet épisode.

paour d'estre recogneu, si dit : « Sire, sachiés que j'ay a nom Tanstris et ne le deisse pas volontiés a aultre. » « Ore, fait le roy, or me dictes se vous portastes les blanches armes au tournay devant hyer que Brangien vous bailla. » « Sire, fait Tantris, oye. Ce poise moy que vous le savés. » « En nom Dieu, fait le roy, il ne vous en doit pas peser se on vous congnoist, car vous n'y avés se grant honneur non. Et pour la bonne chevalerie qui en vous est, offre je et moy et mes choses. » « Sire, fait Tanstris, grant mercis. » Ainsi fu congneue et sceue en Yrlande la bonne chevalerie de Tanstris. »

Ainsi, l'épisode de Tantris dans Malory a son parallèle dans le ms. 103. Notons un détail : chez Malory, le nom de *Tramtrist* est souvent remplacé, dans le courant du récit, par celui de *Tristram*. Les noms de *Tramtrist* et de *Tristram* sont répétés seize fois chacun, et le choix semble avoir été, dans la plupart des cas, tout à fait arbitraire. La fin du chapitre VIII et le commencement du chapitre XI portent : « Sir *Tristram* made semblaunt as he had been sorry, and better knew he how it was than the King [1]. Then the King for great favour made *Tramtrist* to be put into his daughter's ward and keeping because she was a noble surgeon. »

On ne trouve chez Malory aucune explication de ces alternances inattendues. Seul le ms. 103 nous permet de percer le mystère. Dans ce manuscrit, Tristan prend le nom de *Tantris* (*Tanstris*) *seulement après avoir gagné le tournoi*, c'est-à-dire dans le passage correspondant au dernier paragraphe du

1. Il faut se rappeler que c'est Caxton et non Malory qui a introduit la division en chapitres ; il n'y avait, dans le manuscrit de Malory, aucune coupure après les mots : « and better knew he how it was than the King. »

chapitre X. Or Malory éprouvait un vif plaisir à identifier, un peu plus tôt que ne le fait l'original, ceux de ses héros qui étaient supposés rester inconnus, pour quelque temps, des lecteurs ou des personnages du récit. On en trouvera d'abondants exemples dans toute l'étendue du livre[1]. Dans le chapitre en question, il paraît indéniable que la source de Malory introduisait la scène de Tantris au même endroit que le ms. 103, et qu'il incombe à Malory seul de l'avoir transportée dans une partie antérieure de l'épisode. En effet, à la fin du chapitre X, lorsque le ms. 103 introduit Tantris pour la première fois, le texte de Malory porte des traces manifestes de suppression : « And then he, Sir Tristram, rode prively unto the posterne, where kept him la beale Isoud, and there she made him good cheer, and thanked God of his good speed. So anon, within a while the King and the Quecn understood that it was Tramtrist that smote down Sir Palomides. Then was he much made of, more than he was before[2]. »

Il est difficile de s'expliquer comment « le roi et la reine avaient compris que c'était Tramtrist ». La source de Malory devait mentionner ici *pour la première fois* la substitution au nom de Tristan de celui de Tantris. Malory opère ce changement aussitôt que Tristan arrive en Irlande, c'est-à-dire à la fin du chapitre VIII. Mais adopter le nom de Tramtrist d'un bout à l'autre, du chapitre VIII jusqu'au chapitre XI, lorsque l'original n'avait jamais appelé le héros autrement

1. Voir plus loin, p. 113 *sqq*.

2. « Et Tristan chevaucha sans être vu vers le refuge où la belle Iseut le soignait. Elle se réjouit de le voir et remercia Dieu de la bonne fortune de Tristan. Et ainsi le roi et la reine comprirent bientôt que c'était Tantris qui avait renversé Palamède et on l'accueillit encore mieux qu'auparavant. »

que Tristan, c'était visiblement une tâche trop lourde pour notre auteur. Cela paraît suffisamment expliquer le mélange qu'il a fait des deux noms.

En effet, après que « le roi et la reine avaient compris » que c'était Tramtrist, il ne se produit plus aucune confusion, et dans le chapitre IX, le nom de Tristram n'est plus employé pour celui de Tramtrist. Il y a donc ici un rapport incontestable entre la version de Malory avec celle du ms. 103.

Chapitre IV

# LA COTTE MAL TAILLÉE. LA MORT DE LAMORAC. UN DÉPART DE LANCELOT

Tous les manuscrits reproduisent, à peu près dans la même forme, le début du roman en prose de Tristan. La première divergence importante entre eux se produit au cours de l'épisode de Brunor, fameux chevalier « à la cotte mal taillée ». Après la séparation de Brunor et de Cologrenant (Löseth, § 70), la plupart des manuscrits (p. ex. B. N. fr. 94, 97, 99, 100, 102, 104, 334, 335 et 756) reviennent aux aventures de Tristan et racontent son arrivée dans la forêt de Darnantes (ms. 756 f° 113 r° a ; Löseth, § 71 a). Suit une série d'épisodes relatifs à Tristan : Arthur délivré par Tristan, la rencontre de Tristan avec Hector et Lamorac, et, enfin, l'arrivée de Tristan en Cornouaille, où doit se dénouer l'histoire tragique de l'amour de Kahedin pour Iseut la blonde.

Seuls les mss. B. N. fr. 12599 et 750 poursuivent sans interruption l'histoire du chevalier « à la cotte mal taillée ».

Quant aux autres manuscrits (c'est-à-dire 94, 97, 99, 100, 102, 104, 334, 335 et 756), ce n'est qu'après la scène où figure la lettre de Kahedin à Iseut qu'ils rejoignent ces deux versions et reprennent les aventures de la Cotte mal taillée

pour les mener jusqu'au point où la Cotte et sa dame sont emprisonnés dans le château d'Uter (ms. 99 f° 180 v° *a*; Löseth, § 99). Puis ces manuscrits passent de nouveau à « d'autres matières », tels que le « lai » d'Iseut et sa tentative de suicide (ms. 99 f° 180 v° *a* à 184 r° *a*; Löseth, § 91). La délivrance de Brunor par Lancelot termine cette longue digression.

Si nous désignons par *m* les aventures à Darnantes, jusqu'à l'arrivée de Tristan en Cornouaille; par *n*, l'épisode d'Iseut, et les trois phases consécutives de l'épisode de la Cotte, respectivement, par *a*, *b* et *c*, la succession des épisodes dans la version des ms. 750 et 12599 sera *a*, *b*, *c*, *m*, *n*, tandis que dans les ms. 94, 97, 99, 100, 102, 104, 334, 335 et 756 les mêmes éléments seront groupés comme suit : *a*, *m*, *b*, *n*, *c*.

Le ms. 103 tient une place intermédiaire entre ces deux groupes, et l'ordre dans lequel les épisodes y sont disposés font de ce manuscrit comme un document de transition entre la version déformée de la plupart des manuscrits et le récit bien agencé des mss. 750 et 12599. Les symboles ci-dessus nous donnent pour le ms. 103 la formule : *a*, *b*, *m*, *c*, *n*. En d'autres termes, dans le ms. 103 les aventures de la Cotte mal taillée ne sont pas interrompues jusqu'après l'emprisonnement de Brunor dans le château d'Uter. Cet épisode précède les aventures de Tristan dans la forêt de Darnantes qui aboutissent à son arrivée en Cornouaille (f° 133 v° *b*). Aussitôt après vient la partie finale des aventures de Brunor (*b*). Ainsi l'histoire de la Cotte est divisée en deux parties, et non en trois, comme c'est le cas dans le grand groupe des manuscrits.

La version de Malory (livre IX, chapitres I à IX) est sem-

blable à celle des mss. 750 et 12599 : l'épisode se poursuit d'un bout à l'autre sans que des incidents étrangers viennent en interrompre le cours. Malory paraît s'appliquer à épuiser les aventures de la Cotte avant de traiter autre chose : la Cotte mal taillée (*Male Tayle* chez Malory) épouse la demoiselle Malédisant et « venge la mort de son père ». Cependant, ce n'est pas avant le commencement du chapitre X du neuvième livre que Malory ose abandonner le chevalier à la cotte « Male Tayle » pour revenir à Tristan.

Cette rencontre avec les mss. 750 et 12599 qui, selon M. Löseth[1], conservent ici une version plus ancienne, est frappante ; mais à considérer les contours généraux de cette version et à la confronter avec celle de Malory, on voit qu'il n'y a entre elles aucune liaison possible.

Le ms. 12599 se compose de quatre parties à peine reliées l'une à l'autre. La première (ff° 16 r° b à 39 r° a) est un fragment italien de *Guiron le Courtois ;* la seconde consiste en quelques morceaux de la version du ms. 750 (cf. Löseth, §§ XVIII, 59 et 71) ; la troisième ne se retrouve dans aucune autre version (une description en est donnée par M. Löseth, §§ 283 à 299 a), et la quatrième reproduit la section finale du roman, conforme à la « première » version.

Il n'y a donc que le ms. 750 et la seconde partie du ms. 12599 qui puissent entrer en ligne de compte pour l'étude de Malory. Or, il suffit de parcourir ces manuscrits pour constater qu'aucun des traits qui les distinguent des autres textes ne se retrouve chez notre auteur ; *Brunor* est appelé *Brun* dans 750 et 12599, *Breunor* chez Malory ; les deux manuscrits

1. Cf. § VII.

en question, avant de raconter l'épisode de Lamorac, disent que ce chevalier et « li homes Belignant » avaient fait naufrage, et M. Löseth suppose que ces deux textes devaient contenir une description du séjour de Lamorac chez les Belignants[1] ; Malory ne relate rien de pareil ; enfin, il s'accorde avec presque tous les manuscrits, sauf 750, pour le récit de l'arrivée de Tristan à la cour du roi Marc (livre IX, chap. XVII) : « Then Sir Dinas and Dame Brangwayne brought Sir Tristram and Kahedius prively unto the court, unto a chamber, whereas la beale Isoud had assigned it[2]. » Rien de tout cela ne figure dans le ms. 750 (cf. Löseth, § 75, note 2).

Il serait donc téméraire de supposer qu'il y ait un rapport direct entre les mss. 750 et 12 599, d'un côté et le *Tristan* de Malory, de l'autre. Une autre explication s'impose ; elle nous est fournie par le ms. 103.

Comme nous venons de le voir, ce manuscrit se trouve à mi-chemin entre deux versions : celle du ms. 94, etc., et celle des mss. 750 et 12 599. L'auteur du ms. 103 réunit les deux premières parties de l'épisode de la Cotte mal taillée et en donne un récit ininterrompu jusqu'au moment où l'infortuné chevalier est emprisonné (Löseth, § 90).

Or, admettons que Malory, ou bien l'auteur de sa source, se soit servi de la version du ms. 103 : dans ce cas, chacun d'eux n'aurait eu à faire qu'un pas de plus pour rétablir la continuité du récit, notamment en mettant l'épisode de Darnantes (*Forest Perilous* dans Malory), c'est-à-dire *m.* à la

1. Cf. *Analyse*, § 47, nota 3 au bas de la page.

2. « Dinas et Brangien conduisirent secrètement Tristan et Kahedin dans une chambre du palais, selon l'ordre d'Iseut. »

place de la partie finale de l'histoire de la Cotte (*c*) et *vice versa*. Il n'est pas certain que ce changement ait été effectué par l'auteur de la source de Malory, mais même si cette dernière contenait une copie fidèle du texte du ms. 103, il n'est nullement improbable que Malory ait opéré lui-même la modification. Quoi qu'il en soit, l'explication la plus naturelle et la plus simple de la divergence dans l'ordre des épisodes qui précèdent celui de Darnantes, c'est que nous touchons ici à la version du ms. 103.

* * *

Une des particularités du *Tristan* de Malory, c'est la description détaillée de la mort de Lamorac. Dans le chapitre 54 du livre X, cet épisode est raconté par Palamède; il est répété, avec plus de détails, dans le chapitre 58 du même livre. Dans la suite, Malory mentionne Lamorac dans certains passages où les manuscrits français ne parlent pas de lui, par exemple au chapitre 55 du livre X, où Tristan reproche à Gaheris et Agravain d'avoir tué le bon chevalier : « For you be called the greatest destroyers and murderers of good knights that ben now in this reaume, for it is but as I heard say that Sir Gawaine and you slew among you a better knight than ever you were : that was the noble knight Sir Lamorak de Galys[1]. » A la fin du chapitre 7 du livre XII, Perceval dit encore : « My name is Sir Perceval

1. « Qu'on vous tienne pour les plus grands ennemis et meurtriers de bons chevaliers qui soient à présent dans ce royaume, car j'ai entendu dire que le sire Gauvain et vous-même avez tué un chevalier meilleur que vous n'aviez jamais été : le noble chevalier Lamorac de Galles. »

de Galys that was brother unto the good knight Sir Lamorak de Galys. » Il paraît ressortir de ces textes que la source de Malory donnait plus de détails sur ce « troisième meilleur chevalier » que les versions qui nous sont parvenues.

Néanmoins, le ms. 103 pourrait nous aider à rétablir les liens qui rattachent Malory à la tradition française. Il est vrai que la mort de Lamorac est également rapportée dans d'autres manuscrits. Ainsi, dans la quatrième partie du ms. 12599, qui appartient à la première version[1], on trouve aux f° 248 v° *a* à 249 r° *b*, une remarque sur le meurtre de Lamorac[2]. Dans quelques autres manuscrits, par exemple dans 772, sa mort est déplorée par les barons de la cour d'Arthur, dans la nuit où Perceval est armé chevalier (ms. 772 f° 56 r° *a-b*)[3]. Mais la façon sommaire dont l'épisode est traité dans ces manuscrits ne nous permet pas d'y faire remonter la version de Malory. La plupart des textes (Mss. B. N. fr. 334, 12599, 335, 776, 102 et 94) se contentent de dire : « En ycelui temps occist sans doubte mess[ire] Gauv[ain] Lam[orat] de Gales le bon chevalier[4]. » De tous ces manuscrits, seul le 103 donne des détails circonstanciés sur le meurtre[5]. Le récit commence au f° 298 r° *a* : « A ce temps ce dit le compte occist messire Gauvain Lamourat de Gales le bon chevalier par traison dont ce fut grant dommage à toute chevalerie. Si vous diray comment. » Plus de deux colonnes sont

1. Cf. mes *Études sur le Tristan en prose*, *loc. cit.*

2. Cf. Löseth, p. 213.

3. Cf. Löseth, p. 241.

4. Cité d'après le ms. 334. La remarque est insérée après l'épisode du lai de Dinadan.

5. Le ms. 12599 liquide le sujet en quelques lignes et renvoie le lecteur au livre de « Monseigneur Rob(ert) de B(oron) ».

ensuite consacrées à cet événement. Il est intéressant de les confronter avec les passages correspondants de Malory. Voici les deux textes :

**Ms. 103**, f° 298 r° b.

Lamourat aloit partout cherchant aventures... tant qu'il lui fu endité ung trop bel tournoiement en Yrlande. Si y ala... Si fu le tournoiement grant, aspre et fort... Mais rien ne vault a la p[ro]uesse d'armes que Lamorat faisoit. Car il abati tous les quatre freres dont ilz furent moult dolens. Lamourat fist tant qu'il emporta de cil tournoiement le los et le pris...

(v° *a*) : ... Et le tournoiement se depart, et Lamourat s'en entre en la forest... qui estoit hors du chemin... Atant es vous Gauvain Agravain et Mordret, et courent sus a Lamourat sans lui escrier ne deffier. Gauvain trait l'espee et lui couppe la teste. Et Lamourat fu mort, dont ce fu grant dommage a toute chevalerie.

**Malory** : *a*) **504**, 18-23 (**X**, **54**).
*b*) **513**. 3-10 (**X**, **58**).

*a*) And[1] as he had Iusted at a turnement there he ouerthrewe me /and XXX knyghtes moo/ and there he wanne the degree...

*b*) and whan hym was gyuen the degree by my lord Arthur...

*a*) And at his departynge there mette hym syre Gawayne and his bretheren /& with grete payne they slewe hym felonsly vnto alle good knyghts grete domage

*b*) syre Gawayne and his thre bretheren Agrauayne /Gaherys and sire Mordred sette vpon syre Lamorack in a pryuy place/ and there they slewe his hors/ and so they fought with hym on foote more than thre houres both biforne hym and behynd hym/ and

1. Copie diplomatique.

> sire Mordred gaf hym his dethes wound /behynd hym at his bak /and alle to hewe hym /for one of his squyers told me[1] that sawe hit/

Que le premier passage de Malory (X, 58 ou 513, 3-10) soit copié sur le second texte français, cela résulte à l'évidence de la répétition des mots : « ce fu grant dommage a toute chevalerie », (ms. 103, folio 298) verso *a* — Malory : « unto alle good knyghts grete domage » (M.504, 22-3). Malory n'y a d'ailleurs rien ajouté. Par contre, le second passage de Malory (l. X, ch. 58) donne bien plus de détails que le ms. 103. Ces détails sont probablement les seules traces qui subsistent d'une version perdue de la mort de Lamorac, version qui est la source commune de Malory et du ms. 103.

*
* *

Consignons encore ce qui suit à l'appui de la thèse du rapport direct entre Malory et la version de ce manuscrit. Après la délivrance de Palamède (Löseth, § 383), Tristan, Palamède et Lancelot vont à la Joyeuse Garde. L'arrivée de Lancelot à la Garde est mentionnée dans tous les manuscrits ; son départ de ce lieu est omis partout, sauf dans le ms. 103, qui poursuit en ces termes : « Et au chief de huit jours print Lancelot congié a Tristan et a la royne Iseult, et se met a la voie et s'en va lié et joyant de ce qu'il avoit delivré de mort Palamedes, et de ce qu'il avoit esté avec Tristan et Yseult en tel deduyt. Mais atant se taist le compte de Lancelot et parle de Tristan », etc. Dans le chapitre 86 du dixième livre,

1. Dans Malory, la scène du meurtre est racontée par Palamède.

Malory dit : « Then Sir Lancelot within three or four days departed and with him rode Sir Ector de Marys[1] », etc.

Fidèle à son procédé de « réduction », Malory n'a jamais essayé de restituer un fait épisodique qui manquait à son original : il s'efforçait sans cesse de raccourcir la masse des matières indigestes contenues dans sa source[2]. Mais s'il n'est pas probable qu'il ait inventé un détail tel que celui du départ de Lancelot de la Joyeuse Garde, il est, par contre, fort possible qu'il l'ait trouvé dans une source semblable à la version du ms. 103.

En résumé : l'épisode de Tantris, l'ordre des incidents qui précédent l'arrivée à Darnantes, la description de la mort de Lamorac et l'allusion au départ de Lancelot témoignent d'un accord isolé entre Malory et la version du ms. 103. A l'exception de l'épisode du départ de Lancelot et des remarques sur Lamorac, toutes ces particularités figurent dans la première section du *Tristan* de Malory, qui comprend le livre VIII et les neuf premiers chapitres du livre IX.

Il est à noter que cette partie du texte est pure de toute autre influence[3] et que le rapport entre Malory et la version du ms. 103 cesse dans la suite[4].

*
* *

Le ms. 103 date de la fin du quinzième siècle. Puisque

1. « Puis, dans trois ou quatre jours, Lancelot partit et Hector de Marès chevaucha avec lui. »

2. Voir plus loin, p. 109 *sqq*.

3. Voir plus loin, p. 81 *sqq*.

4. Le récit du départ de Lancelot et les remarques sur la mort de Lamorac sont les seuls points d'accord que l'on puisse trouver au delà de la première partie. Mais il est possible de les attribuer au souvenir que Malory ou l'auteur du *Frensshe Booke* aurait gardé de la version du ms. 103, après avoir cessé de la consulter.

Malory avait terminé son ouvrage au plus tard en 1470[1], l'hypothèse d'une influence directe du ms. 103 sur la source de Malory, ou bien sur Malory lui-même, ne saurait être soutenue[2]. Deux éventualités sont possibles : ou « le livre français » est la source du ms. 103, ou bien l'un et l'autre procèdent d'un original commun. Rien ne nous autorise cependant à choisir entre ces deux suppositions.

1. Cf. G. L. Kittredge, *Who was Sir Thomas Malory*, Boston, 1897.

2. Il y a toutefois une divergence entre 103 et Malory, où ce dernier suit d'autres manuscrits. Dans la scène du cor magique, Malory mentionne qu'il y avait à la cour de Marc *quatre* dames qui avaient subi l'épreuve de la chasteté. Le ms. 103 n'en mentionne que *deux*. Par contre, une nouvelle preuve du rapport de Malory avec la version du ms. 103 est fournie par l'épisode d'Iseut trouvant Tristan dans le jardin (livre IX, chap. xxxi), où l'on sent l'influence de l'histoire du combat avec le dragon. Cf. plus loin, p. 177 *sqq*. Dans le récit de la folie de Lancelot, Malory reproduit essentiellement le même épisode, v. p. 215, note 2.

Chapitre V

# LE PREMIER EXPLICIT

La division tripartite du *Tristan* de Malory, indiquée clairement par l'auteur lui-même, est un des problèmes les plus délicats dans l'interprétation de son œuvre. Contrairement à certaines éditions imprimées qui divisent le roman en deux livres, Malory le répartit en trois : le premier finit au folio 206 r° du texte de Caxton, avec le neuvième livre du *Morte Darthur*. Malory ajoute sur le même folio : « So here endeth this history of this book, for it is the first book of Sir Tristram de Lyones, and the second book of Sir Tristram followeth. » A la fin de son *Tristan*, après le livre XII du *Morte Darthur*, Malory annonce la fin du deuxième livre et dit avoir supprimé le troisième (v. plus loin, p. 77).

Ainsi, on nous laisse entendre que la source de notre *Tristan* contenait trois parties ou livres, et que Malory en a reproduit seulement deux. « On a peine à comprendre, disait M. Sommer dans sa lettre à l'*Academy*, ce qu'a voulu dire Malory en écrivant, à la fin du livre XII : Ici finit le deuxième livre, etc.[1]. La source qu'il suit pour l'ensemble de son *Tristan* ne contient que deux livres. » Le mystère demeure entier, malgré la publication de l'*Analyse* de M. Löseth, des

1. Cité comme ci-dessus.

*Studies* de M. Sommer et de l'article du même auteur sur *Galaad et Perceval* dans la *Modern Philology*[1]. Aucun de ces travaux n'a projeté une nouvelle lumière sur le problème.

L'énigme est en réalité encore plus grande qu'elle ne le paraît à première vue. Chez Malory, le premier livre s'achève après l'histoire du tournoi de la Roche Dure (Löseth, § 192), tandis que, dans les éditions imprimées, la première partie finit avant la quête de Tristan (*ibid.*, § 149). De plus, Malory introduit cette division au milieu d'une conversation d'Arthur avec Tristan ; la scission n'est donc pas logiquement justifiée. Tristan a le temps à peine de dire au roi Arthur qu'il a reçu son bouclier de la fée Morgane, lorsque, inopinément, l'auteur brise la conversation en déclarant que le premier livre est terminé. Le deuxième commence par la réponse d'Arthur : « And if so be, you can describe what you bear », etc. Ce caractère brusque de la coupure entre les deux premiers livres de *Tristan* n'a jamais retenu l'attention des critiques du *Morte Darthur*.

Or, en consultant les manuscrits de la Bibliothèque Nationale j'ai constaté que le ms. fr. 334[2], qui s'arrête à un endroit correspondant au chapitre 30 du livre X de Malory, est divisé en deux livres. L'auteur annonce le commencement du second au f° 290 r° a, au milieu de la conversation de Tristan avec Arthur, c'est-à-dire exactement au même endroit que Malory. Je cite les deux textes en regard :

| **M. B. N. fr. 334 f° 290 r° a**[3] : | **Malory, 411, 32**[3] |
|---|---|
| & qui uos bailla cestui escu fet | Soo anone kynge Arthur and |

1. Janvier 1908.

2. *Histoire du Sainct-Graal de Galaad Lancelot et Tristan, traduict par Luces sires du chastel de Gat.* Le manuscrit contient 351 feuillets divisés de chaque côté en deux colonnes. Il date du quatorzième siècle. — 3. Copie diplomatique.

le roy. itant me dites se diex uos saut. biau sire fit trystram ie le uos dirai moult uolentiers puis que uos le uoulez sauoir. Or sachiez que dame morgayn la suer le roy Artus le me bailla. et me pria moult durement que ie a ceste assemblee le portasse. et pour ce li ai ie porte. si mest auis que ie men sui moult bien aquitez. de la pramesse que ie li fis. Or lesserai ie cestui escu quñt il me plera. et si prendrai un autre

*Ci commence le secont liure de Trystram.*

Or lesserai ie cestui escu quant moi plera et prendrai. 1. autre. car cestui ne me plest mie. Mes pour ce que trop me semble estranges

sir Vwayne[1] dressid them bifore sir Tristram and requyred hym to telle hem where he had that shelde | Syr he said I had it of Quene Morgan le fay sister vnto kynge Arthur.

*(Omis par Malory)*

*Soo here endeth this history of this book | for it is the firste book of sire Tristram de lyones | and the second book of sir tristram foloweth.*

*Here begynneth the second book of sire Tristram.*

*How syre Tristram smote doune kyng Arthur and sir ywayne | by cause he wold no telle hem wherfor that shelde was made. But to say the sothe sire Tristram coude not telle the cause for he knewe it not.*

The tenth book Capitulum primum.

1. Yvain est également mentionné dans le manuscrit français, mais il ne figure pas dans cette partie de la conversation.

| | |
|---|---|
| me tourne il a contraire. Or me dites fet le roy. sauez uos la senefiance de ces ymages. | And yf so be ye can descryue what ye bere \| ye ar \| worthy to bere the armes. |

Si topique que soit cette rencontre, elle ne suffit pas, évidemment, pour établir l'origine de la division en deux livres. Malory l'a sans doute empruntée à la version du ms. 334. Mais comment expliquer la leçon de celui-ci ? Je ne puis risquer qu'une seule hypothèse : c'est que l'auteur du ms. 334 copiait un texte scindé en volumes reliés, dont le premier finissait au milieu du débat entre Arthur et Tristan. Le copiste du 334 aurait donc simplement donné à un fractionnement purement occasionnel le caractère d'une division logique et annoncé le commencement du deuxième livre là où finissait le premier volume de sa source.

Il suffit de lire ces deux textes l'un après l'autre pour ne plus s'étonner de l'insolite division entre les deux premières parties du *Tristan* anglais [1]. Le ms. 334 s'arrête trop tôt pour qu'on puisse savoir s'il divisait l'ouvrage en plus de deux parties ; il ne fournit aucune base pour l'étude de la division entre le deuxième et le troisième livre. Mais il est du moins certain que c'est à lui qu'il faut attribuer l'origine des pp. 411-412 de Malory.

*
* *

Ce manuscrit appartient à la seconde version et présente le récit le plus complet des aventures de Marc à Logres.

1. Le récit de la dispute d'Arthur avec Tristan se trouve dans les manuscrits suivants de la Bibliothèque Nationale : 99 (f° 316 r° a), 750 (f° 306 r° b), 757 (f° 21 v° b), 94 (f° 207 r° a), 97 (f° 219 r° b) et 349 (f° 31 r° a). Toutefois, dans aucun de ces manuscrits il n'y a trace de la division décrite ci-dessus. Le ms. fr. 189 de la Bibliothèque publique de Genève s'arrête au même endroit que le « premier livre » de Malory, mais ignore la division en « livres ».

le roy arms enmi son cheman qui li nuisi au de nuisi sans salver le · et li dui cous sans lui salver qui cles nos sire cheualier · bien sire ferii le fiu · cheualier estrange · et comenca auec nos mon bien sire ferie roy · sire fer tristram · et ne pues vos pas quanc a vos amour · car ie ne le deroie pas ne auoc ne a nului · se trop grant force ne le me feisoit faire · et qui nos dusse celui clin fer le roy · trestot me deues se dire nos sire bien sire fer tristram se ie vos dirai monie volentiers · puis que vos le voulez sauoir · et lacherez que dame morgain la fuer le roy arma le me tasta · et me fist monter dutenuer que ie acelle assemblee le premier · et pour ce li ai ie pris li meil amst que ie mey fui meul e bien aquitez · et la pus mestre que ie li fis · or lesserai le estui estai qui a me plera · et si prendrai vn autre

## Ci commence le secont liure de tristram

Le lesserai le estui estai quanc mon plera et prendrai · i · autre auenture ne me plest mie · apres pour ce que trop me semble estranges me tourne il a contraire · or medi ces fer le roy · sauez vos la senblance de ces ymages si mair dier fer tristram se ne sai nule rieus · et non pour quanc ie le demandai mout a morgain mes rieus ne men voulu dire · et de quoi conmoilliez vos ele morgain fer le roy · sire certes ie nai nule con noissance a lui · fors de tant seulement que ie fui vne nuit en lor ostel · et alendemain ie men depar ti il na ime encore · vn · tout · que ie sai comen fer le roy li porte armes estranges et si ne sauez pas la senblance · sire non amisir mien aultrement que ie le prisi · si fu enuoitie ma volente mes pour la puere de la dame le fis · or me dites le vos fer le roy · et si ne le me celez pas · car il conuient que ie le sache · sire ce dit tristram · vos ne le pues sauoir · comment fer le roy et ie vos en pri e pour ma puere ne vos vuelz rien fere · par tel mire cou · se vos ne le me dites · vos estes nemi a la iustal le · a la fueille fer tristram · comence il desques que ie men vos die a force ou ie me combatrai anos · oui certes ce dit le roy prenez le quel il vos vos voudrez · ou de vos conbatre ou demo dure vostre vou · car sanz iuin de · u · ne vos pri ez vos departir de moi · si mair dicz sire cheualier fer tristram · vos ne estez mie si courtois comme cheualier dut estre · et pour la vilennie que ie trues en vos · di ie bien que ie me vuegll mieiz es taire a vos que ie vos die mon non · et sachiez si re cheualier · que ie ne fui mie si lasse comme vos me dites · car sanz iuin de · u · ne vos pri ez vos departir de moi · si mair dicz sire cheualier fer tristram · vos ne estez mie si courtois comme cheualier dut estre · et pour la vilennie que ie trues en vos · di ie bien que ie me vuegll mieiz es taire a vos que ie vos die mon non · et sachiez si re cheualier · que ie ne fui mie si lasse comme vos me dites · car sanz iuin de · u · ne vos pri ez vos departir de moi · si mair dicz sire cheualier fer tristram · vos ne estez mie si courtois comme cheualier dut estre · et pour la vilennie que ie trues en vos · di ie bien que ie me vuegll mieiz es taire a vos que ie vos die mon non · et sachiez si re cheualier · que ie ne fui mie si lasse, comme vos me dites · apres cele parole sans nul autre delaiement fere · si lesserai courre la vne estorie · le roy fierri tristram · i · si grant cop de sor son escu · que il fu son glaiue voler en pieces · mes nul autre mal ne li fer · ne de la sele ne le remue · et tristram qui de nule riens ne le vet esparniez · si comme ce fu qui ne auie me · que ce fust le roy artus · le fiert si merueillensement · que il atarn a terre lui et le cheual · et li fer vne grant plaie el coste de nestre · et sachiez que il fu allez griez de celui cheoir desor le cors · et se le roy ne fust de si gui force comme il estoit · il ne fen leuast en piece mes sans aide tantost · mes sans nule doute · il et voir bien vo des plus fin cheualiers · qui fust a lui temps en toute le roiaume de Logres · et nanc tristram le vout a terre · il ne se puet tenir que il ne li die sire cheualier ce nauer pas · or pues vos bien veoir a cestui pour que ie ne fui me si preu allez comme vos cuidiez ·

Quant morgain vit que le roy a tre ceu est dolent et courucez · et ne fer pas a demander · car sanz nule faille · il amoit le roy de grant amour · et lors lesse il courre a tristra loglaue a lesselle · et quant tristram vost que il le venoit vne autre fois toubler ou il vnesselle

Dans cette partie du roman ç-à-d. celle qui correspond aux §§ 210-287 de l'*Analyse* de M. Löseth, tous les manuscrits de la seconde version se suivent de très près; afin de préciser les particularités du ms. 334, il faut revenir aux épisodes qui précèdent l'arrivée de Marc dans le royaume d'Arthur.

Dans l'épisode du combat de Palamède avec le chevalier inconnu (Löseth, § 122), le ms. 103 relate que le frère du roi de la Galles du Nord demande à Palamède de se battre avec le chevalier et que l'autre y consent de suite. Dans le ms. 334, au contraire, Palamède résiste au combat (f° 226 v° b) : « Sire, ce dist Palamedes, je sai moult bien que vous (f° 227 r° a) me voulés demander : vos me voulés prier que je aille jouster a ce chevalier la qui orendroit abati ces deux chevaliers. » « Certes, fet il, vos dites voir, et je prie trop durement que vos i ailliés. » « Si m'aït Diex, fait Palamedes, je ne vi pieça mes nul chevalier que je prisasse autretant par semblant comme je faiz cestui, car trop s'esmeut fort et bel a jouster; ce n'est pas gieu de son biau venir. » « Ha! pour Dieu, Palamedes, fet li chevaliers, ne le nos alez pas si durement loant! Mes essaiez vos encontre lui d'une seule jouste, et sachiez que vos le porteroiz tout meintenant a terre que ja n'i faudroiz. » « Cestui fet li est en aventure », ce dist Palamedes, « nous veons toute jour avenir que celui qui cuide son compaignon abatre, si chiet tout premerainement. Pour ce ne vos aseure je pas de cestui fet en tele maniere comme vos le dites. Et non pour quant, pour ce que vos me priez que je aille jouster a lui, je le ferai non mie de ma volenté, mes ausint comme a force, car je tieng moult bien vostre priere a une grant force ».

Le récit de Malory offre à cet égard une ressemblance

frappante avec le ms. 334. Palamède y dit : « I am full loath to have ado with that knight[1], and cause why is, for as to morne the great tournement shall be; and therefore I will keep myself fresh by my will. » « Nay, said the King of Northgalys, I pray you, require him of jousts. » « Sir, said Sir Palomides, I will joust at your request, and require that knight to joust with me; and often I have seen a man have a fall at his own request »[2]. Malory s'accorde donc ici avec 334 et s'écarte du 103.

Ce ne sont pas les seuls indices de leur parenté. Par une coïncidence étrange, le ms. 334 donne du nom du héros principal une forme purement anglaise, *Tristram*, qui ne se trouve que dans peu de manuscrits français[3]. Parmi ces derniers, le ms. 334 est le seul qui soit voisin de Malory. Toutefois, on ne saurait décider si Malory a emprunté la leçon *Tristram* à la version du ms. 334, ou bien s'il l'a connue comme la forme habituelle de ce nom en anglais[4].

Nous pouvons tirer une conclusion mieux fondée du nom du château dans lequel Dinadan cherche un refuge après sa défaite (Löseth, § 259; Malory, 455, 8). Ce nom est écrit *Beale Valet* chez Malory (455, 17), *Belnahot* dans le ms. 103, *Bena-*

1. IX, 28; éd. Sommer, p. 383, 21-28.

2. « Je ne veux point me battre avec ce chevalier, et la raison en est que demain aura lieu le grand tournoi; c'est pourquoi je veux conserver mes forces, par ma foi. » « Non, dit le roi de la Galles du Nord, je vous demande de le défier. » « Sire, dit Palamède, je me charge de cette joute, puisque vous le voulez, et je demanderai à ce chevalier de jouter avec moi. Mais j'en ai vu plùsieurs qui perdaient la bataille après l'avoir demandée. »

3. La leçon *Tristan* est particulière à la majorité des versions en prose et à la *Folie* du manuscrit de Berne. *Tristran(m)* est donné par Béroul, Thomas et la *Folie* d'Oxford.

4. La forme *Tristran* a dû être plus ou moins connue de tous les Anglais instruits de l'époque. On la trouve déjà chez Lygdate, *The Complaint of the Black Knight*, 336.

*list* dans le ms. 94, *Benaloth* dans le ms. 99 et *Belualiot* dans le ms. 334 (f° 334 v° b), leçon qui se rapproche le plus du *Beale Valet* de Malory. De même, le nom de *Berluse* dans Malory (424, 23) correspond à la leçon *Berlez* du ms. 334. Les autres manuscrits donnent *Bellet*.

On le voit : la version du ms. 334 a exercé une influence directe, soit sur Malory, soit sur le *Frensshe Booke*. Il est évident aussi que l'action de la version du ms. 334 commence à s'affirmer là où finit celle du ms. 103. Je déterminerai plus loin leurs limites réciproques.

Chapitre VI

# LES PROPHÉTIES DE MERLIN

Les chapitres 31 à 50 du dixième livre de Malory contiennent des épisodes que l'on connaît par le roman français du quatorzième siècle intitulé *Les Prophécies de Merlin*. Assez naturellement, cette rencontre a suggéré à quelques savants l'idée que Malory avait emprunté ces épisodes aux *Prophécies*. Dans ses *Studies*, M. Sommer a échafaudé sur la provenance de ces épisodes toute une théorie qui a été acceptée par l'unanimité des critiques. Le dixième livre de Malory est divisé, dans le système de M. Sommer, en trois sections : 1° Chapitres 1-31, récit qui forme l'objet des folios 19 à 61 du *Tristan* (éd. de 1520); 2° Chapitres 32-50, qui ne se trouvent pas dans le *Tristan*, et qui racontent les aventures contenues dans les *Prophécies de Merlin*, de Richard d'Irlande; 3° Chapitres 51-86 correspondant aux folios 62-91 du *Tristan*[1].

Ainsi, d'après M. Sommer, la section comprenant les chapitres 32 à 50 remonte à une source indépendante, les *Prophécies de Merlin*, traduites du latin par Richard d'Irlande sur l'ordre de l'empereur Frédéric II et conservées dans les manuscrits du Musée Britannique Add. 25 434 et Harl. 1629[2].

1. *Studies*, pp. 285, 287. — 2. *Ibid.*, p. 291.

On a peine à décider si M. Sommer attribue cette interpolation à Malory ou à l'auteur de sa source. D'un côté, il dit : « Les chapitres XXI à XXVIII[1] *ont été empruntés aux Prophécies de Merlin*, représentées par deux manuscrits fragmentaires : Add. 25 434 et Harl. 1629 du Musée Britannique. » D'autre part, à la page 287, il paraît s'abstenir de faire remonter Malory directement aux *Prophécies*. « Les chapitres XXXVII à L, y affirme-t-il, ne se trouvent pas dans le *Tristan*, mais décrivent les aventures racontées dans les *Prophécies de Merlin*[2] ». « Ces aventures, déclare-t-il plus loin[3], intercalées dans le *Tristan* et occupant les chapitres XXXI à L du livre X du *Morte Darthur* de Malory, ont été conservées dans deux mss. du Musée Britannique », etc.

Ces différences dans l'expression ont une importance primordiale. Elles traduisent deux points de vue opposés : suivant l'un, les épisodes en question ont été *empruntés* aux *Prophécies de Merlin*; d'après l'autre, les aventures qui « occupent les chapitres 31 à 50 du *Morte Darthur* » se trouvent *aussi* dans les deux manuscrits du Musée Britannique. Les critiques et les éditeurs de l'ouvrage de Malory ont adopté non la deuxième, mais la première de ces affirmations, bien que, dans l'étude de M. Sommer, elle n'ait pas été appuyée par les textes.

M. Löseth a été le premier à suggérer une solution précise de l'énigme. Il a indiqué que, au folio 376, verso b, le ms. 99 intercale, après les mots : « ainsi la mauvestie du roy Marc

1. *Studies*, p. 9. C'est une faute d'impression manifeste, au lieu de XXXII-L. Sir Sidney Lee l'a répétée dans le *Dict. of. Nat. Biog.*, XXXV, 429.
2. *Ibid.*, p. 287.
3. *Ibid.*, p. 291.

fut congneue par tout le monde », les épisodes d'Alexandre l'Orphelin et du tournoi de Sorelois. « Les mêmes épisodes, ajoute-t-il, sont rapportés chez Malory d'après un ms. voisin de 99. » Une esquisse de la version de ce manuscrit, qu'on trouve dans l'*Analyse* de M. Löseth [1], autorise à supposer que les chapitres 31 à 50 du dixième livre de Malory peuvent, en effet, être attribués à la version du ms. 99.

J'ai découvert ces mêmes épisodes des *Prophécies* dans le ms. 316 du Musée Condé à Chantilly. Ce ms., qui me paraît identique dans l'ensemble au ms. B. N. fr. 99, rapporte l'épisode d'Alexandre et du tournoi de Sorelois dans les mêmes termes que le 99. A l'appui de l'hypothèse de M. Löseth, je tâcherai de produire ici la preuve incontestable du rapport entre Malory et la version de ces manuscrits.

Voici comment l'épisode d' « Alexandre l'Orphelin » se présente dans le texte de Malory : quand le bon prince Baudouin a été tué par le roi Marc, sa veuve, Anglides, s'échappe avec son jeune fils Alexandre et arrive au château d'Arundel, dans le Sussex, où elle jouit de l'hospitalité du connétable. Elle y demeure avec son enfant jusqu'au moment où, devenu jeune homme, il va se faire armer chevalier. Pendant la cérémonie de l'adoubement, elle lui révèle les circonstances de la mort de son père et le charge de venger sa mémoire. Mais Marc est informé des intentions d'Anglides et prend le parti de faire périr le jeune chevalier. Il demande l'avis de Sadoc et fait dire à la fée Morgane et à la reine de la Galles du Nord : « That they two sorceresses would set all the country in fire with ladies that were enchanteresses and by

1. *Analyse*, §§ 282 b-282 f.

such that were dangerous knights as Malgryn (?) Breuse Saunce Pyte, that by no means Alisander le Orphelyn should escape, but either he should be taken or slain. » Le passage qui suit celui-ci mérite une attention particulière (470, 22) : « This ordenaunce made Kyng Marke for to destroye Alysander[1].

« Capitulum XXXVI.

« Now torne we ageyne vnto sire Alysander that at his departynge his moder toke with hym his faders blody sherte Soo that he bare with hym alweyes tylle hys dethe daye in tokenynge to thynke on his faders dethe || Soo was Alysander purposed to ryde to londō by the coūcille of sire Tristram[2] to syre Launcelot /And by fortune he wente by the see syde /and rode wronge/ and there he wanne at a turnement the gree /that Kynge Carados made/ And there he smote doune Kynge Carados and twenty of his knyghtes and also Sir Safere a good knyght that was sire Palomydes broder the good knyght /Alle this sawe a damoysel/ and sawe the best knyghte Iuste that euer she[3] sawe/ and euer as he smote doune knyghtes/ he made them to swere to were none harneis in a twelue monethe and a day */This is wel sayd/ saide Morgan le fay /this is the knyght that I wold fayne see/ And soo she took her palfroy and rode a grete whyle.* » Malory rapporte ensuite comment la fée Morgane rencontra les quatre chevaliers qui lui racontèrent les faits d'armes d'Alexandre.

Il est impossible d'expliquer par le contexte de Malory le

1. Copie diplomatique. — 2. Selon Malory, Tristan avait prié Alexandre de se rendre à la cour du roi Arthur.

3. *He*, dans Malory.

sens de la réponse de la fée Morgane : *This is wel sayd.* Nous avons vu que le combat d'Alexandre avec Carados et Saphar est décrit par l'auteur et que nul autre personnage n'est introduit pour justifier la réplique de la fée Morgane. Nécessairement, la phrase *this is wel sàyd* doit se rapporter à une histoire racontée par quelque personnage présenté dans le texte immédiatement avant le passage cité. En d'autres termes, ce passage devait avoir la forme d'un dialogue. Sans ce dialogue, l'ensemble du premier paragraphe du chapitre 36 du livre X reste inintelligible.

Examinons maintenant la version des *Prophécies de Merlin.* Elle figure dans nombre de manuscrits français, italiens et espagnols. Douze de ces manuscrits donnent le texte français du roman, et trois d'entre eux contiennent les épisodes d'Alexandre et du tournoi de Sorelois. Ce sont les mss. Add. 25434, Harl. 1629 et Bibl. Nat. fr. 350[1], tous les trois presque identiques, quoique le Harl. et l'Add. soient souvent fragmentaires et doivent être complétés par le ms. B. N. 350[2]. Dans deux manuscrits, l'Add. et 350, les épisodes en question sont traités avec beaucoup plus de détails que chez Malory. Quand Alexandre quitte le château et va chercher aventure, il rencontre Breuse-sans-Pitié[3]. Puis le récit passe à Carados, qui, après s'être rétabli de ses blessures[4], part

1. Le manuscrit B. N. fr. 350 n'a pas été pris en considération par M. Sommer lorsque, dans ses *Studies*, il appelait l'Add. et le Harl., « les seuls manuscrits connus » (p. 295).

2. Une liste générale des manuscrits des *Prophécies* est donnée par Mlle L. A. Paton, *Notes on Manuscripts of the Prophécies de Merlin*, dans les *Publications of the Mod. Lang. Association of America*, XXVIII, 121-2. Voir également *La Storia di Merlino di Paolino Pieri, edita ed illustrata da Ironeo Sanesi*, Bergamo, 1898, pp. LVII à LXXII, et Rupert Taylor, *Political Prophecy in England*, New-York, 1911, p. 150-152.

3 L'histoire de leur rencontre occupe quelque deux colonnes et demie.

4. Cela a dû être expliqué dans une section antérieure du manuscrit.

avec quatre autres chevaliers à la recherche de Saphar. Il rencontre Alexandre, le prend pour Saphar et se bat avec lui. Le vrai Saphar entre ensuite en scène, mais paraît incapable d'identifier aucun des chevaliers et ne sait « a la quel partie il se tenist ». Carados est grièvement blessé et les quatre chevaliers le reconduisent à la « dolorous tour ». Sur quoi Alexandre renverse Saphar qui, désolé d'être vaincu par un chevalier de Cornouaille, quitte son armure. Saphar interroge Alexandre sur Tristan et constate avec surprise que le jeune chevalier ne peut lui en donner aucune nouvelle.

En apprenant la défaite de son frère Saphar, Palamède désire le venger, mais il en est empêché par son état de santé. Ayant découvert la demeure d'Alexandre, il le fait mander et le questionne au sujet de Tristan. Alexandre est incapable de dire quoi que ce soit sur le héros de Cornouaille et retourne à l' « hostie à la veuve dame ».

Cependant Marc guette le jeune chevalier : il envoie quatorze « damoisels » à sa recherche et veut le faire périr. Il en informe la fée Morgane par une lettre. Au moment où Morgane la reçoit, une demoiselle vient chez elle et la met au fait des exploits d'Alexandre. Sur ce, la fée envoie ses demoiselles « çà et là » pour trouver Alexandre et leur donne les mêmes instructions que Marc. Dans une « herberge », où elle s'arrête pour passer la nuit, Morgane rencontre les quatre chevaliers qui avaient été vaincus par Alexandre. A partir de là, le récit des *Prophécies* est identique à celui de Malory.

Telle est la version commune à tous les manuscrits des *Prophécies* qui contiennent l'épisode d'Alexandre. Il est clair

que ce récit ne suggère aucune explication plausible du passage obscur de Malory : la réponse énigmatique de la fée Morgane ne saurait se rapporter à aucun des incidents que nous venons d'esquisser.

Mais il suffit de considérer la relation du même incident telle que la présentent le ms. fr. 99 de la Bibl. Nat. et le ms. 316 de Chantilly, pour que l'énigme se dissipe. Ces manuscrits donnent, en général, une version abrégée de l'épisode d'Alexandre; ils en suppriment, en particulier, tout le récit des *Prophécies* que nous venons de résumer, jusqu'au moment où la demoiselle vient rejoindre la fée Morgane. Là survient un changement important : *cette demoiselle raconte à la fée Morgane toutes les aventures d'Alexandre qui, dans les* Prophécies, *ont été relatées par l'auteur* (ms. 99 f° 378 r° a) : « En ceste partie dit li contes que nouvelles qui tost courrent et par amont et par aval s'espandirent par toute la contree. Si avint que une damoiselle vint au chastel Morgain. Et sachiés tout certainement que celle damoiselle (r° b) estoit moult acointe de Morgain et moult savoit elle de son estre. Et lors quant elle la vit entres les autres damoiselles, elle la prist par la main et la trait a une part et puis lui dist : « Merveilles vous puis conter d'un chevalier qui « parmy le chemin estroit s'en va. » Et lors lui compte comment le chevalier avait abatu le roy Karados et ses chevaliers, et comment il avoit abattu Saphar, et comment elle s'en ala apres lui et lui vit le visage descouvert; et si lui conta la beauté qui estoit en luy. « Si sui ça venue le vous « conter, car vous seriés de bonne heure nee se vous le pouriés « tenir en vostre baillie. » Et quant Morgain oÿ ce, elle en fu tant lee comme nulle plus. Si dist tantost : puis qu'il s'est mis

ou chemin estroit, il ne luy puet eschapper, ce lui est avis. Lors mande ces chevaliers », etc.

Ainsi, la modification qui se produit dans la version 99 revient à ceci : les aventures d'Alexandre sont rapportées non par l'auteur, comme dans le ms. Add., mais par une demoiselle qui vient chez Morgane et les lui expose. Quand la demoiselle a fini, Morgane lui répond ; elle part ensuite à la recherche d'Alexandre.

Il est facile de se rendre compte de la parenté proche de ces données avec le passage confus de Malory : en effet, si nous laissons de côté la description de l'arrivée de la demoiselle chez Morgane et commençons le récit par ses paroles, sans dire qui les prononce, et si, dans la suite, nous restons fidèles au ms. 99, nous obtiendrons mot pour mot le récit du chapitre 36 du dixième livre de Malory.

Il semble donc certain qu'il y avait, dans l'original de Malory, un passage concernant l'arrivée de la demoiselle et l'introduisant comme narratrice des aventures d'Alexandre. C'est à elle que la fée Morgane a dû répondre : *This is wel sayd.* C'est elle encore qui est mentionnée au milieu des aventures d'Alexandre : *Alle this sawe a damoisel, and sawe the best knyghte Juste that ever he*[1] *sawe.* Tout se passe comme si Malory, ayant retranché la partie servant d'introduction à l'épisode, s'est, d'un coup, rappelé l'omission et y est revenu, pour reproduire des incises isolées qui, au lieu d'expliquer le récit, l'ont rendu véritablement indéchiffrable.

1. = *she*. Voir plus haut, p. 62.

* * *

Il est manifeste que le ms. 99 donne un récit très insuffisant des deux épisodes ; Malory procède de même. Par exemple, la phrase (dans le chapitre 38) : « So turn we to the damoysell of the castle », est obscure, car on ignore qui était cette demoiselle, et l'on ne saurait non plus expliquer la fin du chapitre où Malory dit : « And so *she* laid Sir Alysander in a horse littar. » Ce *she* et cette demoiselle inconnue, énigmatiques dans Malory, s'entendent mieux quand on réfère au ms. 99, mais surtout quand on s'en reporte à la version primitive des *Prophécies*, qui donne un récit complet des aventures de la mystérieuse demoiselle envoyée par la fée Morgane.

Plus on étudie ces trois textes, mieux on se rend compte que la version des ms. 99 et Chant. 316 opère la liaison entre les *Prophécies* et Malory. Ainsi, les deux chevaliers qui se rendent chez la fée Morgane viennent, selon Malory, d'une contrée dénommée *Camiliard* (*var.* Camelerd, Camelard, Camyliarde), alors que le ms. Add. 25 434 écrit *Tarmelyde* ; or, dans le ms. 99 nous trouvons la forme *Carmelide*[1], qui explique la transformation de *Carmelide* en *Camiliard*.

De même, le nom de *Seymound the Valyaund* chez Malory, (x, 42), s'explique par la leçon du ms. 99 et Chant. 316, qui est *Esmont* et non par l'*Asmonz* du ms. Add.

* * *

Il y a cependant, dans le récit que donne Malory des épi-

1. *Cormelide* dans le manuscrit Chant. 316 (f° 200 r° a).

sodes d'Alexandre et de Sorelois certains détails qu'on ne retrouve dans aucun de ces textes : tel est, par exemple, le commencement de l'histoire d'Alexandre, qui occupe tout le chapitre 32 du dixième livre du *Morte Darthur*. Il y est question d'un frère du roi Marc, le prince Baudouin, « that all the people of the country loved passing well ». Baudouin se distingue pendant l'invasion de la Cornouaille par les Sarrasins en mettant le feu aux vaisseaux de l'ennemi, et le roi Marc est « wonderly wrath that his brother should win such worship ». Jaloux de Baudouin qui était de beaucoup plus aimé que lui, et révolté par la sympathie de Baudouin pour Tristan, Marc décide de tuer le bon prince. Pendant un dîner auquel Baudouin est invité avec sa femme Anglides, le roi Marc le tue d'un coup de poignard au cœur. Anglides s'échappe avec son enfant ; elle a emporté le glaive et le pourpoint ensanglanté de son mari et les garde secrètement.

Parmi les manuscrits qui subsistent, il n'y en a qu'un seul qui conserve la trace de ce drame ; c'est le ms. B. N. fr. 362[1], qui intercale les aventures d'Alexandre dans la partie finale du roman de Palamède.

D'après M. Löseth[2], le ms. 362 donne un récit de l'événement sans les incohérences et les lacunes des ms. 99 et 350. Toutefois, l'action est mieux amenée chez Malory que dans le ms. 362, qui ne mentionne même pas l'histoire de l'invasion sarrasine. Aussi change-t-il considérablement la scène du meurtre de Baudouin[3]. Le prince est tué, d'après le ms. 362,

1. Ce manuscrit contient la seconde partie du troisième volume de *Guiron de Courtois* ; il date du quinzième siècle.

2. *Analyse*, p. 487.

3. Voici ce passage dans le ms. 362 (f° 232 r° a) : « En ceste partie dist le conte

par Marc, près d'une fontaine, et sa femme n'assiste pas à sa mort. Le manuscrit omet, par conséquent, l'histoire du glaive et du pourpoint ensanglanté. Le récit de Malory est visiblement supérieur à celui du ms. 362, bien qu'il y ait des raisons de croire que la version primitive donnait plus de détails encore, ainsi qu'en témoigne la remarque : « to make a short tale ».

Le commencement du chapitre 40 du dixième livre repose également sur un récit qui diffère de la version du ms. 99. Il s'agit là de Galahalt qui se rend chez le roi Arthur pour lui demander d'autoriser le tournoi de Sorelois; Arthur le lui accorde, mais refuse d'y assister. Comme Guenièvre le prie de la laisser partir, il charge Galahalt de veiller sur elle. Ils ont la liberté de prendre avec eux « such knights as please them best » et, naturellement, ils choisissent Lancelot. Guenièvre, Galahalt, Lancelot et quelques autres chevaliers partent ensemble pour Sorelois.

Le seul manuscrit qui introduise l'épisode de la même manière est B. N. fr. 363, qui contient les épisodes rapportés par le ms. 350 et raconte toute l'histoire du tournoi

et la vraye histoire le tesmoigne, que en ce temps regnoit ung roy en Cornuaille lequel avoit a nom Marc. Ce roy Marc avoit ung frere, bon chevalier a merveilles, qui trop plus valoit en armes que le roy, et estoit marié a une noble dame de laquelle il avoit ung fils. Souvent se trouvoient en adventures le roy Marc et son frere. Mais tousjours la renommee du (r° b) frere passoit celle du roy, et faisoit le vaillant chevalier tant qu'il estoit doubté et amé en tous les lieux ou ilz aloient. Quand le roy Marc vei ce, il fut moult envieux sur son frere et dist entre ses dens qu'il le murdriroit au plus tost que faire le pouroit. Que vous en diroie je? tant fist le roy Marc qu'il trouva ung jour son frere dormant a une fontaine, et avoit son heaulme deslachié et ne avoit qui le gardast fors ung seul escuier. Quant le roy Marc vey son frere, il dist bien en son couraige qu'il estoit maintenant venu a son desir. Si vient a l'escuier de son frere et descend de son destrier et lui baille a garder. Et quant il a ce fait, en approuchant de son frere il trait l'espee du feurre et en fiert tellement que tout mort le rend de ce coup. »

de Sorelois[1]. Le ms. mentionne (f° 332 r° b) que la reine Guenièvre était à ce moment à Sorelois, « ainsi comme vous avez oÿ », et que les barons de cette contrée avaient décidé d'organiser en son honneur un tournoi auquel étaient invités tous les compagnons de la Table Ronde. « Et quand cellui tournoy eut esté publiés, les chevaliers qui avaient intention d'i aller s'appareillerent mieulx qu'ilz peurent. » Le ms. 363 s'en tient là, en sorte que le récit de Malory fait seul autorité.

Il n'est pas besoin d'arguments pour démontrer que ces deux passages, la complication de l'intrigue de l'épisode d'Alexandre et le commencement du tournoi de Sorelois, se trouvaient dans la source de Malory, et que l'auteur de cette source les avait empruntés à une version plus ancienne que celle des *Prophécies*. Ce texte était probablement un roman de Tristan, comme l'indique la rencontre constante du nom de Tristan dans 99 et chez Malory. Par exemple, Tristan envoie Fergus chez Alexandre pour l'inviter à Logres[2], détail qu'on chercherait en vain dans les *Prophécies*. Dans tout l'épisode d'Alexandre, les rapports entre Alexandre et Tristan sont les mêmes dans 99 et chez Malory, alors qu'il n'en est guère question dans les *Prophécies*. Tout cela porte à croire que leur source commune était un roman de Tristan.

Il nous paraît donc bien établi que les épisodes qui forment les chapitres 30 à 50 du dixième livre du *Morte Darthur* ont été empruntés par Malory à un manuscrit du *Tristan* et non aux *Prophécies de Merlin* ; que ce manuscrit les devait en

1. Löseth, *Analyse*, § 639 a ; pp. 483-485.
2. Cf. Malory, 475, 1-5 ; ms. 99 f° 367 v° b.

partie aux *Prophécies*[1], mais qu'il contenait aussi des récits d'un fonds plus ancien et dont les *Prophécies* ne conservent qu'un remaniement ; que le tout remonte en dernière analyse à un roman de Tristan, représenté aujourd'hui par les mss fr. 99 de la Bibliothèque Nationale et 316 de Chantilly[2].

1. L'épisode de la dame de Morgane montre que le récit du 99 ne peut remonter qu'aux *Prophécies*. Le ms. 99 porte des traces manifestes de l'omission des épisodes qui, dans les ms. 350 et Add., précèdent l'envoi de la demoiselle. Les mots : « Li contes retourne a Alixandre et dit que a lendemain se leva l'orphelin Alixandre », etc., sont inintelligibles dans le ms. 99, qui passe sous silence les événements de la journée précédente. Dans une section postérieure, sans se référer à la victoire d'Alexandre, le manuscrit dit : « La chastelaine lui dit : Vous avez assez gaigné une demoiselle si belle que je sui et si bel chastel et tout ce qu'il y apent. » Il n'y a que les *Prophécies* qui nous apprennent comment Alexandre s'est distingué pendant ce tournoi.

2. Ni le ms. 99, ni celui de Chantilly ne peuvent être considérés comme la source directe de Malory (v. Löseth, p. 186). Le manuscrit de Chantilly date probablement du troisième quart du quinzième siècle et le ms. 99 de 1463 (v. plus loin, p. 86). Voici le début du 99 : « Ci commence li roumans du bon chevalier Tristan, fils au roy Meliodus du loenois et de Sadoch. Et comment Tristan tua le Morholt d'Irlande qui estoit ung des bons chevaliers du monde, quant il vint querre le treu du servage que le roi Marc de Cornoaille li devoit chascun an, et comment li roys Mars envoia querre Yseult la blonde en Irlande pour avoir a femme. Et comment Tristant but en la nef le buvrage amoureux por lequel il ne se put point partir de l'amour Yseult. Et comment li roy Marc li lança par une fenestre ung dart enuenimé dont il morut et de plusieurs aventures que il fist par sa chevalerie. » Le manuscrit contient 775 folios, mais les numéros suivants manquent : 79-86, 233, 234, 254-263, 275-280, 296-304, 445-464, 500-559, 670-678, 743-751, 762-766 ; les numéros suivants sont doublés : 142, 242, 580 et 582. Chaque page est divisée en deux colonnes. Pour l'épisode d'Alexandre l'Orphelin, cf. J. Kelemina, *Geschichte der Tristansage*, p. 188, n. 1.

Chapitre VII

# LE *LANCELOT* DES LIVRES XI ET XII DE MALORY

La fin du *Tristan* de Malory (les livres XI et XII, à l'exception des quatre derniers chapitres) n'est plus consacrée à ce héros : elle contient un récit de la naissance de Galaad et diverses aventures relatives à la folie de Lancelot (la « quête » de Lancelot, l'arrivée de Perceval au château de Pelles, la guérison par le Saint-Graal, etc.).

Bien que tous ces épisodes appartiennent au cycle de Lancelot, ils ne se trouvent dans aucun des romans qui portent son nom ; ils existent seulement dans une version du *Tristan* en prose représentée par les manuscrits Add. 5474 du Musée Britannique et fr. 97, 99, 101, 379 et 758 de la Bibliothèque Nationale[1]. Tous ces textes se ressemblent à s'y méprendre. Toutefois, ceux de la Bibliothèque Nationale sont plus étroitement reliés les uns aux autres qu'au ms Add. 5474 du Musée Britannique.

Ayant établi une liste des déviations qui existent entre les manuscrits de Paris, d'un côté, et le ms. Add. 5474 de l'autre,

1. Je ne discuterai pas ici la fameuse controverse relative à l'origine de ces épisodes. On en trouvera des exposés assez complets dans l'article de M. Sommer sur *Galaad et Perceval* (Mod. Phil., V, 1-32), dans l'ouvrage de M. Ed. Wechssler sur *Die verschiedenen Redaktionen des Graal-Lancelot-Cyklus*, p. 19-21, et dans le compte rendu de E. Koelbing, *Englische Studien*, XVI, 404.

puis comparé ces déviations avec le texte de Malory, j'ai remarqué que partout où les mss. de Paris s'écartent du ms. Add. 5474, Malory est d'accord avec les premiers et non avec le dernier : il n'y a pas de concordance isolée entre Malory et le ms. Add. 5474. Les leçons des noms propres sont des plus caractéristiques. Lorsque le ms. Add. 5474 porte *Alain le blanc* et les mss. de Paris *Elain le blanc*, Malory écrit : *Elayne*. Pareillement, le *Joseph of Armathye* de Malory remonte au *Joseph darimathie* des manuscrits de Paris et non au *Ioseph dabarimacie* du ms. Add. 5474. Voici d'autres exemples : l'Add. écrit *Mordes*, les mss. 97, 99, 101, 349, 758 donnent *Mordret*, Malory, — *Mordred* ; l'Add. donne la leçon *Blians*, le ms. 99, etc. — *Bl(a)ynt*, Malory, — *Blyaunt*.

Tâchons maintenant de choisir, parmi les versions de Paris, celle dont Malory se rapproche le plus. Il écrit : *Persydes*, le ms. 99 et celui de Chantilly — *Persides* (ms. 99 f° 536, v° a ; Chant. 316 f° 388, v°), les mss. 97, 101, 439 — *Patrides*, et le ms. 758, *Patigres*.

Dans Malory, le roi dont la fille a donné un fils à Bors s'appelle *Brangorys*, dans le chapitre 4 du livre XI, et *Brandegore* dans le chapitre 9 du livre XII (604, 6). La même variation se rencontre dans le 99 : le roi est dénommé d'abord *Brangore* (f° 514 r° a), ensuite *Brandgoire*.

Certains détails du récit renforcent la thèse d'un rapport direct entre Malory et la version du ms. 99. A la page 579, 25, Malory écrit : « Now said that old man to Sir Bors : go you to *your cousin* Sir Lancelot, and tell him of this adventure. » Seul le ms. 99 indique cette parenté (f° 519 v° a) : « Et non pour quant se Lancelot *vostre cousin* se feust aussi bien gardez », etc. Tous les autres mss. portent : « et non

pour quant[1] se Lancelot se f(e)ust aussi bien gardé(s) », etc.

Dans bien des cas, le ms. Add. 5474 ne donne qu'un récit incomplet et omet les détails qui sont attestés, souvent dans les mêmes termes, par Malory et le ms. 99. Ainsi au f° 539 r° b, le ms. 99 dit : « (Lancelot) entre tout maintenant dedens le lit, *si le trova chaut.* » Il n'y a rien qui corresponde à cela dans le ms. Add. 5474; par contre, Malory spécifie que Lancelot « rushed even *into the warm bed* » (595, 12). Ailleurs, le ms. Add. 5474 ne dit pas combien de chevaliers ont été battus dans l'Ile Joyeuse; Malory et le ms. 99 indiquent qu'ils étaient au nombre de 500 (ms. 99 f° 545 r° a, Malory, 601, 20).

Ainsi les épisodes de Lancelot, comme ceux d'Alexandre l'Orphelin et du tournoi de Sorelois, procèdent en ligne directe de la version des mss. 99 et Chant. 316 qui, parmi les textes parvenus jusqu'à nous, est la seule que l'on puisse regarder comme la source du récit de Malory.

1. Le manuscrit Add., *ne pour quant.*

CHAPITRE VIII

# LE DEUXIÈME EXPLICIT

En terminant son *Tristan*, Malory dit dans un *explicit* devenu célèbre : *Here endeth the second booke of Sir Tristram.... But there is no rehearsal of the thyrde booke.*

Ce « deuxième » livre finit par une aventure de Tristan — sa rencontre avec Palamède — qui n'a aucun lien direct avec les épisodes de *Lancelot* qui la précèdent, ni avec la *Quête du Saint-Graal* qui la suit. Mlle V. D. Scudder, qui a étudié le plus récemment le problème, fait remonter cette aventure à une « version inconnue du *Tristan* en prose[1]. » Or, il suffit de jeter un regard rapide, soit sur l'*Analyse* de M. Löseth[2], soit sur l'article de M. Sommer dans la *Modern Philology*, pour constater qu'il existe six manuscrits du *Tristan* qui se rapprochent ici du texte de Malory. Ce sont les mêmes manuscrits qui contiennent les aventures de Lancelot, c'est-à-dire B. N. fr. 97, 99, 101, 349, 758 et Br. Mus. Add. 5474. Il faut y ajouter le ms. 316-317 de Chantilly.

A l'exception de ce dernier, tous les textes que nous venons d'énumérer ont été étudiés et rapprochés de Malory. Cepen-

1. *Ouvr. cité*, p. 419.
2. § 389

dant aucun des critiques[1] n'a relevé jusqu'ici que parmi ces manuscrits il y en a deux qui divisent le roman en trois parties : B. N. fr. 99 et Chant. 315-317. Dans ces deux manuscrits, la fin du deuxième livre est annoncée immédiatement après la rencontre de Tristan avec Palamède (B. N. fr. 99 f° 560 v° b, Chant. 316 f° 405 v° a), épisode semblable à celui qui est rapporté dans le dernier chapitre du douzième livre de Malory.

C'est bien là qu'on reconnaîtra l'origine du mystérieux *explicit* de Malory. « Cy finist le secont livre de Tristan. Cy apres s'ensuit le tiers livre de Tristan », disent ces deux manuscrits. Suit une *Quête du Saint-Graal*, qui est intercalée presque en entier, comme dans tous les mss. de la seconde version. En tout cela Malory s'accorde parfaitement avec les mss. 99 et Chant. 315-317. Après le départ des deux chevaliers, il dit (611,29) : « And Sir Tristram returned again unto Joyous Gard, and Sir Palomides followed the questing beast. *Here endeth the second book of Syr Trystram that was drawn out of French in to English. But here is no rehearsal of the third book. And here foloweth the noble tale of Sancgreal.* » Les cinq livres qui suivent ce passage sont, en effet, consacrés au « noble conte du Saint-Graal » (livres XIII à XVII).

Ainsi la version du ms. 99 est la seule qui puisse être considérée comme l'origine de la division entre le deuxième et le troisième livre du *Tristan* de Malory.

La source de Malory était divisée en trois parties. La première finissait à l'endroit où elle finit dans le ms. 334; la deuxième, là où le manuscrit 99 annonce le commencement

1. Cf. Sommer, *Mod. Phil.*, janv. 1908, p. 25, Löseth, § 386; nota 3.

Cy finist le second liure de messire tristan de leonois.

le pour eur et pour leur merueilles quilz font Car se nous bien tout vrayement que ses merueilles ne sont mie cosse quon doyue trouuer en palamedes qui nest nullement ses pareil de prouesse ne de hardement Car se nous sommes audacieux ou trop tant pour ma pere que tant tuderay de lui ou art de salue le mon delamore part et bien lui die que se ie ne fusse trop embesoigne de mon affaire ie lusse ia cy mille mande Je acesse feste ne fausse. mes ie fus tant enbesoigne que ie ne puis aler iusques la. et dessa tous les meilleurs dela en la sorent monst lancelot lepie courtois sage et lepius debonaire et le mieulx parlant que en fache en dyoit en tout le monde ne salues delamore part en lui dites que palamedes est tout sien entoutes celles choses quil sauront comander Et mais enhaucez le nuz nuby art lesse mas enuoie nobles me que tu ne le me salues car il est bon chiualier que len le set bien par tout. ou encores ne trouuas tu nul meilleur apaignie Jay en luy prendom me est et courtoisie sage et hardy de grant maniere bien le sachies certainement et acelluy dyras tu que ie suis tout sien

Quant il ont ainsi parle vne grant piece eli se departirent atant. palamedes sen va dune part. et tristan sen va dautre tout le grant chemin lepla baisement quil onques puet Car onques nallay tour ne fine de cheualer ce ne pensoit de mie a deuise et tant ere de mie en demmoree quil vint pres de la cite de maaloth. apres auant trouua vn hermite aparler de tristan et parole dautre chose.

Briefe fin que nous vint grant gent et grant cheualerie adont acelle feste dedans la maaloth. car nul ne fouist acelle court pour tant quil trouast les cheualiers et les dames et les damoiselles et les pucelles qui acelle feste estoient venues. que ne le veuist agrant merueilles. que dieus donne le

destregues pouist les vuir nulle autre cheualerie dames et de cheualiers. Le roy artus en celle feste maintenoit quant il fut entour liu assemblez tant de belles gens si enorment grant foyson. car il se pensoit que il auoit en sa baillie asses de vaillans hommes qui de lui tenoient leurs terres et leurs fiefs Car onques le roy artus en toute sa vie ne tint si grant feste ne si grignour Car ce fu vne grant demonstrance de la grant honneur et de la grant foy que len lui fist Car tout le monde en parla apres moult grant temps. et par tout en court le les et la vermee. et encores sera il mes en memoire et en remembrance iusques en la fin du monde. Et en ce liure vous vouldray compter comment elle fu assemblee et pour quelle chose. et en quelle maniere les pavles sen dyuent entremenacer. ainsi come vous orres enssuiuant

Cy finist le second liure de tristan.

Cy apres sensuit le tiers liure de tristan.

Michael gonnot Scriptit.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE DE TRISTAN

*(MS. B. N. FR. 99, FOL. 560 V°)*

de la *Quête du Saint-Graal*[1]. Le troisième livre dont Malory « ne fait aucun récit » se trouve dans les mss. B. N. fr. 99 et Chant. 317. Il existait sans doute dans la source de Malory et devait contenir l'ensemble de la *Quête*. La question reste ouverte de savoir si le « noble conte du Saint-Graal » des livres XIII à XVII dérive de cette compilation ou de la *Quête* propre[2].

1. Le récit que fait Malory de la rencontre de Tristan avec Palamède diffère de toutes les versions françaises. M. Ed. Wechssler soutient (*ouvr. cité*, p. 18) que « dies berechtigt uns zu bezweifeln ob hier thatsächlich die Quelle Malorys vorliegt ». Quoi qu'il en soit, aucun des textes conservés ne représente la version de Malory mieux que le ms. B. N. fr. 99 et le manuscrit de Chantilly.

2. Sur d'autres points isolés, il y a accord entre Malory et le ms. 99. Le nom du traître qui tua le roi de la Cité Vermeille est *Helain* dans presque tous les manuscrits, *Heleins* dans le ms. 99 et *Helyus* chez Malory. La majorité des manuscrits écrivent *Berauf*, là où Malory et 99 donnent *Bérant*. Chez Malory comme dans 99, c'est Lancelot qui triomphe du roi d'Irlande au troisième (chez Malory, au second) jour du tournoi de Louvezerp. Dans la majorité des manuscrits, c'est le roi Arthur (cf. Löseth, p. 273.) A la page 203 (note 5) de son *Analyse*, M. Löseth remarque que dans 103 (Vérard ; Janot), ce n'est point Iseut qui délivre Tristan, ce sont les habitants de Léonois. Malory concorde ici avec 99 et contredit 103 (v. ci-dessous, pp. 196-7).

Chapitre IX

# HYPOTHÈSE DE L'UNITÉ DU « FRENSSHE BOOKE ». SA DATE

Les manuscrits fr. 103, 334 et 99 de la Bibl. Nat. (ou Chant. 315-316) suffisent pour déterminer l'origine de tout le contenu du *Tristan* de Malory. Sa première partie remonte à la version du ms. 103. Vient ensuite une partie moins considérable empruntée à la version du ms. 334, qui est suivie de la version 99.

A l'exception des remarques sur Lancelot et Lamorac[1], il n'y a, entre ces trois parties, aucun croisement, pas même dans les plus menus détails. Dans toute la première partie, Malory concorde toujours avec le ms. 103 ; s'il s'en écarte, ce n'est pas pour adopter la leçon d'un autre manuscrit, mais pour retoucher le texte à son gré. Il en est de même pour le 334 et pour le 99. On trouvera dans l'appendice I un relevé complet des divergences de Malory. Je les ai minutieusement comparées à tous les textes connus et je n'ai jamais eu à relever un seul accord qui contredît cette constatation[2].

Tout ce qui n'est pas dans l'Appendice I figure, mot pour mot, ou peu s'en faut, dans les textes français : la première partie dans 103, la deuxième dans 334 et la troisième dans 99.

1. Voir plus haut, p. 49, note.
2. Je donne dans l'appendice IV un relevé sommaire de cette comparaison.

Si l'on dressait une liste complète des divergences entre ces trois manuscrits, on trouverait que Malory est toujours fidèle à la règle que nous venons de poser.

On peut dès lors délimiter exactement l'influence de chaque version particulière. J'ai déjà noté que celle de la version du ms. 103 va au moins jusqu'à la fin de l'épisode de *La Cotte mal taillée*, c'est-à-dire jusqu'au chapitre 9 du livre IX, mais, en réalité, elle s'étend encore plus loin. En effet, le ms. 103 divise cet épisode en deux parties, entre lesquelles sont intercalés d'autres épisodes du roman. Malory ne les donne qu'après avoir terminé l'histoire de *La Cotte*. Puisque ces épisodes se plaçaient, dans sa source [1], entre les deux parties de *La Cotte*, on est porté à croire que Malory les doit à la version où il a puisé l'histoire de *La Cotte*, c'est-à-dire à la version du ms. 103.

Quant au ms. 334, son influence devient évidente à partir du chapitre 28 du livre IX, lorsque Palamède est invité à se battre pour le roi de la Galles du Nord (ms. 334 f° 226, v° b-227 r° a). Sur ce point Malory est d'accord avec 334, et diffère du 103 ; ainsi, l'action de ce dernier cesse manifestement entre les chapitres 23 et 28 du livre IX (pp. 373,4 à 383,18). La dernière coïncidence avec le ms. 334 se trouve dans la leçon *Belualiot* (ms. 334 f° 334 v° a). Malory écrit *Beale Valet* (455,17), suivant ainsi le ms. 334 et s'écartant du 99 (f° 358 r° b), qui donne *Benaloth*.

Mais à la page 459 (chapitre 28 du livre X), on sent déjà l'influence du ms. 99, ainsi qu'en témoigne la leçon *Argyus*, qui contredit celle du ms. 334 (f° 34 r° a : *Ardons*), pour s'ac-

1. Voir plus haut, p. 41 *sqq*.

corder avec 99 (*Argus*, f° 366 v° a). Par conséquent, la substitution de la version du ms. 99 à celle du ms. 334 a lieu entre les pages 455,17 et 459,8 de l'édition de M. Sommer (chapitres 26 à 28 du livre X).

On est en droit dès lors de dresser la table suivante des concordances entre Malory et les manuscrits qui représentent sa source :

A. Malory, 273,1 — 373,4 — Ms. 103 f° 27 r° a — 106 v° a.

B. Malory, 383,18 — 455,17 — Ms. 334 f° 226 v° b — 337 v° b.

C. Malory, 459,8 — 611,34 — Ms. 99 f° 366 v° a — 560 v° b.

Sous réserve des changements consignés dans l'appendice I de ce volume, nous pouvons affirmer que chacune de ces trois parties a existé telle quelle dans la source de Malory. Dans les limites de chaque partie, Malory n'a jamais fait alterner ses sources : il n'en suivait qu'une seule à la fois : d'abord la version 103, puis la version 334, puis la version 99[1]. Il en résulte que, pour déterminer la part qui revient à Malory dans l'arrangement du roman, il suffit d'établir dans quelle mesure il a, personnellement, combiné ces trois versions, c'est-à-dire s'il a, oui ou non, passé d'un manuscrit de la version 103 à un manuscrit de la version 334 dans les pages 373-83, et de 334 à 99 dans les pages 455-9.

On est frappé du fait que Malory était incapable de dissimuler ses transitions d'une source à l'autre et qu'il ne s'y essayait même pas. Les entrelacements du récit sont toujours si évidents dans son œuvre qu'on est souvent tenté de lui

1. Que ces influences ne se croisent jamais, cela ressort à l'évidence de notre table des concordances (appendice IV).

attribuer des combinaisons de sources auxquelles il est tout à fait étranger.

Ainsi, lorsqu'il s'agit d'intercaler un épisode tel que l'histoire d'Alexandre l'Orphelin ou les aventures du roi Marc à Logres, Malory n'hésite pas à reproduire les ruptures qu'il trouve dans sa source. A plus forte raison est-il impuissant à dissimuler celles dont il est lui-même l'auteur. En voici un exemple : à la page 64 de l'édition de M. Sommer (lignes 28-35), il passe du *Merlin ordinaire* à la *Suite de Merlin* [1] ; hors d'état de cacher la soudure, Malory rend son texte incompréhensible : « And all this while they furnished them and garnished them of good men of arms and vitaille, and of all manner of abilement that pertendeth to the war, to avenge them for the battle of Badegrayne, *as it telleth in the book of adventures following, then after the departing of King Ban and of King Bors King Arthur rode unto Carleon* », etc.

Supposons maintenant que Malory se soit servi de trois sources successives du *Tristan* en prose. On s'attendrait alors à ce qu'il y eût dans son texte au moins quelques traces d'entrelacements. Il n'en est rien. Le récit entre le chapitre 23 et le chapitre 28 du livre IX est aussi logique et aussi naturel que n'importe quel autre morceau du livre. La suite des phrases ainsi que le développement de l'aventure sont si clairs qu'il semble impossible d'y découvrir les plus faibles indices d'une rupture : c'est la série des aventures de Dinadan et de Tristan à Logres, jusqu'à leur arrivée au château des Pucelles. Il en est de même pour les chapitres 26 à 28 du livre X, où la version du ms. 99 vient remplacer celle du ms. 334. Ces

1. Voir *Studies*, p. 58.

trois chapitres racontent les événements de la cour d'Arthur, depuis l'épisode du lai de Dinadan jusqu'aux événements de la Cornouaille (chapitres 27 à 28). La transition est ménagée ici, comme dans toutes les autres versions, par l'arrivée du harpiste en Cornouaille. Encore une fois, le passage est l'un des mieux ordonnés dans le fragment du *Tristan* de Malory.

Répétons-le, il y a nombre de ruptures dans le texte de Malory; les deux plus importantes sont dues à l'interpolation de l'épisode d'Alexandre l'Orphelin et des aventures de Lancelot. Mais toutes ces brusques transitions peuvent être attribuées à l'une des trois versions qui constituent la source du roman. Les deux seuls endroits où nous aurions pu nous attendre à trouver l'indication que Malory a lui-même soudé des textes différents sont les chapitres 23 à 28 du livre IX et et les chapitres 26 à 28 du livre X.

Puisque, dans ces deux passages, Malory n'a pas changé de sources, et puisqu'il n'a pu en changer dans aucune autre partie du texte, nous devons conclure qu'il n'en avait qu'une seule, qui contenait déjà la combinaison des trois versions.

Cette conclusion, qui peut sembler, à première vue, inattendue, se dégage, en réalité, de toutes nos observations précédentes : nous avons établi tout d'abord que le texte de Malory se composait de trois parties, dont chacune a été fidèlement reproduite d'après les versions A, B et C respectivement. Nous avons constaté ensuite que ni A ne se détache de B, ni B ne se sépare de C. Il en résulte que ces trois éléments font un bloc et que la source du *Tristan* de Malory consiste en un seul manuscrit, son « Frensshe Booke ». Ce n'est plus, comme dans la théorie de M. Sommer, un terme abstrait

pour l'ensemble des sources inconnues. C'est, bien au contraire, un ouvrage qui a réellement existé et qui a laissé, dans nos quatre textes, des vestiges évidents de son unité[1].

Quant à la date du *Frensshe Booke*, il est presque impossible de la fixer en l'état de nos connaissances. Un *terminus a quo* pourrait être trouvé s'il était établi à quelle époque les épisodes des *Prophécies de Merlin* passèrent dans le roman en prose de Tristan. Parmi les manuscrits du *Tristan* qui subsistent, le seul qui contienne les épisodes des *Prophécies* est le manuscrit 99, qui date de 1463, ainsi qu'en témoigne le scribe lui-même (f° 775 v°) : « Au jourduy, huitiesme jour du mois d'octobre mil CCCCLXIII, fu achevé ce roumans par Micheau Gonnot de la Brouce, prestre demourant a Crousant ». Le « Frensshe Booke » n'a probablement pas été la source directe du ms. 99 (cf. Löseth, p. 186), mais tous les deux doivent dériver d'un original commun qui contenait l'histoire d'Alexandre l'Orphelin, l'épisode du tournoi de Sorelois et les aventures de Lancelot.

1. Il y a évidemment place pour une autre interprétation. On pourrait, en effet, adopter l'hypothèse que dans les pp. 373-83 et 455-9 Malory a passé d'une version à l'autre ; il en résulterait qu'il a connu trois textes distincts et qu'il a eu soin de cacher leurs soudures.

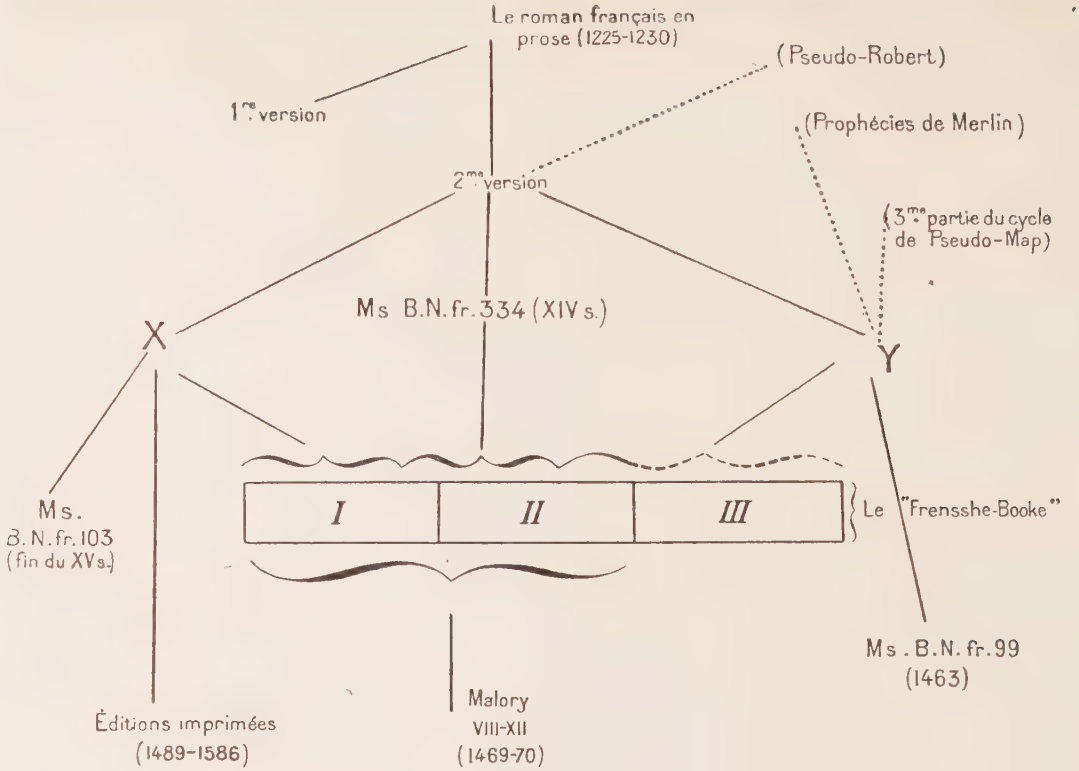



Table généalogique des sources du *Tristan* de Malory.

DEUXIÈME PARTIE

# LE REMANIEMENT

CHAPITRE PREMIER

# MATIÈRE ET SENS

## § 1. — La composition du Tristan primitif

Le roman de Tristan n'a pas été connu de Malory sous sa forme originale : il lui est parvenu dans une version en prose, tardive et corrompue, voire même contraire à l'esprit et à la lettre du Tristan primitif.

Ce Tristan primitif[1], autant que nous pouvons en juger d'après les remaniements qui subsistent, tels que ceux de Béroul, de Thomas et d'Eilhart d'Oberg, la *Folie* de Berne et les anciennes parties du roman français en prose, était un poème du commencement du douzième siècle, long de

1. Pour des raisons qui ne sauraient être exposées ici avec tous les développements qu'elles comportent, j'adopte dans son ensemble la théorie de M. Bédier telle qu'elle est présentée dans l'Introduction à son édition de Thomas (*Société des anciens textes français*, Paris, 1905, pp. 168 à 187), c'est-à-dire la théorie de l'unité du poème primitif de Tristan (*l'archétype*). D'après M. Bédier, les cinq branches les plus anciennes et les plus importantes du roman de Tristan (les fragments de Béroul et de Thomas, le poème allemand d'Eilhart, la *Folie* et le roman français en prose) proviennent d'un original commun qui a été, selon toute probabilité, un poème du commencement du douzième siècle. Gertrude Schoepperle, dans son livre sur *Tristan and Isolt, a Study of the Sources of the Romance* (Francfort et Londres, 1913, 2 volumes), semble révoquer en doute l'unité de l'archétype et soutient que le roman français en prose provient d'une version de Tristan indépendante des poèmes. Elle admet l'existence d'une *estoire*, c'est-à-dire d'une source commune d'Eilhart et de Béroul, et peut-être de Thomas, mais la situe dans le troisième quart du douzième siècle.

quelque six ou sept mille lignes. Il contenait l'histoire sous une forme simple et sans détours, s'en remettant presque entièrement au lecteur ou à l'auditeur du soin de l'interpréter et ne rapportant guère que les incidents nécessaires au développement de quelques données fondamentales du conte. Il débutait probablement par l'histoire des parents de Tristan — Rivalen et Blanchefleur — qui formait, pour ainsi dire, le prologue de l'action principale. Rivalen, roi de Léonois, vint une fois chez Marc, roi de Cornouaille, pour entrer à son service; car Marc avait une sœur d'une grande beauté, et Rivalen espérait gagner, par ses exploits, la main de cette princesse. Il y réussit, et quand il fut de retour dans son royaume, Blanchefleur, la sœur du roi Marc, vint avec lui. Elle accoucha d'un fils et mourut dans les douleurs de l'enfantement. L'enfant, né dans la tristesse, fut appelé Tristan. On le confia aux soins d'un maître dévoué nommé Gouvernal, avec qui, à l'âge de quinze ans, il chercha aventure dans des pays étrangers; il entra au service du roi Marc comme bachelier. Au moment même où il pouvait être armé chevalier, un grand péril menaçait la Cornouaille. Afin d'obtenir son tribut, le roi d'Irlande avait envoyé en Cornouaille Morholt [1], chevalier redoutable et frère de la reine d'Irlande, qui réclama pour son maître des enfants tirés au sort. Tristan s'offrit spontanément à défendre la Cornouaille. Il tua Morholt en combat singulier, mais la lance de Morholt le perça d'une blessure empoisonnée. Personne ne put le guérir et il pria Marc de lui permettre d'aller à la dérive dans une barque sans gouvernail. Il fut ainsi fait. Tristan ne prit

1. *Marhaus*, chez Malory.

avec lui que son épée et sa harpe; longtemps il fut ballotté par les vagues. Enfin, à son horreur, il se vit emporté vers les côtes d'Irlande. Or, il se trouvait que seule Iseut d'Irlande, fille du roi, possédât un antidote contre le poison de l'arme de Morholt. Elle l'appliqua à Tristan, et celui-ci fut guéri; mais elle ne le connut que comme Tantris[1], faux nom qu'il se donna lui-même pour ne pas être reconnu comme le meurtrier de l'oncle d'Iseut. Lorsqu'il fut rétabli, il quitta le pays et retourna en Cornouaille.

Les barons de Marc, jaloux de Tristan, poussaient le roi à prendre femme, pour empêcher Tristan de devenir son héritier. Marc s'y refusait, mais il fut enfin contraint par les barons de donner son consentement. Il fixa le jour où il devait annoncer sa décision. Or, ce jour là, il vit deux hirondelles se quereller près de l'entrée de son château et un long et joli cheveu d'or tomber de leurs becs. Aussitôt la ruse dont il avait besoin lui vint à l'esprit. Il déclara aux barons qu'il ne voulait d'autre femme que celle qui avait perdu le cheveu d'or des hirondelles. Tristan partit à sa recherche.

Son destin l'amena encore une fois en Irlande, où un dragon dévastait le pays. Le roi d'Irlande avait promis sa fille et la moitié de son royaume à qui pourrait détruire le monstre. Tristan tua la bête et lui coupa la langue, mais le venin coulant de la blessure tomba sur lui et il s'évanouit. Pendant qu'il était sans connaissance, un sénéchal de la cour d'Irlande arriva sur les lieux, trouva le dragon mort, lui trancha la tête et l'apporta à la cour, se prévalant de ce

1. *Tramtryst*, chez Malory.

haut fait. En attendant, Tristan fut hospitalisé par Iseut qui, cette fois encore, ne reconnut pas le meurtrier de son oncle. Or, un jour, elle regarda son épée et vit que la lame en était ébréchée. La forme de la brèche était exactement semblable au morceau d'acier extrait jadis du crâne de Morholt. Iseut comprit que c'était Tantris qui avait causé la mort de Morholt et pendant qu'il était au bain, elle prit son épée et l'en menaça. Mais Tristan apaisa son courroux en dénonçant le sénéchal qu'Iseut ne voulait pas épouser et demanda sa main pour son oncle, le roi Marc. Ainsi il arriva qu'ils partirent ensemble pour la Cornouaille.

Avant leur départ, la reine d'Irlande prépara un breuvage et le confia à Brangien, servante d'Iseut, en lui ordonnant de le garder avec le plus grand soin et de le donner à Marc et à Iseut pendant leur nuit nuptiale. Personne ne devait y toucher auparavant. C'était un philtre d'amour, composé de telle sorte que ceux qui en buvaient ne pouvaient vivre séparément, ni s'affranchir de son charme et devaient s'aimer de toute leur âme pendant toute leur vie[1]. Pendant la traversée, Tristan et Iseut, altérés, demandèrent du vin. Par méprise, Brangien leur offrit le breuvage. Ils y goûtèrent et l'amour pénétra dans leur cœur et les posséda. Depuis lors, ils furent attachés l'un à l'autre à tout jamais par un lien qui ne pouvait être brisé et qui était destiné à faire leur joie et leur perte.

1. Je suis enclin à admettre, avec G. Schoepperle (*ouvr. cité*, pp. 75-84), que l'efficacité du philtre d'amour dans l'*estoire* ou dans l'archétype devait s'affaiblir après trois ou quatre ans, comme l'attestent Béroul et Eilhart. Toutefois, je préfère donner ici la version de Thomas car c'est celle que Malory a connue par l'intermédiaire du roman en prose.

Iseut épousa Marc, mais les barons dénoncèrent l'amour coupable de Tristan pour Iseut. Tristan fut banni de la cour; il parvint à se déguiser et à transmettre un message à la reine. Les amants décidèrent de se rencontrer la nuit, dans le jardin, sous un grand arbre. Un nain surprit le secret et le révéla au roi, sur quoi Marc se rendit à l'endroit désigné et se cacha pour épier le rendez-vous. Tristan et Iseut arrivèrent, mais comme ils avaient aperçu l'ombre de Marc, Iseut prit un ton courroucé à l'égard de Tristan et lui reprocha de l'avoir dérangée. Tristan répondit que s'il se l'était permis, c'était afin d'obtenir du roi son pardon et la permission de retourner à la cour. Marc, que ce stratagème convainquit de leur innocence, pria Tristan de revenir, et les amants furent libérés pour quelque temps du soupçon et de la contrainte.

Mais le nain jura aux barons que c'était la ruse de Tristan et non son innocence qui l'avait sauvé. Le roi soumit alors son neveu à une nouvelle épreuve. Il partit, et le nain répandit de la farine sur le plancher de la chambre où couchait la reine. Au retour du roi, les empreintes des pieds de Tristan furent reconnues dans la farine. Les amants furent déclarés coupables et condamnés à être brûlés vifs le lendemain. Mais ils réussirent à s'enfuir et trouvèrent un abri dans la forêt de Morrois. Là, ils vécurent seuls, souffrant mainte privation, et errant au milieu de la forêt sauvage, sans repos, pareils à des bêtes traquées, jusqu'au jour où, longtemps après, le roi les trouva endormis dans une hutte, séparés par une épée. Il leur pardonna et ils retournèrent à la cour.

Ils y vécurent en paix jusqu'au moment où leur amour fut encore une fois dénoncé au roi. Iseut jura par Dieu qu'elle

n'était pas coupable, mais Tristan fut banni pour toujours. Il vint en Bretagne et entra au service du roi Hoël, dont le fils, Kahedin, se lia d'amitié avec Tristan. Le roi avait une fille qui était belle et portait le même nom que l'aimée de Tristan : Iseut aux Blanches Mains. Kahedin entendit Tristan soupirer après son Iseut, pensa que c'était sa sœur que Tristan aimait et la lui offrit en mariage. Tristan ne voulut pas blesser les sentiments de son ami et, désespérant de revoir celle qu'il aimait, il épousa Iseut aux Blanches Mains, « pour son nom et pour sa beauté », comme le dit le vieux poète.

Mais, le soir des noces, un regard jeté sur un anneau que lui avait donné Iseut de Cornouaille amena son repentir et le mariage ne fut pas consommé. Iseut de Bretagne ne fut jamais sa femme.

Alors Tristan risqua un nouveau voyage en Cornouaille. Il était déguisé en fou, ce qui lui permit de venir à la cour et de voir Iseut pour la dernière fois. A son retour en Bretagne, il entreprit un combat pour l'amour de Kahedin et reçut une blessure mortelle.

Nul ne pouvait guérir son mal, sauf Iseut de Cornouaille. Tristan chargea un messager de l'aller chercher et ordonna à son envoyé d'arborer une voile blanche s'il la ramenait avec lui, une voile noire si elle n'arrivait pas. Le messager partit en hâte pour la Cornouaille. Tristan attendit longtemps son retour. Il allait de mal en pis et sentait sa fin prochaine. Il demanda à Iseut aux Blanches Mains si un navire était en vue et quelle était la couleur de sa voile. En effet, un bateau s'approchait de la côte de Bretagne, qui amenait la reine. Par méprise ou par jalousie (les versions varient), Iseut aux Blanches Mains annonça que la voile

était noire. Tristan, entendant la réponse, appela par trois fois le nom de sa dame et rendit le dernier soupir. Iseut de Cornouaille vint, trouva que la vie l'avait quitté, baisa ses lèvres froides et mourut sur son corps.

Le roi Marc apprit que Tristan et la reine étaient morts de leur amour, et que le breuvage en avait été la cause. Il fut affligé de l'avoir appris trop tard; Dieu sait qu'il leur aurait pardonné et les aurait pris chez lui, s'ils lui avaient dit qu'ils étaient victimes d'un philtre.

Il fit ramener leurs corps en Cornouaille et construire leurs tombeaux à droite et à gauche d'une chapelle. Mais, en une nuit, sur la tombe de Tristan poussa un églantier, vert et touffu, aux branches vigoureuses et aux fleurs parfumées. Il grimpa sur la chapelle et retomba de l'autre côté pour prendre de nouveau racine sur la tombe d'Iseut. Par trois fois, le roi Marc ordonna de le couper, mais, par trois fois, il repoussa tout aussi fort et aussi beau. Ce fut le miracle de leur amour.

Telle est la trame commune à presque tous les vieux romans de Tristan[1]. On y reconnaît, malgré toutes les défectuosités des reconstructions hypothétiques, le puissant génie du poète qui a, pour la première fois, conçu ce conte d'une profondeur et d'une simplicité incomparables. Il respire le calme de la poésie épique; un même souffle semble animer ces deux grandes créations du XII^e^ siècle, la *Chanson de Roland* et le *Tristan*. Elles possèdent toutes les deux un sens égal de l'élévation progressive qui mène au sommet de la tragédie, une même clarté dans la structure; toute nouvelle étape accélère l'action; on ne peut rien y ajouter ni changer de

1. Cette analyse suit de près la reconstruction de l'archétype donnée par M. Bédier dans son Introduction au poème de Thomas (*ouvr. cité*, pp. 194-301), sauf quelques

place sans détruire l'harmonie de l'ensemble[1]. La marche des événements est rigoureusement *économique*, et les épisodes se succèdent avec un sens parfait de la *nécessité* : il faut que chaque épisode particulier se produise, et qu'il se produise exactement à l'endroit où nous le trouvons.

En outre, pas plus que Béroul, le poète primitif de Tristan n'a probablement jamais essayé d'élucider à ses auditeurs la *signification* du récit qu'il leur contait. Il leur abandonnait cette tâche, ou plutôt il la confiait au récit même. Il suffit de lire d'un bout à l'autre le fragment qui subsiste de Béroul, pour comprendre que son but était de raconter et de décrire avec une parfaite force d'expression, et non d'interpréter. Le drame doit parler par lui-même, et il parle une langue sans égale[2]. Sans rien nous expliquer, il nous fait frémir devant sa profondeur, plus qu'aucun romancier ne l'a fait depuis lors. C'est sous cette forme que le roman primitif de Tristan est parvenu à ses cinq premiers remanieurs : le clerc anglo-normand Thomas, le trouvère normand Béroul, l'auteur inconnu de la *Folie*, l'écrivain de cour allemand Eilhart d'Oberg et l'auteur inconnu du roman français en prose.

points où j'ai préféré tantôt la version d'Eilhart (le conte des hirondelles, le saut du lit), tantôt le roman en prose (le miracle de l'églantier). Le jugement par le fer rouge ne figure que dans Thomas.

1. « C'est... déjà, dit M. Bédier (*ouvr. cité*, p. 187), un de ces organismes supérieurs dont toutes les parties sont liées par une synergie telle que toutes souffrent de la moindre atteinte à l'une d'entre elles. Qu'on ne nous oppose pas qu'il serait impossible de trouver un cas semblable dans toute l'histoire de la matière de Bretagne : parmi les romans du cycle arthurien y a-t-il une seconde légende de Tristan? Peut-on y comparer les prouesses sans suite de Gauvain ou de Lancelot? »

2. Parlant de la *Chanson de Roland*, M. Bédier remarque (*Les Légendes épiques*, vol. III, p. 418) : « Un romancier a le droit d'intervenir pour expliquer ses intentions. Homère, Virgile interviennent sans cesse; non pas Turold. Son art, sobre,

## § 2. — Le roman français en prose

Des cinq adaptations directes du Tristan primitif, celle de Béroul se rapproche le plus de l'archétype. Le génie de Béroul apparaît « dans son abstention de l'effort[1] ». Eilhart n'est pas aussi fidèle à l'original; et Thomas l'est encore moins[2]. Un siècle après l'archétype, parut en France le roman de Tristan en prose, mélange de la tradition poétique[3] avec des adaptations d'autres romans de chevalerie et des additions libres de l'auteur. Il était, dans son ensemble, tout à fait différent de l'original, bien que quelques restes de ce dernier y aient été conservés mieux que chez Thomas. S'inspirant des romans de chevalerie tels que la *Quête du Saint-Graal*, le *Palamède*, la *Mort Artu* et les *Prophécies de Merlin*, l'auteur du roman en prose le rattacha à cette tradition et le transforma peu à peu en une branche du cycle arthurien.

Une fois modelé sur le type des romans du cycle d'Arthur, le *Tristan* rentre dans le cadre d'une tradition littéraire entièrement neuve qui caractérise la littérature romanesque du XIII[e] siècle. On sait que cette tradition a surtout provoqué une croissance énorme du monde artificiel des chevaliers

elliptique, s'interdit toute glose. Les personnages se contentent d'agir, *mais leurs actes ou leurs propos qui sont toujours des actes, sont à l'ordinaire si justes, si cohérents qu'on les comprend sans effort.* » C'est moi qui souligne.

1. W. P. Ker, *Epic and Romance*, p. 334. W. P. Ker applique cette remarque à Thomas, ce qui est inexact. J'ai pris la liberté de me servir de la même expression pour caractériser l'art de Béroul.

2. La *Folie* de Berne dérive de l'archétype et de Thomas; la *Folie* du manuscrit Douce repose principalement sur Thomas.

3. Le roman en prose, en tant qu'il reproduit la vieille tradition poétique de Tristan, est un dérivé très fidèle de l'archétype qui a été sa source principale.

errants. Mais elle possédait, en outre, une méthode particulière de narration qui forme tout un chapitre nouveau de l'histoire littéraire du moyen âge. Jetons un regard sur la genèse historique de cette méthode.

Dans sa préface au roman de la *Charrette*, Chrétien de Troyes avoue que Marie de Champagne lui a inspiré la *matière* et le *sen* de son œuvre [1]. Cette distinction est significative. Dans la *Chanson de Roland* et dans le *Tristan* primitif, la matière et le *sen* ou signification avaient été, on le sait, une seule et même chose. Il faut maintenant les distinguer l'un de l'autre, et cette distinction contient déjà le germe d'une séparation. En effet, la transition de l'âge de « l'épopée » à celui du « roman » est caractérisée avant tout par le développement des *idées* psychologiques sur lesquelles on bâtit le récit. Ces idées, ce *sen*, prennent la valeur d'un plan artistique indépendant : ils s'épanouissent en de longs discours sentimentaux destinés à commenter la matière. Celle-ci n'est plus, comme chez Turold, l'unique langage du poète; elle perd quelque chose de sa force d'expression. Elle n'explique pas assez, elle appelle un commentaire.

A l'époque de la floraison du roman, dans les œuvres de Chrétien et de ses contemporains, nous pouvons, en effet, différencier clairement ces éléments l'un de l'autre, mais il y a entre eux un accord harmonieux. Or, voici qu'apparaissent, au XIII^e^ siècle, des remaniements grossiers des romans du siècle précédent. Ils apportent un changement important : ce sont, avant tout, des romans de « matière », qui ne

L'auteur du roman en prose a également connu la version de Thomas. Voir à ce sujet mes *Études sur le Tristan en prose*, chapitre I.

1. *La Charrette*, éd. Förster, v. 5.

racontent que des épisodes, que des aventures. Ils font tomber les liens rigides du *sen* et rendent à la matière son hégémonie.

Cette matière nouvelle assume un rôle nouveau; alors que, à l'époque de l'épopée, la matière était *sen* et le *sen* était matière, elle prend maintenant une existence autonome. L'épisode perd l'importance dramatique qu'il avait dans l'épopée; il n'est plus une illustration des sentiments et des idées qu'exprimait le roman; tel un dessin de tapisserie soigneusement travaillé, il s'affirme comme une entité littéraire, indépendante et maîtresse d'elle-même, et finit par supprimer l'élément rival — le *sen*[1].

La matière narrative acquiert un intérêt purement narratif, dénué de tout sens et de tout plan épique ou dramatique; aussi comporte-t-elle des développements d'une étendue inconnue jusqu'ici. Elle augmente d'autant plus que la forme en prose permet de faire des additions épisodiques sans fin : les prosateurs des XIII^e^ et XIV^e^ siècles éprouvent une véritable satisfaction à s'arrêter à loisir aux innombrables détails épisodiques; ils commencent à aimer l'aventure pour elle-même, sans jamais songer à son rôle dramatique, sans jamais y avoir recours pour accélérer l'action du roman ou en illustrer les idées. Les romans s'enflent jusqu'à des dimensions inouïes, les auteurs perdent toute retenue en accumu-

1. Cf. G. Gröber, *Grundriss*, I, 726 : « Die Erzählweise dieser Prosadichtungen ist nicht die schlichte des Dichters Robert v. Borron, sondern geht, wie die der Fortsetzer Chrestiens im *Graal*, auf Häufung aus. Der Grundgedanke wird Nebensache, die Episode drängt sich vor, über dem Retardieren wird kein Ende erreicht und der Ziel verfehlt. Abenteuer und Gespenster werden nach einem Schema vervielfacht, statt vermannigfaltigt. Die Leser sollen möglichstlange beim Gegenstand festgehalten werden. »

lant à l'infini les aventures chevaleresques, et, comme on dit, à force d'arbres, on ne voit plus la forêt [1].

Nous possédons un témoignage authentique de l'impression que faisaient certaines formes tardives de cette tradition particulière. Dans *Don Quichotte*, le chanoine de Tolède s'exprime ainsi [2] : « Je n'ai jamais vu de livre de chevalerie qui formât un corps de fable entier, avec tous ses membres, de manière que le milieu s'accordât avec le commencement, et la fin avec le début et le milieu; les auteurs les composent, au contraire, de tant de membres dépareillés qu'on dirait qu'ils ont eu plutôt l'intention de fabriquer une chimère, un monstre, que de faire une figure proportionnée. »

Ce n'est là certes qu'un point de vue. Il est légitime et sain, surtout dans la bouche d'un lecteur du XVI[e] siècle, pour qui l'idée d'un ensemble harmonieux était devenu l'évangile de l'art et de la littérature. Mais le lecteur et l'écrivain du moyen âge en jugeaient autrement : ils trouvaient un plaisir particulier dans l'ornementation épisodique des récits, sans jamais se soucier de l'effet d'ensemble. Seul le détail importait. Un poète allemand moderne — Rainer Maria Rilke — dépeint cette méthode de la façon suivante [3] : « Lentement et bruyamment il dispose ses mots, pareil à une jeune fille qui réunit les fleurs en un bouquet, les attachant soigneusement l'une à l'autre, sans savoir ce qu'en sera l'ensemble. » C'est ce charme émanant de chaque fil d'un tissu compliqué qui guidait la plume des prosateurs du moyen âge et faisait la

1. Ainsi, il devint permis à n'importe quel copiste d'apporter sa propre part au tissu décousu, en y ajoutant un amas volumineux d'épisodes; c'est pour cette raison que ces romans ont engendré un très grand nombre de versions disparates.

2. I, 47.

3. *Die Weise von Liebe und Tod des Cornets Christoph Rilke*, Leipzig, 1899, p. 9.

joie de leurs lecteurs. Tout bien vérifié, il n'est pas impossible de considérer cet art comme un phénomène littéraire indépendant. En effet, l'épisode acquiert un sens nouveau : il se prête à une vie d' « aventure » qui est la sienne, qui l'explique et le justifie. Ce sont des châteaux s'élevant d'une façon fantasque que nous admirons, des chevaliers étranges et inconnus avec qui nous nous aventurons en des « quêtes » infinies, en attendant patiemment qu'ils ôtent leurs visières et nous disent fièrement leurs noms. Dans toutes ces merveilleuses rencontres, batailles et séparations, il y a une beauté bizarre, mais qui est toujours de la beauté. Cela se trouve déjà très loin de nous, mais cela n'en a pas moins sa raison d'être artistique.

Le roman en prose de Tristan est un produit typique de ce courant littéraire, et l'application à la légende de Tristan de la méthode que nous venons de décrire présente un intérêt spécial : l'économie artistique, la sérénité qui marque la structure du *Tristan* primitif se trouve maintenant remplacée par une accumulation d'aventures chevaleresques d'un intérêt purement épisodique. La tendance naturelle du prosateur est de desserrer les mailles du récit et de le submerger sous de nombreuses chaînes, reliées au plan central du drame d'une façon purement artificielle. C'est ce que M. W. Golther a décrit comme la tendance « die Liebesabenteuer Tristans und Iseults aus der ursprünglichen Reihenfolge und dem überlieferten Zusammenhang zu lösen »[1]. Ce processus du « desserrement » de la trame originale a naturellement déterminé une croissance monstrueuse de la matière épiso-

1. W. Golther, *Tristan und Isolde in den Dichtungen des Mittelalters und der Neuzeit*, München, 1907, p. 117.

dique indépendante qui, finalement, a supprimé tout à fait l'action principale du roman[1]. Dans la grande majorité des manuscrits, la trame ancienne n'occupe généralement pas plus de 25 feuillets sur un total de plusieurs centaines. La plupart des interpolations commencent après le mariage de Tristan et son dernier voyage en Cornouaille. Dans les poèmes, cet épisode est bientôt suivi du récit de la mort des amants, tandis que, dans la version la plus courte du roman en prose, près de 200 feuillets séparent la « folie Tristan » de son trépas[2]. Ces feuillets contiennent une immense série de récits chevaleresques, relatifs principalement à Tristan, bien qu'ils le laissent assez souvent dans l'ombre et passent aux autres chevaliers de la Table Ronde. Aussi bien Tristan n'était pas une figure isolée, mais un membre honorable de la puissante compagnie de chevaliers réunis autour de la cour du roi Arthur.

Un exemple classique de cette méthode d'entrelacements aventureux des héros qui se groupent autour de la cour du fabuleux roi nous est fourni dans l'épisode du chevalier inconnu que Tristan et Palamède trouvent d'abord endormi près d'une fontaine[3]. « Faut-il le réveiller? » demande Tristan. — « Certes oui, nous causerons et apprendrons par aventure aucunes nouvelles de lui. » On réveille le chevalier

1. Cf. Kelemina, *Geschichte der Tristansage nach den Dichtungen des Mittelalters*, Wien, 1923, p. 181, n. : « Die Erzähler der Epigonenzeit die den Sinn und Geschmack für die strengeren architektonischen Formen des Epos verloren haben, sind nur mehr imstande, die erzählten Massen in Form von Novellenkränzen oder Serien vorzuführen. »

2. Cela a lieu dans le plus bref de tous les manuscrits, B. N. fr. 103. Dans toutes les autres versions cette partie du texte remplit de 500 à 600 folios (cf. B. N. fr. 99, Chant. 315-317, etc.).

3. V. Löseth, §§ 197-200.

qui s'attaque aussitôt à Tristan, le renverse avec son cheval, désarçonne Palamède et s'éloigne à fond de train. Les chevaliers se hâtent de se mettre à la poursuite de l'inconnu, prêts à faire l'impossible pour connaître son nom. Tristan rencontre une demoiselle qui pleure un chevalier que l'inconnu vient de tuer. Nous apprenons ensuite que celui-ci rencontre Blioberis et Gauvain. Gauvain le défie, mais comme le chevalier inconnu, n'ayant pas envie de jouter, entame un long débat sur la valeur de ceux qui passent pour les meilleurs chevaliers du monde et qu'il n'estime point tel, Blioberis, après l'avoir vainement prié de se nommer, lui « part un gieu » : son nom ou une joute. Il est désarçonné et blessé. A Gauvain, qui veut venger le vaincu, le chevalier inconnu recommande d'y renoncer. Gauvain persiste et est violemment jeté bas. Le chevalier parti, Tristan survient. Les écuyers de Blioberis et de Gauvain lui racontent ce qui vient de se passer et il continue à traquer son adversaire. Celui-ci va se loger dans la maison d'une « dame veuve », où arrivent aussi Keu et Dinadan. Après une longue entrevue, pendant laquelle l'inconnu exprime sa haine pour la reine Guenièvre, et un souper où le débat se poursuit, Keu passe une nuit sans sommeil et prend le parti de se battre le lendemain. Le chevalier inconnu part de bonne heure sans rien dire aux deux compagnons, mais il est bientôt rejoint par eux et Keu lui déclare qu'ils ne sont pas venus pour son bien. « Ni pour le vôtre », répond le chevalier et, d'un coup de lance, il abat son adversaire qui, par suite de sa chute, reste évanoui jusqu'à midi. Tristan arrive, mais ne veut pas se faire reconnaître pour ne pas s'attarder. Dinadan lui raconte ce qui s'est passé et lui indique la direction qu'a prise leur adversaire.

Mais Tristan a perdu « touz les pas du cheval, et pour ce le perdi il du tout. Ainsint le quist tout celui jour et l'endemein et le tierz jour et le quart et le quint », car il a pris à droite et le chevalier à gauche, et personne ne peut le renseigner. Après plusieurs jours de recherches (*six* dans la plupart des manuscrits, *huit* dans d'autres), il abandonne la partie. On ignore qui était ce chevalier inconnu. On ne le saura peut-être jamais [1].

Nous avons résumé ici une dizaine de feuillets du vieux parchemin, qui en contient, en tout, quelques centaines. Et nous n'avons point choisi un passage qui sorte du cadre habituel du roman. Notre extrait ne constitue pas une exception; il n'est entre tant d'autres qu'une reproduction fidèle des procédés littéraires de notre romancier. L'aventure, telle qu'elle s'y présente, ne commence nulle part et n'aboutit pas; elle ne s'alimente que de sa propre substance, elle procède d'une série d'événements, et elle ne mène qu'à d'autres événements, tous rangés sur un même plan sans aucune progression dramatique. Quel charme ne dut-elle pas exercer sur ses auteurs, pour qu'un récit si plat et en même temps si embrouillé pût être mis en œuvre avec autant de persévérance et d'intrépidité? Quelles grâces ne dut-elle pas prodiguer à ses initiés, pour qu'ils pussent lui vouer des efforts si soutenus? Et faut-il s'étonner des transformations, sacrilèges à nos yeux, qu'elle produisit dans le vaste domaine littéraire que ses serviteurs dévoués d'autrefois s'étaient empressés de mettre sous sa domination?

Car ce n'est point seulement l'arrangement des épisodes qui s'en ressentit, c'est le fond même du roman. J'ai tâché de

1. Cf. Kelemina, *ouvr. cité*, p. 184.

montrer ailleurs que c'était l'élément aventureux par excellence qui avait amené la métamorphose, surprenante d'abord, mais compréhensible à la fin, du caractère du roi Marc[1]. C'est ce même élément qui se fait jour dans la transformation du thème central de la légende de Tristan, celui du philtre d'amour. Le prosateur français n'attribue à l'action du philtre qu'un rôle insignifiant. Écrivain de son école et homme de son temps, il ne croit pas au sortilège, il n'aime pas les récits simples et enfantins. Et il ne peut se passer d'introduire ici, comme ailleurs, son élément favori[2]. Il fait précéder la scène du philtre d'une intrigue amoureuse qui rend le breuvage d'amour presque superflu[3]. Il attribue l'origine de l'amour de Tristan pour Iseut à une rivalité avec Palamède, chevalier et amant de la princesse d'Irlande. Par pur amour de l'aventure, Tristan prend le parti de le supplanter : « Tant regarde Palamède Iseut que Tristan s'en aperchoit a son semblant qu'il l'ayme de tout son cœur. Tristan si l'avoit par mainte fois regardee, mais ce n'estoit pas par amour qu'il

1. Voy. mes *Études sur le Tristan en prose*, *loc. cit.*

2. G. Gröber (*Grundriss*, II, 1007) remarque à ce propos que, dans le *Tristan* en prose, la « Schichksalsdichtung » se transforme en un roman d'aventure.

3. Dans la première partie de son poème, Thomas a opéré le même changement, ainsi qu'en témoigne Gottfried de Strasbourg, 11, 9994-10037, et la *Saga*, XLVI. Peut-être l'esprit rationaliste de Thomas n'a-t-il pas permis à un élément aussi sur naturel que le breuvage de jouer un rôle de premier plan. Il a dû s'expliquer l'amour entre Tristan et Iseut comme une affection spontanée qui s'affirme déjà dans la scène du bain. Et encore, ce serait une erreur de croire que Thomas traitait le breuvage d'amour avec la même indifférence que l'auteur du roman en prose; chez Thomas, la scène du philtre reste malgré tout l'événement central. Cf. la comparaison de Chrétien avec Thomas dans le bel article de G. Paris (*Poèmes et Légendes du Moyen Age*, p. 158) : « Le poète champenois nous présenterait, gracieusement posée sur un brillant « tailloir » et ciselée d'une main habile et légère, la coupe où les deux amants burent le breuvage d'amour. Le poète anglo-normand l'a vidée et nous sentons encore trembler dans ses vers l'ivresse que son cœur y a puisée. »

y eust. *Et puis qu'il voit que Palomedes la regardoit si merveilleusement, il dit qu'il l'avra ou qu'il mourra,* ne ja Palomedes pour povoir qu'il ait n'y advendra. S'il est bon chevalier, si soit; aussi bon en est il... Ainsi monta Tristan en orgueil et en boubance pour la damoiselle. Il regarde Palamèdes greement, car il lui est bien avis qu'il lui toult l'amour d'Yseult[1]. »

Ce qu'il y a de plus déconcertant, c'est que cette aventure n'est pas unique en son genre dans la carrière chevaleresque de Tristan. Par des artifices tout pareils, il recherche l'affection de plusieurs autres dames plus ou moins dignes de son choix. Il a une intrigue amoureuse avec la fille du roi de France, et une autre, plus piquante encore, avec la femme de Segurades. Ces différentes intrigues ont presque le même rapport avec la marche générale des événements, que la rivalité avec Palamède, cause directe de l'amour de Tristan pour Iseut. Cet amour dérive ainsi, non seulement d'une aventure sans valeur, mais d'une aventure banale comme bien d'autres et qui n'a rien pour la distinguer d'elles.

N'est-ce pas un profond abîme que celui qui s'ouvre entre le *Tristan* du XII[e] siècle et son remaniement du siècle suivant, et n'assiste-t-on pas ici à une vraie agonie du conte primitif? Chez le premier poète de Tristan, ainsi que chez Béroul, Eilhart et même chez Thomas[2], un breuvage magique suffisait pour provoquer la saisissante tragédie des amants de Cornouaille. Le prosateur ne s'en contente pas. Il veut nous présenter quelque chose de plus palpable, de plus mondain et de plus embrouillé, en un mot, une aventure. Pour conter

1. Ms. B. N. fr. 103, f° 89 r° b.
2. Cf. ci-dessus, p. 107, note.

l'amour de Tristan, il met en scène une intrigue chevaleresque, plus convaincante à ses yeux que ce « boire » amoureux, qui fit un jour vibrer le cœur du bon trouvère et d'où jaillit ce conte si pénétrant dans sa simplicité, si sublime dans sa magie enfantine. Le prosateur lui enlève ce charme qu'il ne comprend pas, il fait tarir la source miraculeuse dont il ignore la profondeur. C'est un grave péché littéraire, que d'adapter ainsi une œuvre de génie aux goûts nouveaux de l'époque où l'on vit. Et si, comme les lecteurs de la fin du moyen âge, nous n'avions pas connu la forme primitive de la légende de Tristan, si nous en étions uniquement réduits à sa version en prose, force nous serait, comme à Maître François Villon dans sa ballade du concours de Blois, de « mourir de soif auprès de la fontaine ».

## § 3. — La tendance psychologique dans le *Tristan* de Malory

### *a) Réduction de la matière*

William Caxton, l'éditeur du *Morte Darthur* de Malory, dit, dans sa préface, que sir Thomas Malory a pris sa « copie » dans *certyane bokes of Frensshe and reduced it into Englysshe*.

Une comparaison de l'ouvrage de Malory avec ces livres français confirme pleinement les propos de Caxton : le *Morte Darthur* est, dans son ensemble, une traduction abrégée du cycle arthurien français.

La même considération s'applique, sans doute, à la partie du livre concernant Tristan. La longueur probable de ce que

j'ai appelé le « Frensshe Booke », c'est-à-dire de la source du *Tristan* de Malory, était à peu près de 775 feuillets[1]. Malory en avait éliminé complètement 26 au commencement et environ 215 à la fin, de sorte que la source véritable dont il s'est servi contenait quelque 534 feuillets[2]. Le *Tristan* de Malory occupe 170 feuillets de l'édition de Caxton. Considérant un feuillet hypothétique du « Frensshe Booke » comme égal en dimensions à deux feuillets de l'imprimé de Caxton[3], nous arrivons à cette conclusion que *les dimensions du roman de Tristan de Malory sont six fois moindres que celles de sa source.*

Ainsi, grâce à Malory, le roman en prose française de Tristan a été « réduit » à moins du sixième de son volume, privé de son commencement et interrompu presque au milieu. Quelle a été la raison de cette impitoyable compression ? Etait-ce le désir de rendre le livre moins épais ? Dans ce cas, il aurait suffi de détacher complètement une liasse de feuillets sans retoucher le reste. Or, c'est le contraire qui se produit dans le remaniement de Malory : il condense plutôt qu'il ne coupe son original, il ajoute quelque chose de son propre cru et reproduit ou, du moins, essaie de reproduire le cadre général du roman entier. Alors, quels ont été les principes du raccourcissement pratiqué par Malory ? Pourquoi et comment a-t-il modifié le roman de Tristan ?

Une comparaison avec les textes français suffit pour expliquer tous ces changements. Elle montre avant tout

1. C'est le volume du manuscrit B. N. fr. 99.

2. Égaux, comme format, au ms. 99.

3. Un feuillet de Caxton contient ordinairement 3 350 lettres ; un feuillet du ms. 99 en compte en moyenne 6 700.

que l'amour de l'aventure, si caractéristique des romans français en prose, est étranger à Malory. Il n'éprouve qu'une mince joie à s'arrêter aux détails épisodiques, qui causaient tant d'amusement à ses devanciers français. Nous le voyons toujours aux prises avec la masse effrayante de la « matière ». Il en retranche sans scrupules des épisodes entiers ; il ne copie jamais un épisode *in extenso*. La complication de l'intrigue est pour lui plutôt une torture qu'un plaisir ; il la fuit, tel un voyageur inexpérimenté qui évite les tournants dangereux.

Dans les romans français, l'un des moyens en usage pour augmenter à la fois l'intérêt du récit et le nombre des personnages était de laisser ignorer pour un temps l'identité de certains chevaliers. Il semble, au contraire, que chaque fois que Malory rencontrait une aventure de ce genre, il s'appliquait à révéler le mystère aussitôt que possible et à nommer les chevaliers inconnus dès leur apparition. Ainsi, lorsque Marc voit Palamède (ms. 334 f° 35 r° b), il apprend, d'après la version française, que le chevalier est appelé « le chevalier à la beste glatissant », ce qui ne lui permet pas d'identifier le chevalier, car « de cestui seurnon ne savoit il nule riens ». Chez Malory, Marc reconnaît Palamède du premier coup : il apprend son nom par un « varlet » (434, 23). De même, Belangère, le connétable qui rejoint Anglides dans le château, est nommé chez Malory aussitôt qu'annoncé (467, 31), tandis que dans le ms. 99, son nom n'est donné qu'après sa seconde apparition (f° 377 v° a). Le cas le plus typique est toutefois celui de la « quête de Tristan » qui a lieu après le tournoi du château des Pucelles. La raison de cette quête est que les chevaliers du roi Arthur ignorent que le cheva-

lier au bouclier noir qu'ils cherchent est Tristan. Malory l'identifie (397, 18-20) avant le commencement de la quête, ce qui rend celle-ci presque inutile. On dirait que notre romancier, désireux d'éviter à ses lecteurs une pénible attente, a voulu leur donner sans les faire languir les noms de tous les héros inconnus que leur *incognito* rendait plus redoutables [1].

Cette tendance « non aventureuse » de Malory se manifeste aussi dans sa lutte contre ceux des personnages du roman qui ne possédaient aucune qualité mystérieuse ou fictive, mais qui encombraient le récit par leur présence même.

Il est vrai que Malory n'ose que rarement supprimer un chevalier du roi Arthur ou un autre personnage de marque. Mais parmi les caractères du roman en prose, il se trouvait un nombre énorme d'apparitions moins illustres, pour la plupart anonymes, comme des « chevaliers » et « damoiselles » qui agissaient soit comme messagers, soit comme gardiens de châteaux ou de citadelles, soit encore comme hôtes offrant l'hospitalité aux chevaliers errants. C'est principalement ce monde sans noms que Malory s'efforce de « réduire ». Ainsi, dans l'histoire des aventures de Marc à Logres, il supprime un chevalier et une « damoiselle » qui, d'après les manuscrits français, informent les chevaliers des coutumes du château de la fée Morgane ; chez Malory (p. 440), Dinadan en est déjà prévenu, car il dit aux autres chevaliers : « Voici un château que je connais bien ».

Cependant, la méthode favorite employée par Malory pour

1. On trouvera d'autres exemples dans les passages suivants : pp. 417, 17-36, 514, 20; 528, 38; 549, 34; 558, 10-27; 563, 32; 602, 3, 6. Cf. les notes correspondantes dans l'appendice I.

« réduire » son personnel ne consiste pas autant à supprimer tel ou tel personnage qu'à fondre deux figures, ou davantage, en une seule. Le messager qu'Iseut envoie chez Tristan (ms. 334 f° 222 r° b) est, selon la version française, une « dame » encore inconnue. Malory l'identifie avec Brangien, déjà familière au lecteur (p. 380, 23). Non moins caractéristique du procédé de Malory est le cas des « deux Yvain ». Dans les manuscrits français, il y avait deux chevaliers de ce nom : « Yvain le grand » et « Yvain aux blanches mains ». L'un et l'autre, disent les manuscrits, avaient pris part à la quête de Tristan. Pourtant Malory ne mentionne qu'un seul « Uwayne » parmi les acteurs de la quête et il ajoute que « to that feast came Sir Uwayne le fyse le roy Vieyne, *and some called him Uwayne le blaunche maynys* ». Le « Uwayne » de Malory est, par conséquent, un composé d' « Yvain le grand » (« Uwayne le fyse le roy Vieyne ») et d' « Yvain aux blanches mains » (« Uwayn le blaunche maynys »). Quand Sadoc part pour trouver Tristan que Marc avait mis en prison, il va dans un château appelé *Arbraye* et continue sa « quête » avec le sénéchal de ce château. Or, au lieu d'introduire, comme le font les manuscrits français, un personnage nouveau — le sénéchal du château d'Arbraye — Malory l'identifie avec Dinas, le baron bien connu de la cour de Marc [1].

Malory employait la méthode qui vient d'être décrite pour traiter non seulement ses personnages, mais aussi la matière épisodique dans son ensemble ; tout comme il fondait deux personnages en un seul, il réunissait quelquefois en une seule scène deux situations différentes.

1. L'identification est heureuse, puisque Dinas est un partisan fidèle de Tristan.

Ainsi, en quittant la Cornouaille, Tristan fait, d'après la version française, deux discours successifs, l'un aux barons cornouaillais, l'autre aux marins lorsque le bateau s'approche de la côte de la Grande-Bretagne. Malory a ramené ces deux discours à un seul que Tristan prononce au départ de la Cornouaille (p. 372).

Dans la description du tournoi de Louvezerp, les manuscrits français donnent deux discours différents sur Palamède : l'un fait par le peuple (ms. 99, f° 490 v° a : « Quant a ceux qui... voient comment il commence ceste journee... si s'escrient tout a une voix », etc.), et l'autre mis dans la bouche d'Arthur (f° 490 v° b : « Lancelot, dit-il, veoir povez Palamedes. Ce est il voirement ; bien nous monstre qu'il seit fere, et bien se fait cognoistre envers nous[1] »). Malory fondit les deux morceaux en un seul, qu'il attribua à Arthur : « Lo, *said king Arthur*, yonder Palomides begynneth to play his pagent, So God me help, *said Arthur*, he is a passing good knight ». Il était évidemment superflu de répéter ici : « said Arthur » mais c'est là une trace de la version du ms. 99, qui prêtait la première phrase aux assistants.

Il y avait, dans le roman français en prose, comme dans tous les ouvrages de ce genre, un moyen naïf de compliquer les récits : l'auteur laissait les chevaliers se séparer les uns des autres pour se rencontrer à nouveau après un court intervalle. De cette façon une aventure pouvait être facilement coupée en deux ou plus, sans exiger un grand effort d'imagination de la part de l'auteur. Encore une fois,

1. En adoptant une ponctuation différente (« Lancelot, dit-il, veoir povez Palamedes », « Ce est il..., etc. »), on prêterait ces propos à Lancelot, ce qui augmenterait la portée du remaniement de Malory.

Malory combat cette méthode : il simplifie les départs et les rencontres, soit en évitant les séparations, soit en réduisant plusieurs rencontres à une seule. Ainsi, dans l'histoire des aventures de Marc à Logres, il laisse le roi Marc tenir compagnie à Lamorac pendant toute l'aventure qui se rapporte à ce chevalier (426, 5 — 428, 7), de sorte que Dinadan les rejoint tous deux en même temps. Dans le manuscrit français, au contraire (334, f° 305 v° b — 307 v° a), le roi Marc quitte par deux fois Lamorac, et Dinadan rejoint le roi dans l'intervalle entre ses deux rencontres successives avec Lamorac.

Mais tous ces exemples ne font que marquer la *tendance* de Malory : ils pourraient difficilement suggérer la moindre idée sur son *exécution* définitive. Car la tâche consistant à débarrasser le roman en prose du fardeau de la matière épisodique était lourde et exigeait une audace et une habileté littéraires trop grandes pour notre auteur. Aussi bien n'est-il pas certain que la chose fût faisable, car il ne s'agissait pas seulement de supprimer ce qu'il y avait, dans le roman, d'accidentel et d'adventice; il eût fallu le recomposer tout entier, et alors en retrancher l'essentiel. Il n'est donc pas étonnant que pour ceux qui ne sont pas en état de comparer l'œuvre de Malory à sa source immédiate, la tendance de l'auteur soit difficilement perceptible et que son livre apparaisse comme un nouvel exemple de l'accumulation non inspirée d'épisodes. En effet, les peu nombreuses altérations que nous avons notées sont à peine discernables dans la grande masse des matières qu'il était incapable de refondre en un tout satisfaisant. Tout compte fait, le *Tristan* de Malory, quoique six fois plus mince que l'original, n'en diffère pas

sensiblement. Sans le contrôle de ses sources, il apparaît pour ce qu'il est, comme une œuvre difforme, semblable à toutes celles que nous a laissées la littérature romanesque du bas moyen âge.

*b) Le retour du « Sens »*

Le roman arthurien est, abstraction faite de maint détail, le produit d'une fusion de la philosophie courtoise avec les éléments des récits empruntés à ce qu'on appelle ordinairement « les légendes bretonnes ». La « science de l'amour », le « gai sçavoir » des cours de Provence, une fois transportés au Nord, pénètrèrent au cœur même de la littérature romanesque. Mais, pour se faire jour sous la forme du roman, ils avaient besoin de s'appuyer sur des éléments d'action et d'aventure. Il était nécessaire qu'une certaine forme de récit ou d'intrigue vînt incarner l'idée de l'amour parfait; c'est ainsi que du contact des légendes exotiques avec les idées courtoises naquit le premier roman courtois.

La synthèse de ces deux éléments est à la base de l'œuvre de Chrétien de Troyes, et c'est à lui que nous devons les premiers romans arthuriens. Grâce à cette synthèse, le dieu de l'amour a pu étendre son empire sur le plus grand et le plus étrange royaume qui ait jamais existé : le royaume de la magie, avec ses forêts enchantées, ses châteaux renfrognés et ses quêtes effarantes, et le roi Arthur, connu seulement comme un « dux bellorum » britannique, comme un chef guerrier, a pu monter sur le plus élevé des trônes et régner sur la cour la plus brillante que le monde ait jamais imaginée. Les aventures des personnages arthuriens forment, pour ainsi dire, le canevas qu'il appartenait aux poètes d'embellir avec des

dessins conçus dans l'esprit de l'idéalisme courtois, et c'est dans ce mélange du « service d'amour » médiéval et des merveilles de la fantaisie exotique que réside le secret du charme immortel des romans du roi Arthur et de ses chevaliers.

L'esprit de ces romans a trouvé une expression symbolique dans deux personnages de l'Arthuriade : Gauvain et Lancelot. L'un et l'autre sont de vaillants chevaliers de la Table Ronde ; poètes et prosateurs s'accordent à les représenter tous les deux comme les meilleurs chevaliers du monde.

Mais Gauvain porte un nom étranger. Il a pour lui les traditions des pays celtiques : il appartient à ce royaume bizarre de forêts enchantées et de châteaux sinistres où règne la magie. En un mot, il personnifie l'aspect *aventureux* de la vie, en tant que distinct de son aspect sentimental. Il est rarement « with love laced ». Les poèmes les plus anciens l'expliquent en disant qu'il eut pour maîtresse une fée. Mais, même lorsque ce lien magique fut oublié, Gauvain demeura à jamais à l'écart de l'amour humain. C'est un chevalier errant dont la valeur doit être mise à l'épreuve en des aventures et des combats d'un intérêt purement épisodique; Gauvain reste ainsi le symbole de la prééminence de la gloire chevaleresque et de l'amour de l'aventure.

A côté de lui, on voit un autre héros, non moins éminent, mais entièrement français de nom et d'origine : c'est Lancelot, le guerrier et le chevalier le plus accompli que le monde ait jamais connu. Il se distingue de Gauvain en ce qu'il n'est pas seulement un chevalier parfait, mais aussi un parfait amant, car tous ses actes comme toutes ses pensées sont dominés par son amour pour la belle Guenièvre, femme du roi Arthur, un amour qui est à la fois une fascination et une

idolâtrie. Lorsque Lancelot voit sa bien-aimée de sa fenêtre, il a envie de se jeter dehors et de s'abattre à ses pieds. Et, nous apprend le conte[1], ce chevalier vigoureux se fût laissé choir, si Gauvain ne l'eût vu et tiré en arrière. Quand il trouve un peigne avec quelques brins de cheveux de sa dame, il ne peut s'empêcher de laisser tomber sa tête dans son garrot d'arçon. Ce chevalier, puissant entre tous, dont la vue seule faisait trembler ses ennemis, « aurait pu aussi bien s'évanouir », ajoute le poète, « tant il en était près, car il sentait dans son cœur un tel chagrin qu'il avait perdu pour longtemps ses couleurs et l'usage de la parole[2] ».

Nous avons noté plus haut que les deux éléments dont Gauvain et Lancelot sont l'expression symbolique — l'aventure et le sentiment — avaient des droits égaux chez le premier poète arthurien Chrétien de Troyes, et chez plusieurs écrivains de son école. Le rapport de ces éléments change entièrement dès que nous passons aux romans arthuriens anglais des treizième et quatorzième siècles. Ici, l'aventure l'emporte sur son interprétation psychologique. Les poètes arthuriens anglais s'intéressent plutôt au récit même qu'à sa signification morale ou sentimentale, aux voyages aventureux sans but des chevaliers errants plutôt qu'à la conduite de ces chevaliers à la cour et à leur sort amoureux. C'est cet art très simple, mais aussi très difficile, de la narration qui attira le plus les écrivains anglais, au moins jusqu'au quinzième siècle[3].

Il est assez curieux que le rapport symbolique entre Gau-

1. Chrétien, *La Charrette*, éd. Förster, v. 533-590. — 2. *Ibid.*, v. 1413-1494. Cf. les remarques de G. Paris, *Romania*, XII, pp. 516-7.

3. Je ne parle ici que de la tendance générale, qui n'est pas sans exceptions (cf. le *Lay of Horn* et la *Morte Arthur* en stances, où le sentiment est en première place).

vain et Lancelot conserve sa valeur pour les romans arthuriens anglais, car Gauvain y devient le vrai centre d'admiration et d'affection. Le nombre des poèmes anglais qui lui sont consacrés est prodigieux : *Colagrus and Gawaine*, *The Wedding of Sir Gawaine*, *Ywain and Gawaine*, *Sir Gawaine and the Green Knight*, etc. Ce flot écrasant des romans de Gauvain est d'autant plus pour surprendre que, dans les versions françaises qui ont été la source principale, sinon unique de la tradition arthurienne anglaise, Gauvain, quoique toujours distingué, ne joue jamais un rôle de premier plan.

Ici, comme ailleurs, Gauvain peut être considéré comme un symbole, aussi bien de l'esprit aventureux de la chevalerie que de la méthode littéraire qui consiste à exalter la matière épisodique. L'auteur du poème *Ywain and Gawain*, traduction abrégée de l'*Yvain* de Chrétien de Troyes, introduit Gauvain dans le titre du livre; ce n'était pas pour lui un nom symbolique, mais c'en est un pour nous. Tout comme chez Chrétien, le point de départ dans le poème anglais, c'est l'injustice commise par Yvain, qui abandonne sa dame pour les joies de la vie de chevalier errant et oublie de revenir au terme qu'elle lui avait prescrit. Mais, tandis que Chrétien résout le conflit entre la valeur chevaleresque et l'amour au profit de ce dernier, l'auteur anglais semble prendre le parti opposé. Chrétien déclare expressément (v. 2639-2646) que, bien qu'Yvain abandonne sa dame, son cœur reste avec elle : « Le roi peut prendre son corps, mais ne peut pas emmener avec lui son cœur, car celle qui reste abandonnée est si étroitement attachée à son cœur que le roi ne peut le ravir ». Or, dans *Ywain and Gawain*, on nous apprend simplement que *No lenger wald syr Ywayne byde, On his stede, sone gan he*

*stride, And thus (!) he has his leve tane* (v. 1551-60). Yvain n'hésite pas, car son cœur, comme son corps est mis au service du roi et non de la dame. Nous avons ici un roman d'aventures avec de très faibles traces de son caractère primitif et dont l'intérêt réside dans la suite des incidents, plutôt que dans la peinture des sentiments.

Il n'a pas été accordé à Lancelot d'occuper dans les romans arthuriens anglais du moyen âge la place prépondérante qu'il avait prise dans les versions françaises. Et ceci encore est significatif et symbolique. Mais, avec Malory, les choses devaient changer : le roman arthurien anglais s'écarta de son chemin traditionnel.

En effet, Malory emploie, quant au problème du sentiment et de l'aventure, une méthode diamétralement opposée à celle de ses devanciers anglais ; il refuse de suivre les chevaliers errants dans leurs quêtes interminables à travers les forêts aventureuses et, ainsi que nous l'avons déjà noté, il lutte constamment contre la masse énorme des matières épisodiques qu'il a trouvées dans sa source. Et en même temps, comme on le verra dans les pages suivantes, il adopte et développe plus que sa source ne le lui suggérait, les motifs psychologiques du roman ; entre l'aventure et le sentiment, il n'hésite pas et choisit le dernier.

D'ailleurs, le rapport symbolique entre les deux figures principales de l'Arthuriade, Gauvain et Lancelot, reste valable pour *Le Morte Darthur*, car, là encore, Lancelot est le héros réel. Ses compagnons exaltent constamment en lui le premier chevalier du monde. Malory soutient cette idée à travers l'ensemble de son livre, en dépit du fait que certaines de ses sources, qui ne s'occupaient pas de Lancelot, comme,

par exemple, le *Tristan*, fussent très enclines à faire de leurs héros respectifs au moins les égaux de Lancelot [1].

Non seulement Malory souligne la supériorité de Lancelot sur tous les autres chevaliers du roi Arthur, il déprécie en même temps son symbole rival, le sire Gauvain. En effet, c'est un trait particulier des livres VIII à X de Malory qu'ils représentent Gauvain comme le chevalier le plus faux qui ait jamais existé : au lieu d'être la personnification de la bravoure et de la courtoisie chevaleresques, Gauvain devient un traître. Cette altération est due, naturellement, à l'influence du roman en prose française de Tristan, et, contrairement à Walter Scott, nous n'imputerons pas uniquement à Malory le « dénigrement » du caractère de Gauvain. Mais, même si la manière dont Malory traite Gauvain n'est pas son fait, elle n'en est pas moins topique : elle est, en effet, le symbole du rejet par lui de la méthode « aventureuse », tout comme sa préférence pour Lancelot accuse sa sympathie pour le sentiment pur.

Parallèlement à son dédain de l'aventure, on remarque, à travers son livre, une tendance positive, notamment son amour pour le sentiment, la prééminence qu'il donne aux situations et aux problèmes qui en relèvent. Dans la source de Malory, l'explication de la première explosion de l'amour entre Tristan et Iseut était purement « aventureuse » : le point de départ en était la haine de Tristan pour Palamède. Or, chez Malory, la rivalité avec Palamède n'est pas la cause, mais le résultat de l'amour de Tristan pour Iseut. La passion ne découle pas de la combinaison des intrigues

1. Cf. également les passages suivants : 360, 31 à 361, 2 ; 394, 10-16 ; 394, 17-27 ; 447, 16-21 ; 550, 4-5.

aventureuses, mais d'un sentiment spontané, d'une affection réelle : « Tramtrist cast great love to la Beale Isoud, for she was the fairest maiden and lady of the world. And then Tramtrist learned her to harp, and she began to have great fantasy unto him » (p. 285)[1]. Contrairement à sa source, Malory intercale, en outre, la scène suivante des adieux de Tristan à Iseut lorsque le héros quitte l'Irlande[2] : « Then Sir Tristram went unto la Beale Isoud, and took his leave of her. And then he told her all what he was, and how he had changed his name, because he would not be known, and how a lady told him he should never be whole till he came into the country where the poison was made. « Where through I was near my death, had not your ladyship been. » « O, gentle knight, said la Beale Isoud, full woe am I of thy departing, for I saw never man that I ought so good will to », and therewithall she wept heartily. « Madame, said Sir Tristram de Lyones, goten of King Meliodas and born of his Queen, and I promise you faithfully that I shall be all the days of my life your knight. » « Gramercy, said la Beale Isoud, and I promise you there against that I shall not be married to him will I have, and he will have me, you will consente. » « And then Sir Tristram gave her a ring and she gave him another, and therewith he departed from her, leaving her making great dole and lamentation[3]. »

1. « Tantris tomba amoureux de la belle Iseut, car elle était la plus belle fille et dame du monde. Tristan lui apprit à jouer de la harpe, et elle s'éprit de lui. »

2. Cf. *Tavola ritonda*, 86, où l'amour d'Iseut pour Tristan naît avant la scène du philtre. M. Kelemina remarque à ce sujet (*Geschichte der Tristansage*, p. 6) : « Vielleicht kamen diese Züge der Originalversion des Romanes zu und wurden von einem Redaktor gestrichen. »

3. « Et Tristan se rendit auprès d'Iseut pour prendre congé d'elle et lui dit qui il était

Cette scène est une des manifestations les plus marquées de la tendance de Malory à rectifier la conception particulière de l'amour de Tristan et Iseut qu'il avait trouvée dans le roman en prose. Il semble qu'il ait voulu écouter, au milieu du tumulte des combats et des intrigues chevaleresques, la voix d'un sentiment humain. Non seulement il change le caractère des événements, mais il *ajoute* un élément personnel, ou plutôt il essaie de restaurer quelque chose qui avait presque disparu de l'original : des scènes et des motifs psychologiques. Il semble avoir tâché de lire dans sa source, de découvrir dans les vastes folios qui lui étaient parvenus, les traces des traditions anciennes et de les tirer de leur léthargie pour leur infuser une vie nouvelle digne de leur passé.

Ce but était difficile à réaliser, car Malory ne connaissait de la légende de Tristan que les versions en prose. Le caractère fondamental de la tragédie de Tristan était si complètement effacé par le prosateur français qu'il n'y avait aucun espoir de le restituer sans l'aide des versions plus anciennes. Il en est résulté que l'une des particularités essentielles du roman en prose, celle qui marque le déclin de la conception primitive, le caractère vil de Marc, a été conservée intacte dans le *Tristan* de Malory : ici, tout comme dans

et comment il avait changé son nom pour ne pas se faire reconnaître, et comment une dame lui avait dit qu'il ne serait guéri que dans le pays où le venin avait été fait. « Je serais donc mort sans vous, Madame. » « Ah ! mon bon chevalier, dit Iseut, votre départ me fait bien de la peine, car jamais homme ne m'a plu autant que vous », et elle fondit en larmes. « Madame, dit Tristan de Léonois, fils du roi Meliadus et de sa reine, je vous jure que je serai votre chevalier tant que durera ma vie. » « Grand merci, dit Iseut, et quant à moi, je vous promets de ne jamais me marier sans votre consentement. » Sur ce, Tristan lui donna un anneau, et elle lui en donna un autre, et il la quitta, plongée dans sa douleur. » Cette citation, comme toutes celles qui suivent, appartient à la partie du texte propre à Malory.

le roman en prose, Marc est un ennemi félon de Tristan[1] et le récit de la mort des amants, rapportée par Malory à la page 792 et mentionnée à la page 807, suit la version française : « Also that traitor king slew the noble knight Sir Tristram as he sat harping afore his lady la Beale Isoud, with a trenchant glaive. »

Si Malory n'a pas réussi à saisir le vrai nerf de la tragédie de Tristan, il s'efforça du moins d'en accentuer le sens psychologique tel qu'il le comprenait. Dans l'épisode de la reconnaissance de Tristan par Iseut dans le jardin, il ajoute toute une description des tristes adieux des amants, qui semble former la contre-partie de la scène de leur première séparation; celle-ci toute de tendresse, de douceur et d'espoir; celle-là, passionnée, forte et douloureuse. Car ou bien Tristan doit quitter sa bien-aimée pour toujours, ou le roi Marc va le mettre à mort : « And thereupon[2] Isoud fell down in a swoon and so lay a great while. And when she might speak, she said : my lord, Sir Tristram, blessed be God,

1. Chez Malory, l'attitude hostile de Marc à l'égard de Tristan est même plus soutenue que dans le roman en prose : là où le ms. 103 prétend que Marc se rendit, malgré lui, aux instances de ses barons, qui le poussaient à prendre femme (f° 49 v° a : « Les barons si distrent au roy que moult se merveillaient qu'il ne prenait femme »), Malory affirme que c'est Marc qui avait pris l'initiative d'épouser Iseut et d'envoyer Tristan la chercher (301, 28-31) : « And then he imagined in himself to send Sir Tristram in to Ireland for la Beale Isoud. For Sir Tristram had so praised her beauty and her goodness, that King Mark said he would wed her. »

2. « Sur ce, Iseut se pâma et resta immobile pendant longtemps. Lorsqu'elle put parler, elle dit : « Mon seigneur Tristan, Dieu soit loué, vous êtes en vie. Mais je suis certaine que si le roi Marc vous reconnaît maintenant, ou bien il vous chassera de ce pays de Cornouaille, ou bien il vous tuera. Pour l'amour de Dieu, monseigneur, retirez-vous à la cour du roi Arthur, car là vous êtes aimé. Et toutes les fois que je pourrai, j'enverrai quelqu'un auprès de vous, et toutes les fois qu'il vous plaira vous pourrez venir chez moi, car en tout temps, tôt et tard, je serai à vous, prête à vivre une vie aussi pauvre qu'ait jamais vécue reine ou dame. »

you have your life. And now I am sure... as soon as my lord King Mark do know you, he will banish you out of the country of Cornwall, or else he will destroy you. For God's sake, my own lord... draw you unto the court of King Arthur, for there are you beloved. And ever when I may I shall send unto you, and when you list you may come to me, and at all times early and late I will be at your commandment, to live as poor a life as ever did queen or lady. »

Exilé et séparé de sa bien-aimée, désespérant de la revoir, Tristan en devient fou de chagrin. Il détache son armure et « would go into the wilderness, and brast down the trees and boughs. And otherwhile when he found the harp that the lady sent him, then would he harp and play thereupon and weep together ». Il fuit la dame qu'Iseut avait envoyée auprès de lui pour le consoler; ne voulant plus l'écouter, il se sauve : « and sometime when Sir Tristram was in the wood that the lady wist not where he was, then would she sit her down and play upon that harp, and harken there to. »

*
* *

Ce serait une erreur de croire que ces passages sont caractéristiques du *Tristan* de Malory dans son ensemble : à considérer l'œuvre entière, ils disparaissent devant la masse des épisodes qu'il a reproduits sans changement. Ce que nous venons de noter s'entend seulement de la *tendance*[1] qui inspirait l'auteur et non pas du produit de son travail.

1. La tendance « psychologique » de Malory se fait jour également dans les passages suivants : 556, 25; 575, 10-22; 583, 28; 584, 8; 585, 5-15; 599, 34; 600, 12; 605, 32; 606, 8. Voir les notes correspondantes dans l'appendice I.

D'ailleurs, pour revenir au sens réel de l'histoire de Tristan, Malory aurait dû la dépouiller de ses ornements et retrouver, à travers l'étrange dédale des conceptions courtoises, la forme de la légende antérieure à celles-ci. Cette tâche était peut-être trop difficile pour notre auteur, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue historique. Fils fidèle du quinzième siècle, il écrivait les yeux fixés sur son époque. L'amour « in king Arthur's day », tel qu'il le comprenait, était tout aussi éloigné du sens primitif du roman de Tristan que de l'amour inconstant, « that fareth nowadays » qu'il déplorait : il avait de l'amour une conception idyllique; il entendait glorifier une félicité terrestre et son idéal était celui d'une tranquille « stabilité ». C'était quelque chose de trop humain pour être médiéval; on n'était plus au temps où, comme dans le poème primitif, la passion jaillissait d'une source magique. Tristan n'est plus à la merci des vagues qui poussaient son bateau sans gouvernail et apparaissaient, dans la version ancienne, comme une annonce symbolique de sa soumission fatale à un élément aveugle et surhumain. Dans le roman en prose française, ce trait survit encore : là, comme dans l'archétype, Tristan est laissé à la dérive, en mer, avec une destination inconnue, et son destin seul l'amène dans un havre où il voit Iseut pour la première fois. « Et quant je seray sur la mer, dit Tristan, tout seul sans compagnie que nul ne m'y sara, lors si plaist a Dieu que je n'aye la mort, me plaira, car trop longuement ay languy » (ms. 103 f° 36 r° b). Malory modifie ce récit en introduisant une « right wise lady » qui vient chez le roi Marc et lui dit que Tristan « should never be whole, but if Sir Tristram went in the country that the venom come

from, and in that country should he be holpen or else never[1] » (284,33-285,3). Grâce à ce conseil, le caractère magique du voyage de Tristan est changé tout entier : Tristan part pour une destination définie, et il n'est plus question de « navigation à l'aventure ».

Le même manque de sympathie pour le monde de la magie se révèle dans la manière dont Malory traite le motif du breuvage d'amour. Chez lui, comme dans le roman en prose, ce trait magique est entièrement relégué à l'arrière-plan. L'amour vient d'une autre source, qui n'est ni la sorcellerie, comme dans le *Tristan* primitif, ni une intrigue mondaine, comme dans le roman en prose. C'est une affection humaine ordinaire, qui naît simplement et spontanément[2]. Ici, comme partout, Malory apparaît comme un homme de son temps, malgré son indignation contre l'amour inconstant et superficiel qui, à l'en croire, dominait son époque : cette révolte aussi bien que les idées que Malory a voulu exprimer dans son remaniement, sont du xv^e^ siècle. Il n'y a rien dans tout cela qui puisse rappeler le monde austère où vivait le premier poète de Tristan.

Malory donne une définition de son idéal de l'amour dans un passage fameux de son XVIII^e^ livre, passage qui doit être attribué entièrement à sa propre invention[3]. Caxton avait intitulé le chapitre : *How true love is likened unto summer.* En voici un extrait : « Like[4] as may month floreth and

1. Voir plus loin, p. 158-9.

2. Tout comme chez Gottfried de Strasbourg et dans la *Saga*, le breuvage d'amour sert, chez Malory, uniquement à fortifier un lien d'amour déjà existant : Tristan s'éprend d'Iseut *avant* la scène du philtre.

3. Voir M. Sommer, *Studies*, p. 10.

4. « Comme le mois de mai fleurit et s'épanouit dans plusieurs jardins, puisse tout

flourisheth in many gardens, so in like wise let every man of worship flourish his heart in this world, first unto God, and next unto the joy of them that he promised his faith unto. And such love I call virtuous love. But nowadays men cannot love seven nights, but they must have all their desires that love may endure by reason. Right so fareth love nowadays, soon hot soon cold. This is no stability. But the old love was not so, men and women could love together seven years, and no liquors' lusts were between them. And then was love, truth and faithfulness. And loo, in like wise was used love in King Arthur's days. »

Il ne faut pas se fier, toutefois, à cette dernière assertion, surtout en ce qui concerne le roman de Tristan. Car la morale pratique de Malory, son idée de « stabilité » n'a rien, ou peu s'en faut, de commun avec l'idéal médiéval, abstrait et religieux, de la fidélité; et il y a, peut-être, tout aussi peu de place pour une tragédie réelle dans le *Tristan* de Malory que dans le roman français en prose; car on n'a pas besoin d'une tragédie pour que « tout homme sage et valeureux puisse laisser s'épanouir son cœur dans ce monde ». L'idylle amoureuse et la félicité terrestre n'ont que faire du drame de la passion. Pour atteindre cette félicité, il suffit d'être bon et honnête et de jouir, en récompense, de ce que Malory

homme sage et valeureux laisser s'épanouir son cœur dans ce monde, d'abord pour servir Dieu, et puis pour rendre heureux tous ceux et toutes celles à qui il a voué sa foi. Car c'est ce que j'appelle amour vertueux. Or, aujourd'hui les hommes ne peuvent aimer sept jours sans avoir réalisé tous les désirs que l'amour puisse offrir. C'est ainsi que l'on aime aujourd'hui, le cœur tantôt chaud, tantôt froid. Il n'y a plus de stabilité. Or, l'amour d'autrefois était d'une autre espèce : hommes et femmes pouvaient s'aimer pendant sept ans sans qu'il y eût entre eux aucune ivresse ou lascivité. Alors, il y avait l'amour, la vérité et la fidélité. Et, hélas! tel fut l'amour au temps du roi Arthur. »

qualifie de « cheer, and richess, and all other pleasance[1] ».

Aux yeux des poètes du moyen âge, mourir était pour Tristan et Iseut le suprême triomphe, la libération finale des chaînes terrestres. Ce sens primitif a naturellement disparu dans le roman en prose; Malory ne pouvait donc le saisir. Pour lui, la mort de Tristan et d'Iseut équivaut au terme de leur bonheur, car où auraient-ils pu « flourish their hearts » sinon dans ce monde? Aussi, après avoir relaté leur mort, ajoute-t-il : « it was great pity ». Il s'en tient là. Mais les romans en vers voient plus loin, comme quelqu'un « se trouvant sur une très haute montagne » a une vue plus étendue que le voyageur de la plaine. Ils vont au delà et peuvent s'écrier comme Charmian dans la scène de la mort de Cléopâtre : « It is well done. » Tel est le sens du dénouement de la tragédie de Tristan. Il s'est perdu dans les versions en prose; voilà pourquoi Malory l'a ignoré et n'a pas pu le léguer à ses imitateurs modernes. Il n'a pas été donné aux éternels amants de Cornouaille de survivre à l'époque puissante qui les avait créés. Le charme fut rompu, leurs ombres disparurent et ils passèrent dans l'Inconnu.

1. C'est, en effet, par amour de ces « richesses » que Tristan oublie sa bien-aimée et épouse Iseut aux Blanches Mains (p. 364, 3-5). Malory semble joindre ici à son idéalisme de puritain un esprit réaliste et presque bourgeois. Il a parfois des scrupules qui auraient fait rire les poètes du douzième siècle : pour expliquer la scène du saut de la chapelle, il ajoute que Tristan s'échappa parce qu'il avait honte de sa nudité (p. 326, 22-25). Il ne s'agit donc plus, comme dans les vieux poèmes, de mourir libre, mais d'avoir, à cette occasion, une tenue convenable.

Chapitre II

# L'IDÉAL CHEVALERESQUE

## § 1. — L'élément chevaleresque dans le roman de Tristan avant Malory[1]

Tous les poèmes du moyen âge consacrés à Tristan le présentent comme un chevalier du roi Marc, à qui il doit fidélité. Telle était vraisemblablement aussi la version de l'archétype. L'une des sources du conflit tragique, dans le roman de Tristan, réside dans le douloureux conflit entre le devoir qui lie Tristan à son souverain, — devoir dont il est profondément pénétré — et la passion fatale dont il est victime. L'amour de Tristan est dépourvu, dans les poèmes, de tout caractère chevaleresque : ils l'attribuent, avec une parfaite et belle naïveté, au breuvage magique, qui est le symbole matériel de la passion aveugle et irrésistible. Cela était essentiel pour le roman primitif, car si Tristan avait dû partager son cœur entre son roi et sa maîtresse, ou plutôt entre deux sentiments semblables de fidélité, le roman de Tristan n'aurait été qu'un *Cligès* ou un *Lan-*

1. Dans le chapitre précédent, j'ai considéré le *Tristan* de Malory uniquement dans ses rapports avec l'histoire de ce roman. Je me propose d'étudier maintenant la tendance « chevaleresque » de Malory qui caractérise non seulement son *Tristan*, mais l'ensemble de son œuvre. Inutile d'ajouter que j'ai été obligé de limiter cet aperçu au roman de Tristan. Les recherches sur les autres branches du *Morte Darthur* sont encore à faire.

*celot.* Mais, comme l'a dit Gaston Paris, on sait aujourd'hui « à quoi s'en tenir[1] ». Les romans de Cligès et de Lancelot ne seront lus que par des savants, tandis que celui de Tristan ne cessera jamais d'exercer son charme sur les esprits des hommes de tous les temps.

Le roman de Tristan en prose a été le premier à négliger cette donnée particulière du récit primitif. Pour la première fois, grâce peut-être à son association avec le cycle arthurien, toute la structure du roman semble reposer sur le fait que Tristan est un vaillant chevalier, presque aussi puissant que Lancelot, et dont l'amour est l'exemple de la fidélité chevaleresque. Conformément à ces prémisses, les amours de Tristan et Iseut subissent un changement qui en dénature la caractéristique principale : Tristan est un serviteur fidèle de sa dame; on ne retrouve plus en lui l'homme aveuglé par la passion et qui empiète sur la loi de Dieu. On sait que, pour éliminer les conflits tragiques, le prosateur a transformé le roi Marc en un véritable traître[2] : Tristan ne peut donc plus hésiter entre les deux devoirs — l'un à l'égard de Marc, et l'autre envers Iseut. La loi fait de lui l'ennemi du roi et l'amant de la reine. Sa conduite se trouvant désormais irréprochablement d'accord avec le code chevaleresque, le prosateur se plaît à incarner en Tristan l'idéal de la prouesse et de la loyauté. Toute sa vie, comme tout son amour apparaissent dès lors comme une image fidèle de la parfaite chevalerie.

Malgré les nombreux embellissements épisodiques, l'intérêt du roman en prose est centralisé en un point culminant. Ce n'est pas, comme dans les poèmes, l'exil des amants

1. *Mélanges*, art. cité, p. 293.
2. Cf. mes *Études sur le Tristan en prose*, chapitre I.

dans la forêt de Morrois. Leur amour n'y est pour rien. Le centre d'intérêt du roman en prose, c'est la réception solennelle de Tristan à la cour du roi Arthur, lorsque le héros est fait chevalier de la Table Ronde. Tout ce qui précède cet événement est destiné uniquement à préparer le lecteur à ce triomphe du chevalier parfait[1].

Si ce contraste n'est pas assez accusé, il en est un autre qui ne laisse plus aucun doute quant à l'idée directrice du roman en prose. On se rappelle la scène de la mort des amants dans les vieux poèmes. Chez Thomas, Tristan, mourant de ses blessures, répète seulement, par trois fois, le nom de sa bien-aimée :

« Amie Ysolt », treis fez a dit,
« A la quarte rent l'espirit. » (3041-2.)

Dans le roman en prose, ses dernières pensées sont à la chevalerie :

« Je dis adieu à la chevalerie que j'ai aimée et honorée. Hélas ! mon épée ! Que feras-tu maintenant ? Tu quitteras ton maître, jamais tu n'en auras un autre aussi bon. Voulez-vous entendre, Sagremor, le mot le plus honteux qui soit jamais sorti des lèvres de Tristan ?... *Je suis vaincu.* Je vous confie mes armes, je vous abandonne ma chevalerie. » Il embrasse la poignée et la lame de son épée et son bouclier. « Ah, pourquoi dois-je mourir si tôt ? Adieu, ma bonne épée !... Le chagrin

1. Cf. G. Paris, *Histoire de la littérature française au moyen âge*, Paris, 1905, p. 111. « C'est à ces romans que remonte surtout la teinte chevaleresque et galante sous laquelle l'imagination s'est longtemps représenté le moyen âge ; or, cette teinte, si elle n'a guère dépassé l'épaisseur d'un vernis superficiel, a bien été celle que les hommes d'alors, ceux du moins des hautes classes, auraient souhaité donner à leur existence, qu'ils ont recherchée dans les fictions qu'ils aimaient et qui restera attachée à l'époque où elle a, plus qu'à aucune autre, coloré ce « rêve d'une vie plus conforme à l'âme » qu'on appelle la poésie ».

brûle ma poitrine. Sagremor, je vous livre mon cœur et mon épée : honorez-les comme moi-même, si vous avez jamais aimé Tristan. »

Ce tableau sublime et harmonieux de la vie et des idées chevaleresques domine d'un bout à l'autre la version primitive du roman, écrite dans la première moitié du XIII^e^ siècle[1].

Or, ce roman existe encore dans une version plus tardive et que j'ai dénommée la « seconde version ». Entre autres caractères distinctifs, elle accuse le suivant : tandis que l'ancienne version exalte constamment les glorieuses coutumes et idées de la chevalerie, la seconde, qui date des XIV^e^ et XV^e^ siècles, est conçue dans un esprit plus critique, moins lié par ces idées. En effet, l'interpolation des aventures du roi Marc à Logres permet à l'auteur de la seconde version d'exprimer à propos d'un compagnon d'armes de Tristan une nouvelle interprétation de la chevalerie. Ce chevalier est le sire Dinadan.

Dans la première version et, probablement, dans le roman primitif en prose, Dinadan n'était qu'un guerrier à la belle humeur, plaisant, mais dévoué. Il est le principal camarade, l'ami fidèle de Tristan, dont il prend sur lui de venger la mort. Dans la seconde version, il n'est pas seulement un joyeux compagnon des chevaliers errants : c'est un personnage sarcastique qui s'applique à critiquer amèrement les manières et les coutumes des chevaliers qu'il rencontre, et à saper ainsi les bases de l'idéalisme chevaleresque. Il s'en prend aux principes essentiels de l'idéalisme littéraire du

1. Voir mes *Études*, chapitre II.

moyen âge : l'amour courtois, la gloire militaire et la religion chrétienne.

Il n'a rien d'un amant, et lorsqu'il rencontre des chevaliers atteints d'une passion amoureuse, lorsqu'il les entend soupirer après leurs dames, il les raille, et cruellement. Quand Palamède se plaint de son amour désespéré pour Iseut, Dinadan lui répond par tout un exposé satirique de ses opinions sur l'amour en général. L'amour qui crée la souffrance n'est pas pour lui plaire : ce n'est pas de l'amour, mais du tourment. Son amour, à lui, est différent : « de la moie amour qui au cuer me tient, sui je riant et gai et envoisié, et tout autretant m'est se cele que je tieng pour ma dame et pour m'amie pleure, comme se ele chante[1]. » Dans une conversation avec les nonnes de l'abbaye, il insinue que la seule chose qu'il voudrait demander à Dieu, c'est de le défendre contre les dames et les demoiselles : « et ceste priere voulisse je que vous feissiés envers Dieu pour moy[2]. »

Mais ses attaques les plus sérieuses sont dirigées contre les conceptions du devoir et du courage chevaleresques. Il se moque de la manière dont les chevaliers se saluent les uns les autres. Quand il rencontre un chevalier (anonyme dans tous les manuscrits) qui l'invite à jouter, il sourit et dit : « Sire chevalier, se Diex vos doinst bonne aventure, ne savez vos en autre maniere saluer chevalier errant, fors qu'en disant : « a jouster vos convient »? Se Diex me saut, ce saluz n'est mie trop courtois[3] ! » Le débat qui s'ensuit entre les deux chevaliers offre à Dinadan une nouvelle occasion de com-

1. Ms. B. N. fr. 334 f° 318 r° b.
2. Ms. B. N. fr. 99 f° 389 r° a.
3. Ms. B. N. fr. 334 f° 327 r° a.

menter la stupidité de ceux qui observent les coutumes de la chevalerie. Il soutient que si l'on est si souvent provoqué par ceux qui se disent vos amis, il vaut mieux être leur ennemi et éviter ainsi les conséquences de l'excès d'une telle affection. Conformément à ce principe, il se déclare ennemi du chevalier rival; celui-ci lui répond que la raison est alors toute trouvée pour se battre. Dinadan rit, mais le chevalier « ne s'aperçoit mie adoncques que Dinadan lui die ces paroles par moquerie[1] ».

Lorsque Dinadan refuse de suivre Breuse-sans-Pitié qui avait renversé Agravain, le chevalier vaincu blâme sa conduite peu chevaleresque, mais Dinadan réplique : « Sire chevalier.... ne vos souffist mie le doumage que vous avez? Quant vos estes plus grevez que mestier ne vos seroit, pourquoi desirroiz vos le doumage d'autrui? »

Agravain le traite de poltron. Dinadan répond : « Ma couardise me fet vivre, et vostre hardement vos fet orendroit estre a pié, ce m'est avis. » A la fin de la conversation, Dinadan définit clairement sa position dans le monde de la chevalerie : Je suis, dit-il, un chevalier qui cherche *le sens du monde*, « mais point n'en puis trouver ».

Dans sa conversation avec les nonnes, il va jusqu'à se moquer de la religion. La reine lui dit que s'il n'aime pas une dame et n'est pas désireux de « fere belle joustes et aler aux armes pour l'amour de lui », il devrait se faire prêtre plutôt que chevalier. « Dame, fait Dinadan, si je fusse prestre et vous venissiés a moy a confesse, je vous absoulsisse aussi bien, se vous me vousissiez croire, comme tel aves huy veu, se je vous tenisse a privé. »

1. Ms. B. N. fr. 334 f° 327 r° a.

En rejetant les règles de la chevalerie, Dinadan ne donne certainement pas à ce qu'il qualifie de véritable amour l'interprétation que ce mot recevait avant l'époque courtoise. Au contraire, il ouvre un nouveau feuillet et devance l'esprit de l'âge nouveau. Contemporain de la « vieille » de la seconde partie du *Roman de la Rose*, il est l'un des premiers révolutionnaires du moyen âge chevaleresque. On entrevoit, à travers sa critique fine et plaisante, le triste sort que réservait aux romans de chevalerie l'époque qui suivit le moyen âge. On y devine déjà la figure de Don Quichotte.

## § 2. — Le « noble volume » de Malory

Nous ne savons que fort peu de chose de la vie de sir Thomas Malory. Son identité a été établie par M. G.-L. Kittredge[1], qui esquissa dans un article célèbre une biographie hypothétique du grand prosateur. Un point de cette biographie nous paraît avoir une importance de premier ordre pour l'étude de la physionomie littéraire de Malory : c'est son service chez Richard, comte de Warwick. « On ne saurait imaginer, dit M. Kittredge, une meilleure école pour le futur auteur du *Morte Darthur*, que le commerce personnel avec cet Anglais que l'Europe entière reconnaissait comme la personnification même de l'idéal chevaleresque. L'empereur Sigismond, au témoignage d'une excellente autorité, disait à Henri V, « that no prince Cristen for wisdom, norture and manhode, had such another knight as he had of the Earl Warwick, adding thereto that if all courtesy were lost, yet might it be found

1. *Who Was Sir Thomas Malory?* by George Lyman Kittredge, Boston, 1897.

again in him; and so ever after by the Emperor's authority he was called the Father of Courtesy[1] ».

La biographie de Richard écrite par John Rous est, en effet, un roman d'aventures et des passages entiers de ce livre ressemblent, à s'y méprendre, à certains épisodes du *Morte Darthur*.

Sir Thomas Malory, chevalier, paraît ainsi avoir participé activement aux faits magnifiques du « père de la courtoisie », et l'idéal chevaleresque a dû lui être cher depuis sa jeunesse. C'est dans cet esprit qu'il avait commencé l'œuvre de sa vie, l'histoire du très noble roi Arthur et de ses vaillants chevaliers.

Il vivait à une époque où la chevalerie avait perdu sa signification réelle; il se produisit alors, grâce à cette décadence, une tendance à redresser au moins quelques fragments de cette belle forteresse battue en brèche. Cette tendance se manifeste notamment dans la constitution des ordres de chevalerie tels que la Jarretière, la Toison d'Or et l'ordre du Croissant fondé par René d'Anjou. Mais on trouve invariablement, à la base de toutes ces institutions, un conflit fatal entre le désir de rehausser la dignité de la chevalerie et l'impossibilité d'en restituer autre chose que le décor extérieur. Lorsqu'on relit l'histoire de l'ordre de la Jarretière d'Ashmole[2], ou bien la vaste collection des précédents légaux et moraux qui remplissent les archives de la Toison d'Or[3], on est frappé par la prédominance écrasante de la forme sur

1. John Rous, *Life of Richard Earl of Warwick*, imprimé d'après le manuscrit Catton Julius E. IV, par Strutt, *Horda Angel-Cynnan*, 1775-3; II, 125-6.

2. *History of the most noble Order of the Garter*, 2e éd., 1715.

3. Baron de Reiffenberg, *Histoire de l'Ordre de la Toison d'Or*, Paris, 1830.

le fond, du détail sur l'idée fondamentale. Comme l'a fort justement remarqué M. F.-W. Cornish[1], « la Jarretière, la Toison d'Or et l'ordre français et espagnol de l'Éperon n'ajoutaient pas de devoirs à la vie et n'imposaient pas d'obligations. Élevés et beaux comme ils l'étaient, embellis par des noms célèbres, et institués pour faire revivre l'enthousiasme de la chevalerie, ils furent néanmoins, dès leur début, des occasions de pompeuses cérémonies de cour, et non une école de chevalerie ».

Mais il y eut des tentatives miéux inspirées. William Caxton, l'éditeur du livre de Malory, qui déplorait la déchéance tragique de la chevalerie, ne put proposer qu'un seul remède : la lecture des romans du moyen âge. Il ajouta à sa traduction du *The Orden of Chivalry*[2] cet appel touchant: « O you, knights of England, where is the custom and usage of noble chivalry that was used in those days? What do you now but go to the baines and play at dice? And some not well advised use not honest and good rule, against all order of Knighthood. Leave this, leave it, and read the noble volumes of Saint Graal, of Lancelot, of Galaad, of Tristram, of Percеforest, of Perceval, of Gawain, and many more. There shall you see manhood, courtesy and gentleness. »

Caxton a vu juste : ces romans offraient un moyen plus efficace de faire renaître les vieilles traditions chevaleresques, que les tournois factices du roi René d'Anjou. Le but que Caxton et Malory s'efforçaient d'atteindre, était en quelque sorte semblable à celui des fondateurs des ordres de chevalerie, avec la seule différence que Malory, comme Caxton,

1. *Chivalry*, p. 331.
2. Réimprimé par W. Morris, Hammersmith, 1893.

s'inspirait surtout de la signification morale de la chevalerie, et non de sa beauté extérieure. Caxton exprimait sans doute l'idée de l'auteur quand il disait dans sa préface, qu'il publiait ce livre « afin de montrer et apprendre aux gentilshommes les nobles actes de chevalerie, les faits élégants et vertueux de certains chevaliers qui leur valurent l'honneur, et comment ceux qui étaient vicieux furent punis et déshonorés » ; il implorait ses lecteurs de bien conserver le souvenir des actes bons et honnêtes et de les suivre toujours au cours de leur vie[1].

Dans cet ordre d'idées, Malory s'est mis à chercher dans l'amas des romans médiévaux un tableau de la vraie chevalerie. Il y avait sur son chemin plus d'une difficulté. Les romans de chevalerie qui se trouvaient à sa portée avaient atteint une étendue presque inimaginable et ne pouvaient être réunis en un seul livre. Mais le plus grand obstacle était l'esprit de ces romans : ils ne présentaient nullement le monde de la chevalerie dans sa forme première et intacte que Malory s'efforçait de reconstituer. En particulier, la version du *Tristan*, qui lui était accessible, contenait, comme nous l'avons vu, d'importantes brèches à la structure de l'idéologie chevaleresque.

Pour atteindre son but, Malory était, par conséquent, obligé de se servir de deux méthodes dans l'emploi de sa source : développer les éléments chevaleresques du roman, afin de présenter un tableau plus parfait du monde de la chevalerie, et, en second lieu, supprimer ceux qui eussent autorisé le

1. La Préface de Caxton au *Morte Darthur*, éd. Sommer, p. 3. Cf. la Préface de Marc Welson de la Colombières à son *Vray Théâtre d'honneur et de chevalerie* (Paris, 1648), qui répète ces propos : *mon principal but est de bannir l'oysiveté et la molesse, où la pluspart des Gentilshommes se plongent, en leur faisant contempler*, etc.

lecteur à le critiquer sans merci. Je vais considérer, d'abord, le premier de ces procédés; je montrerai ensuite ce que Malory a fait pour supprimer tous les passages de sa source qui le choquaient.

Sa tâche était de donner aux épisodes une interprétation positive. Lorsque, comme c'était bien souvent le cas, le roman français en prose ne fournissait aucune explication et relatait sans plus les aventures, Malory désirait que le lecteur perçût dans la marche du récit la signification de chaque événement donnant lieu à une discussion des coutumes chevaleresques. On en trouve des exemples en abondance. Indiquons les plus frappants.

L'amour de Tristan pour la seconde Iseut, presque dépourvu de commentaire dans le roman en prose, est l'objet de la part de Malory d'une interprétation spéciale. Tristan écrivit à Lancelot « excusing him of the wedding of Isoud la Blaunche Maynys, and said in his letter, *as he was a true knight*, he had never ado fleshly with Isoud le Blaunche Maynys. And passing courteously and gently Sir Tristram wrote unto Sir Lancelot, ever beseeching him to be his good friend »[1]. Ainsi, d'après les principes de la chevalerie, ce mariage est rendu excusable même aux yeux de l'amante, et si, dans le roman en prose, l'indignation de Lancelot au sujet de l'infidélité de Tristan, reste sans réponse, Malory justifie son héros par les paroles « courtoises et aimables » qu'il lui prête. Cette justification est si complète que notre auteur va jusqu'à

1. « S'excusant de son mariage avec Iseut aux Blanches Mains, il dit dans sa lettre, qu'en chevalier fidèle, il n'a jamais eu à faire charnellement avec Iseut aux Blanches Mains. Et Tristan écrivit fort poliment à Lancelot, le priant instamment de demeurer son ami. »

permettre à Iseut de Cornouaille d'inviter chez elle Tristan et sa femme, prévenance qui aurait certainement surpris les vieux poètes de Tristan.

L'aspect chevaleresque de l'amour de Tristan pour la belle Iseut est souligné dans notre texte d'une manière bien plus consciente et soutenue que dans le roman en prose. Tristan a reçu d'Iseut un bouclier qu'il doit porter au prochain tournoi. Il y va avec Dinadan qui se met à le prier de lui prêter le bouclier. Dans le roman en prose, Tristan y consent : « Dynadan, fait Tristan, je croy bien que vous diés voir. Or portés mon escu et j'y porteray le vostre. » Chez Malory, il s'y refuse, et pour cause : « Nay, said Sir Tristram, I will not depart from my shield for her sake that gave it to me. »

Ailleurs, Malory ajoute un passage qui sert d'illustration à son idée de la puissance du vrai amour chevaleresque : en combattant contre Elias, Tristan faiblit, mais se redresse aussitôt grâce à sa dame : « As they stood and beheld both parties[1]... Sir Tristram remembered him of his lady la Beale Isoud that looked upon him, and how he was likely never to come in her presence. Then he pulled up his shield that erst hang full low. And there he dressed up his shield unto Elyas, and gave him many sad strokes, twenty against one. »

L'avertissement que Perceval adresse au roi Marc est considérablement amplifié par Malory, qui ajoute ce qui suit : « You should never think that so noble a knight as Sir Tristram is that he would do himself so great a villany to hold his

1. « Lorsqu'ils étaient là et regardaient les deux partis, Tristan se rappela sa dame, la belle Iseut, qui le suivait des yeux, et songea qu'il pouvait ne la revoir plus jamais ; il releva son écu qu'il avait tenu tout bas et donna à Elyas bien des coups rudes, vingt contre un. »

uncle's wife. Howbeit, said Sir Perceval, he may love your Queen sinless, because she is called one of the fairest ladies of the world. » Presque tous les chevaliers de la Table Ronde sont d'accord pour louer Tristan et blâmer le roi Marc. Car ce dernier, dit Lamorac (425, 25-29), « is a great enemy to all good knights and that proveth well for he hath chaced out of that country Sir Tristram, that is the worshipfullest knight that now is living, and all knights speak of him worship. And for jealousness of his queen he hath chaced him out of his country ».

Dans plusieurs endroits, Malory a même essayé de dresser un tableau d'ensemble des coutumes chevaleresques, en ajoutant maint détail à ceux que ses prédécesseurs avaient donnés sur les règles du combat et de la joute, par exemple, la coutume à laquelle il fait allusion à la page 537, 30. Cette coutume « was such that what knight were smitten down[1] and might not be horsed again by his fellows, either by his own strength, that as that day he should be prisoner unto the party that had smitten him down ».

Ajoutons que les adieux de Tristan aux barons irlandais sont fortement teintés de chevalerie (p. 292, 21-24) : « If there be, dit Tristan, any more here that I have offended unto, or that any more be with me grieved, let complain him here afore me, or that ever I depart, and I shall amend it unto my power. And if there be any that will profer me wrong, or say of me wrong or shame behind my back, say it now or never, and here is my body to make it good body

1. « Etait telle que tout chevalier qui était abattu sans pouvoir remonter sur son cheval, soit par lui-même, soit avec l'aide de ses compagnons, devait être ce jour-là le prisonnier du parti qui l'avait renversé. »

against body[1]. » Aussi n'est-il pas étonnant de voir chez Malory, et non dans sa source, Anglides faire jurer à son fils, *upon the high order of knighthood*, qu'il vengera la mort de son père.

Enfin, c'est à Malory que nous devons une des plus belles formules de l'idéalisme chevaleresque. Pour expliquer la victoire remportée par Tristan sur Palamède, il ajoute (p. 553) : « For all that the noble Sir Tristram doth is *through clean knighthood*. » Le romancier français n'attribue cette victoire qu'à la force, car Tristan, dit-il, fut « de greigneur affaire » que Palamède[2].

*
* *

Mais si ces additions et embellissements renforcent l'esprit chevaleresque du roman et font vivre parfois les figures éphémères de ses héros, ils compenseraient difficilement la tendance des prosateurs tardifs à introduire dans leurs œuvres l'aspect comique du monde de la chevalerie. Pour parer à cette tendance, il eût été opportun d'écarter du récit la figure de Dinadan. Or, la tâche était d'autant plus délicate que Dinadan n'était pas un personnage superflu : sa complète élimination eût laissé de sérieuses lacunes dans nombre d'épisodes, lacunes que Malory n'eût pas pu remplir convenablement. Voilà pourquoi il conserva le personnage. Mais tout en le laissant à sa place, il le dépouilla de ses traits les plus saillants : il amputa jusqu'à les rendre presque méconnaissables les critiques de Dinadan sur les coutumes cheva-

1. Ce discours paraît faire pressentir, *mutatis mutandis*, celui de Brutus dans *Jules César*.

2. Cf. également pp. 309, 11-15 ; 344, 18-38 et 541, 28-35.

leresques, de sorte qu'en lisant Malory, on a peine à comprendre pourquoi ce noble chevalier est quelquefois appelé « a scoffer and a japer ». C'est que Malory, au risque de dérouter ses lecteurs, semble avoir voulu interpréter les propos ironiques de Dinadan comme des plaisanteries inoffensives. Il affirme expressément que Dinadan « had such a custom that he loved every good knight, and every good knight loved him again », et réduisit toutes les critiques de Dinadan concernant l'amour chevaleresque à une seule phrase : « And then Sir Tristram told la Beale Isoud how Sir Dinadan held against all lovers. »

Du fait d'altérations de ce genre, presque tous les épisodes où Dinadan joue un rôle prépondérant sont devenus inintelligibles. Revenons au récit de sa rencontre avec le chevalier inconnu. Il est manifeste que cet incident a été introduit dans le roman en prose dans le seul but de donner à Dinadan une occasion de plus d'attaquer l'idéal chevaleresque du devoir : le chevalier inconnu n'est relié à aucun autre épisode du roman et ne réapparaît plus jamais. En changeant le caractère de la conversation, Malory était forcé de rendre l'épisode superflu et incohérent. Voici le passage de Malory correspondant au ms. 334, folio 327, recto *a* (X, 20) : « So on the morn Sir Dinadan rode unto the court of King Arthur, and by the way as he rode he saw where stood an errant knight, and made him ready for to joust. « Not so, said Dinadan, for I have no will to joust. » « With me shall you joust », said the knight, « or that you pass this way ». « Whether ask you jousts by love or by hate? », the knight answered : « What you will : I ask it for love and not for hate. » « It may well be so », said Sir Dinadan, « but you profer me

hard love when you will joust with me with sharp spear. But, fair knight », said Sir Dinadan, « since you will joust with me, meet me in the court of King Arthur ». « Well », said the knight, « since you will not joust with me, I pray you tell me your name ». « Sir knight », said he, « my name is Sir Dinadan ». « Ah », said the knight, « full well know I you for a good knight and a gentle, and wit you well, I love you heartily ». « Then shall here be no jousts », said Dinadan, « betwixt us ». So they departed. »

Il semble possible de suivre dans ce passage la méthode que Malory adopte pour remodeler le texte de sa source. La moquerie de Dinadan au sujet de ce genre d'amour d'autrui qui se traduit par la volonté de se battre, est supprimée et remplacée par une phrase sèche et elliptique : « You profer me hard love when you will joust with me with a sharp spear. » Et la phrase qui suit immédiatement celle-ci enlève tout doute quant au désir de Dinadan de se soumettre aux coutumes chevaleresques : « But, fair knight, said Sir Dinadan, since you will joust with me, meet with me in the court of King Arthur. » On ne comprend pas pourquoi, lorsque le chevalier dit qu'il aime Dinadan, celui-ci répond : « Then shall there be no jousts betwixt us. »

Les paroles de Dinadan sont sans motif ici, comme partout ailleurs chez Malory : une justification complète du rôle assumé par ce chevalier dans la deuxième version française du roman en prose aurait brisé l'harmonie des coutumes chevaleresques ; un élément hétérogène s'y serait glissé, menaçant de détruire l'ensemble de cette subtile organisation. Sciemment, Malory s'en est abstenu et, comme nous venons de le voir, il n'a pas hésité par moments à le faire

aux dépens de la plausibilité du texte. Car ici comme ailleurs, il s'est montré partisan de l'idée directrice et ennemi de l'épisode, prêt à sacrifier la cohérence du récit à la signification morale qu'il s'efforçait de restituer au cœur de son roman.

Chapitre III

# MALORY TRADUCTEUR

Au service de ces conceptions idéalistes, Malory a mis un incontestable talent d'écrivain. Aucun de ses critiques n'a manqué de dire le plus grand bien de sa langue [1], mais aucun d'eux n'a essayé de la comparer aux originaux français. Or, plus nous considérons l'ouvrage de Malory comme une traduction anglaise de ses *Frensshe Bookes*, et plus nous admirons sa maîtrise du style. Traducteur consciencieux du roman français, il l'égale et le surpasse par la force de l'expression.

Pour donner une idée de la méthode de Malory comme traducteur, citons au hasard une phrase qui revient très souvent, aussi bien chez notre auteur que dans sa source :

| **Ms. 99, folio 421 v° b :** | **Malory 510 :** |
|---|---|
| La ou ilz aloient ainsi parlant, atant ez vous venir un chevalier... | So thus as they rode talking, they saw where come an errant knight afore them... |

Les mots suivants dans Malory sont : *that dressid hym to Juste*, ce qui correspond à une phrase beaucoup plus longue du ms. 99 : « et s'arreste enmy le chemin et escrie aux deux chevaliers tout comme il peut : « Seigneurs chevaliers, voulez

1. Voir surtout l'Introduction de M. Andrew Lang à l'édition de M. Sommer, vol. II, p. xii, *sqq.*, et l'article de la *Cambridge History of English Literature*, t. II.

« vous jouster ? » Cette traduction est à la fois littérale et concise ; condensée au suprême degré, elle n'en correspond pas moins exactement au texte de l'original.

Le style Malory est à la fois simple et pathétique, synthèse que seuls les grands maîtres de la plume ont su réaliser. Aussi rend-il les phrases de longue haleine de son original en un anglais si élégant et si puissant que sa prose fait souvent l'effet d'une locution proverbiale, alors que ce n'est qu'une traduction. Quand Tristan fait grâce à Breuse-sans-Pitié, il dit, dans l'original français : « Ne place a Dieu... ne je ne vouldroie en nulle maniere qu'il fust mors pour cestui afaire, car se il heue folie en pensee, il en a reçu le gueredon. Remontés tost et prenés son glaive, tant vueil je bien que vous l'y tolliés... » Et le fait rendre et lui dit : « prenés vostre cheval, sire chevalier. » On ne manquera pas d'être frappé par les lignes pathétiques et élevées de Malory ; elles ne sont cependant qu'une traduction condensée de la phrase citée : « Let be, said Sir Tristram, slay him not ! the knight is but a fool ; it where shame to slay him. But take away his spear... and let him take his horse and go where that he will. »

Malory semble avoir eu du français une connaissance parfaite. En tout cas, je n'ai guère eu l'occasion de découvrir dans l'ensemble de son roman de Tristan une interprétation qui dénaturât sérieusement le sens de l'original. Par endroits sans doute, Malory semble s'écarter involontairement du texte français : ici il rend le mot français « varlet » (ms. 103, f° 181 r° *b*) par « pursyuants » (p. 377) ; « nepueus » (ms. 99, f° 538 r° *b*) par « cousyn » (p. 494) ; « cousyn » (ms. 99, f° 541) par « nephew » (p. 597) et « encenssiors » (ms. 99 f° 538

r° *b*) par « maiden ». Ailleurs, il traduit « une riche roube d'escarlate qui estoit mout richement fourree » (ms. 99 f° 539 r° *a*) par « scarlet furred with myneuer » (p. 593), et « creux arbre » (ms. 103, f° 132 v° *a*) par « plumme tree ». Mais ces inexactitudes ne sont pas nécessairement le fait d'une interprétation erronée des mots français correspondants : Malory peut avoir, par exemple, transformé délibérément la « robe écarlate ornée de fourrures » en une « fourrure écarlate ». On s'explique moins comment il a pu rendre les « encenssiors » par « maidens » et confondre l'arbre creux avec un prunier.

Il y a cependant un passage où le changement fait par Malory doit être attribué entièrement à une erreur de traduction. Le roman français raconte que lorsque le tournoi avec quatorze chevaliers fut annoncé, Iseut s'y rendit tout à fait *librement* : « le roi Artus cuidoit que la reyne Iseut y deust venir *abandonement* et Tristan aussi », ce qui veut dire qu'ils n'étaient pas forcés de se cacher. Se trompant sur le mot « abandonement », Malory fait se produire le contraire : « Purveyance is made, dit-il, that la beale Isoud should behold the jousts in a *secrete place* that was honest for her estate. » L'erreur est due à la confusion de l'adverbe *abandonement* avec le participe passé *abandoné*.

Ce sont là les seuls exemples de traductions erronées; elles sont donc peu nombreuses dans l'ensemble du *Tristan* de Malory [1]. Et que de fois, en le comparant à ses originaux, on a l'occasion d'admirer la science philologique de l'auteur,

1. Nous ne retenons pas quelques fautes isolées, comme celle qu'on peut relever à la p. 557 : le ms. 99 dit (f° 493, v° b) que Guenièvre « n'estoit pas guerie de sa maladie qu'elle avoit eue », tandis que Malory mentionne expressément que « through the grace of God the Queen was recovered of her malady ».

la justesse de ses interprétations, la précision de son langage! Il a su se retrouver dans les plus obscurs passages de sa source qui, admettons-le, n'était pas un modèle de l'art d'écrire. Cet écrivain anglais substitua à la prose prolixe de ses devanciers français un style clair et sobre, et — curieux paradoxe de l'histoire littéraire — il dépouilla les romans français de leurs défauts de narration.

Ce service rendu à la fois à la formation de la prose anglaise et à la renaissance des légendes de France, est peut-être le mérite essentiel de l'auteur du *Morte Darthur*. Son rôle dans l'histoire littéraire n'est pas celui de romancier indépendant; ni uniquement celui de fondateur de l'art de la prose en Angleterre. Il a surtout été un intermédiaire entre deux langues et deux civilisations; il a su se les assimiler toutes les deux, sans porter atteinte à aucune d'elles. La France peut tirer vanité d'avoir eu, de l'autre côté du Détroit, un interprète aussi autorisé. Peu d'écrivains avant les romantiques ont fait autant que lui pour resserrer les liens littéraires entre les deux pays; lui seul s'est inspiré de la noble tâche de faire revivre dans la langue anglaise la plus belle légende du moyen âge français.

# APPENDICES

APPENDICE I

# L'ORIGINALITÉ DE MALORY

(Les livres VIII à XII du *Morte Darthur* comparés aux manuscrits qui représentent leur source.)

Afin de donner une comparaison textuelle du *Tristan* de Malory avec sa source, j'ai collationné les livres VIII à XII de *Morte Darthur* avec les mss. 103, 334 et 99 de la Bibliothèque Nationale, qui me paraissent, mieux que tout autre texte qui subsiste, représenter le *Frensshe Booke* perdu. Il se peut que, dans cette comparaison, j'aie introduit, involontairement, des points de divergence qui n'existeraient pas si l'on avait sous les yeux la source authentique. Mais cette source n'étant plus à notre portée, j'ai cru pouvoir me contenter de prendre pour base de la comparaison ces manuscrits, qui s'en rapprochent plus que les autres.

A cet effet, j'ai fixé la limite de l'influence du ms. 103, ou plutôt de sa version, au f° 184 v° b de ce manuscrit[1]. J'ai repris, à l'endroit correspondant, le ms. 334[2] que j'ai suivi jusqu'au f° 336 r° a[3]. A partir de là, je me suis servi, jusqu'à la fin du roman, du ms. 99[4].

1. C'est-à-dire au moment où le conte revient à Iseut : « Et sachies que lun estoit Keux le seneschal et lautre Saigremore le desree. Les cheualiers entrent pour herbergier. Mais atant leisse le conte a parler de ceste matiere (f° 185 r° a). Et retourne a la royne Yseut pour deuiser aucune chose de son estre. »

2. F° 220 r° b : « Cy endroit dit li contes que quant Sagremors le desraez et Keux le seneschal furent descendus en lostel ou monseigneur Gauuyn et Trystram estoient herbergiez. ne il ne furent mie venus pour ce quil les seussent laienz ancois i furent venuz sanz nulle faille. ainsint comme auenteure les i auoit aportez. »

3. « A celui temps ce dist li contes que les cheualiers de la meson le roy Artus. qui trop grant b[ie]n uoulaient a Trystram... »

4. C'est-à-dire à partir du f° 360, r° a : « En ceste partie dit li contes que li cheualier de la maison le roy Artus », etc.

Ma collation comprend, par conséquent, ff° 27 r° a — 184 v° b du ms. 103, ff° 220 r° b — 336 r° a du ms. 334 et ff° 300 r° — 560 v° a du ms. 99 d'un côté, et les pages 273,1 — 611,32 de Malory (dans l'édition de M. Sommer) — de l'autre.

Le *Tristan* de Malory occupe 338 pages dans l'édition princeps; sa source, pour autant qu'elle puisse être reconstituée d'après nos manuscrits, était six fois plus volumineuse. Il serait pratiquement impossible de reproduire ici tous les passages du texte français que Malory a omis : ils rempliraient, à eux seuls, près de 2000 pages. En conséquence, j'ai été obligé de limiter mes notes aux changements et aux additions que Malory a introduits dans le roman. Ce n'est pas suffisant, il est vrai, pour se faire une idée précise du contenu de la source de Malory, mais cela permet, en tout cas, de déterminer l'étendue de son originalité.

Dans les pages qui suivent j'ai noté toutes les modifications apportées par Malory à l'original et toutes ses additions, et je crois pouvoir affirmer que chaque phrase, sinon chaque mot de Malory dont il n'est pas fait mention dans les paragraphes ci-dessous, se retrouve tel quel dans les manuscrits français.

## § 1. — L'enfance de Tristan

(M. **273**, 1 — **277**, 20 ; ms. 103, ff° 27 r° a — 33 r° b ; Löseth §§ 19-27)

**273**[1],7-16. M* introduit son roman de Tristan par la description suivante du royaume d'Arthur : « And at that tyme kynge Arthur regned | and he was hole Kynge of Englond | walys & Scotland of many other royammes how be it there were many kynges that were lordes of many countreyes | but alle they held their landes of kyng Arthur | for in Walys were two kynges and in the north

1. Les chiffres au commencement de chaque alinéa renvoient aux pages et lignes de l'édition de M. Sommer. — *M* signifie toujours Malory. L'astérisque désigne les passages qui ne se trouvent pas dans le texte français. Ainsi M* veut dire : « Contrairement au manuscrit français, Malory dit », ou bien « Malory seul », etc. Toutes les citations qu'on trouvera ci-après sont des copies diplomatiques; toutefois j'ai cru utile de résoudre les abréviations et d'écrire les noms propres des textes français avec des majuscules, même lorsque l'original se passait de cette distinction. Le signe ȝ du texte anglais n'a pu être conservé et a été transcrit gh.

were many kynges | And in Cornewail and in the west were two kynges | || Also in Irland were two or thre kynges and al were vnder ĩhe obeissaunce of kyng Arthur | So was the Kynge of Fraunce and the Kyng of Bretayn and all the lordshippes vnto Rome. »

**274**,10-12. Dans le ms. 103, la mère de Tristan lui dit en mourant (f° 27 v° a) : « Ta beaute me fera moult poy de bien car je me mur du trauail que jay eu ðe toy. » M* lui prête les paroles suivantes : « A my lytel sone thou hast murthered thy moder | and therfore I suppose thou that arte a murtherer so yong | thou art ful lykely to be a manly man in thyn age. »

**276**,18-19. M* : Tristan intervient dans la dispute entre son père et sa belle-mère : « But by the good meanes of yong Trystram he made the kynge and her accorded. »

**276**,28-**277**,13. Le ms. 103 donne un récit très succinct des connaissances que Tristan avait acquises à la cour de France (f° 30 v° b) : « Il sceust tant des eschez et des tables que nul ne len peust mater et de lescremie plus que nul. Et chevauchoit si bien que nul plus. » M* : « And so Trystram lerned to be an harper passynge alle other that there was none suche called in no countrey | and soo in harpynge & on Instrumentys of musyke he applyed hym in his yongthe for to lerne | And after as he growed in myght and strengthe he laboured euer in huntynge and in haukynge soo that neuer gentylman more that ever we herd rede of | || And so the book sayth[1] | he beganne good mesures of blowyng of beestes of venery and beestes of chace | and all manere of vermayns and all these termes we haue yet to haukyng and huntyng And therefore the book of venery | of haykynge and huntynge is called the book of syr Trystram | Wherfor as me semeth alle gentylmen that beren old armes oughte of ryghte to honoure syre Trystram for the goodly termes that gentilmen have and vse | and shalle to the daye of dome | that there by in a manner alle men of worship maye disseuer a gentylman fro a yoman | and from a yoman a vylayne | For he that gentyl is wylle drawe hym vnto gentyl tatches | and to folowe the custommes of noble gentylmen. »

1. Les renvois au « booke », si fréquents dans Malory, ne semblent pas correspondre aux passages empruntés. C'est plutôt un moyen naïf de dissimuler les interpolations.

## § 2. — Morholt

(M. **277**, 21 — **285**, 4 ; ms. 103 ff° 33 r° b — 35 v° b ; Löseth §§ 28-9)

**278**,2. M* Morholt est « a knyghte of the table round ». Dans le ms. 103, cela aurait été chronologiquement impossible : d'après le roman français, Arthur ne règne pas encore. Cette déviation ne soulève aucune difficulté chronologique pour Malory, étant donné que l'avènement d'Arthur et la fondation de la Table Ronde font l'objet du premier livre du *Morte Darthur*.

**279**,12-28. Dans le ms. 103, Tristan entre au service du roi Marc avant d'apprendre le défi de Morholt. Dans M. — aussitôt après.

**279**,30-**280**,6. Le ms. 103 raconte l'aventure de la fille du roi Faramon bien plus tôt que ne le fait Malory (ff° 31 r° b — 32 v° b.) Malory l'introduit ici pour la première fois.

**281**,20-**284**,3. M* divise le combat contre Morholt en deux étapes bien marquées et qui impriment à la scène un caractère plus dramatique : la première, lorsque les deux adversaires sont à cheval et reçoivent chacun de graves blessures ; la seconde, après la chute de Tristan et de Morholt ; Tristan commence alors à gagner du terrain.

**284**,7-11. M* mentionne la brèche de l'épée de Tristan aussitôt après le combat. 103 en parlera pour la première fois dans la scène du bain (f° 43 r° b).

**284**,10. Le nom du château de Tintagel est donné dans M. plus tôt que dans 103.

**284**,33-**285**,3. M* nous présente « a ryght wyse lady » qui vient chez le roi Marc et lui dit, ainsi qu'à Tristan et à tous les barons, que Tristan « shold neuer be hole | but yf sire Trystram wente in the countrey the venym come fro | and in that countrey shold he be holpen or else neuer ». L'idée que la guérison doit venir du même pays que le malaise, peut être une survivance des vieilles croyances mythologiques. Mais, grâce au conseil de la dame, le voyage de Tristan perd son caractère aventureux. Dans 103, c'est Tristan lui-même qui demande qu'on le mette dans une barque « a ung petit voille que je puisse tout par moy monter et avaler quand je vouldray... Et quant je seray en la mer tout seul sans compagnie que nul ne my

sara. lors si plaist a Dieu que je naye la mort mè plaira car trop longuement ay languy. Et se je vien a garison je reviendray en Cornouaille ainsi vueil je quil soit fait ». Dans M*, Tristan part pour une destination connue d'avance; ce n'est donc plus une traversée à l'aventure.

## § 3. — Tristan à la cour d'Irlande

(M. **285**, 12 — **292**, 27; ms. 103 ff° 36 v° a — 43 v° b; Löseth §§ 29-33)

**285**,16. Pour l'épisode de Tantris, voir plus haut, pp. 35-40.

**285**,30 — **286**,8; **288**,24-26; **291**,34 — **292**,15. Dans 103, ainsi que dans toutes les versions connues du roman en prose, l'amour de Tristan pour Iseut vient de sa jalousie (f° 39 r° b) : « Tant regarde Palamedes Yseult q[ue] Tristan sen aperchoit a son semblant quil layme de tout son cœur. Tristan si lauoit par mainteffois regardee. maiz ce nestoit pas pour amour quil y eust. Et puis quil vist que Palamedes la regardoit si merueilleusement il dit quil laura ou il mourra. ne ja Palamedes pour pouoir quil ait ny aduendra. Sil est bon cheualier si soit. aussi bon en est il. Et sil estoit garnis et garis il cuideroit bien autant faire darmes comment il fist auant hyer. Ainsi monta Tristan en orgueil et en bouban pour la damoiselle il regarde Palamedes yreement car il lui est bien auis quil lui toult lamour dYseult. » Mais Iseut est indifférente à l'égard de Tristan. Tous les manuscrits, sauf 103, expliquent son attitude par le fait qu'elle n'avait pas encore atteint l'âge mûr. Dans M., tout cela est changé. Nous apprenons dès la p. 285,30 que « Tramtrist cast grete loue to la beale Isoud | for she was at that tyme the fairest mayde and lady of the worlde | (cf. 103 : « si estoit la plus belle femme du monde ») And there Tramtryst lerned her to harpe | and she beganne to have grete fantasy vnto hym ». Dans M*, la jalousie de Tristan est le résultat et non la cause de son amour, car il aime Iseut avant l'arrivée de Palamède. Iseut, elle aussi, aime Tristan dès le début et le charge de combattre pour elle au tournoi (dans 103, il y va de son propre chef). Puis, après sa victoire, Tristan enjoint à Palamède de quitter Iseut : « Wel said | said sir Tristram this shalle be your charge Fyrst vpon payne of your lyf that ye forsake my lady la beale Isoud | and in no maner wyse that ye drawe not to her. » Notons encore le passage suivant

de M* : « Thenne sire Tristram wente vnto la beale Isoud ¦ and tooke his leue of her | And thenne he tolde her all what he was and how he had chaunged his name (dans 103, il l'avoue d'abord au roi) by cause he wold not be knowen & hou a lady told hym þ^t he eshold neuer be hole tyle he cam in to this coũtrey where the poyson was made swhere thorou I was nere my dethe had not your ladyship ben | O gentyl knyght said la beale Isoud ful wo am I of thy departynge | for I sawe neuer man that I oughte soo good wille to | and there with all she wepte hertely | Madame said sire Trystram de lyones goten of Kyng Melyodas and borne of his quene | and I promyse you feythfully that I shal be alle the dayes of my lyf your knyghte | Gramercy said La beale Isoud and I promise you there ageynste that I shalle not be maryed this seuen yeres but by your assent | and to | hym wylle I haue and he wille have me yf ye will consente | and thenne syre Trystram gaf her a rynge and she gaf hym another | and ther with he departed fro her | leuynge her makynge grete dole and lementacion. »

**285**, 34 ; **286**, 3. La rencontre de Palamède avec Iseut a lieu, chez M., *avant* le tournoi (M* : « and euery day syr Palamedes drewe vnto la beale Isoud | and profered her many yeftes | for he loued her passyngly wel. ») Dans 103, il s'éprend d'elle seulement entre la première et la deuxième journée du tournoi.

**289**, 15-17. M. n'explique pas comment le roi et la reine d'Irlande ont compris « that hit was Tramtryst who smote doune syre Palamydes ». Dans 103, c'est Brangien qui les en avertit (f° 42 r° a) : « Celle nuit vint Brangien au roy Angin et lui dit : Sire, vous desires moult a savoir qui le chevalier aux blanches armes est qui lassemblee a vaincue. Certes cest voir fait le roy. Or ne vous esmayes fait elle. car je vous en feray par temps certain. » Elle conduit le roi dans la chambre de Tristan, lui montre les armes blanches et ajoute : « Sire, sachies que le chevalièr qui tant a este ceans... les a portees. » M. avait déjà omis le rôle de Brangien dans l'échange de messages : c'est Iseut qui s'en était chargée. Il n'est donc plus question de Brangien dans la scène de la reconnaissance de Tristan, chez Malory.

**289**, 24-25 ; **290**, 22-23. M* : quand Tristan prend son bain, il y a,

auprès de lui, Gouvernal et Heles (Hebes?); dans 103, Iseut et sa mère. Chez M., c'est le roi qui empêche la reine de frapper Tristan ; dans 103, c'est un écuyer. Chez M*, le roi arrive non seulement parce qu'il entend le bruit, mais aussi parce que la reine le fait mander. Ajoutons que dans M*, Tristan est prêt à se défendre et que la brèche de l'épée se trouve à *un pied* de la pointe.

**290**, 30-32 ; **291**, 10-13 ; **292**, 21-24. M* : Dans la scène du bain, le roi se laisse convaincre par Tristan que s'il a nui à la cause irlandaise, il n'a fait que servir son oncle, le roi Marc, et son pays. Le roi d'Irlande lui pardonne assitôt : « I shalle doo for my worship and for thy loue in soo much as thou arte within my courte | hit were no worship for me to slee the. » Enfin, voici les adieux que fait Tristan aux barons irlandais et qui font ressortir son idée des devoirs du chevalier : « Yf there be ony man here that I haue offended vnto | or that ony man be with me greued | lete complayne hym here afore me or that euer I depart and I shal amende it vnto my power | And yf there be ony that wil profer me wronge or say of me wrong | or shame behynde my bak | saye hit now or neuer | and here is my body to make it good body ageynst body ».

## § 4. — La femme de Segurades

(M. **292**, 28 — **301**, 25 ; ms. 103, ff° 44 r° a — 49 v° b ; Löseth § 34)

**293**, 28. M* : Lorsque le roi Marc va chercher Tristan, il est accompagné de « two knyghtes of his counceylle ».

**295**, 20, v. **301**, 28-31.

**296**, 16-28 ; 38-36, M* : La dame qui reproche à Tristan d'avoir tardé de sauver la femme de Segurades apparaît *avant* que les deux chevaliers du roi Marc aient trouvé Tristan.

## § 5. — Le second voyage de Tristan en Irlande

(M. **301**, 26 — **308**, 31 ; ms. 103, ff° 49 v° b — 55 v° b ; Löseth §§ 35-8)

**301**, 28-31. M* : Le roi Marc persiste dans son attitude hostile envers Tristan (cf. M* 295, 20 : « As longue as kynge Marke lyued | he loued neuer sire Trystam after that | though ther was fayre

speche | loue was there none. ») Lorsque 103, qui conserve encore des traces de la version primitive du roman, laisse paraître des signes de l'affection que le roi portait à son neveu, M. les supprime. Ainsi, d'après 103, le mariage de Marc est dicté par les barons de Cornouaille (f° 49 v° a : « Les barons si distrent au roy que moult se merveilloient quil ne prenoit femme. ») M* en reporte l'initiative sur Marc, qui se décide à prendre femme sans que les barons l'y contraignent : « And thenne he ymagyned in hym self to sende sir tristam in to Ireland for la beale Isoud | For sir Trystram had soo preysed her beaute and her goodness that kynge Mark saidhe wold wedde her. »

**303**, 19-20. M* : Le roi Angins doit répondre au défi de Blioberis dans trois jours : « The Juges gaf hym respyte by the thyrrde daye to gyue his ansuere. »

**303**, 21 — **304**, 12. Voir ci-après, appendice II.

**304**, 22-24. M* : Tristan envoie Gouvernal auprès du roi Angins pour lui dire qu'il se chargerait de la bataille : « for too wynne the loue of the kyng of Irland. »

**305**, 13.19. M* : Tristan enjoint au roi Angins d'avouer qu'il a tort. Puis il ajoute : « for my lady youre daughters sake La Beale Isoud I will take this bataille » (cf. 103, f° 52 r° a).

**306**, 23-25. Dans 103, Blanor seul défie le roi d'Irlande. M* : *Blioberis et Blanor* « that were bretheren they hadde assomoned the kyng Anguysshe of Irland » (302, 26-28). Cette phrase paraît remonter à la description que donne de Blanor la version du ms. 103 (f° 61 v° b) : « Si dit lun deux qui avoit nom Blanor et estoit frere Blioberis. » Chez M*, Blioberis fait un deuxième discours : « God spede you wel said Bleoberys for ye shal fynd hym the myghtyest knyght that euer ye hadde ado with all for I knowe hym for I haue had ado with hym[1]. »

**308**, 27-31. M* : Iseut se réjouit de l'arrivée de Trìstan en Irlande : « Thenne the Quene and all that there were made the moost of hym that they myghte. But the Joye that la beale Isoud made of syr Trys-

1. Cf. ms. 103 : « Cil cheualier a qui vous vous deues combattre est proudoms. je le congnois. »

tram there myghte no tonge telle for of all men erthely she loued hym moost. »

## § 6. — Le philtre d'amour

(M. **308**, 32 — **310**, 4 ; ms. 103, ff° 55 v° b — 57 r° b ; Löseth §§ 38-9)

**308**, 32-33. M* : C'est le roi Angins lui-même et non pas Tristan, comme dans 103, qui insiste sur sa promesse : « Thenne upon a daye kyng Anguysshe asked Tristram why he asked not his bone. »

**309**, 3-4 ; 11-15. M* souligne que Tristan demande Iseut *pour son oncle* : « Not for myself but for myne vncle kynge Marke that shalle haue her to wife for so have I promysed hym. » Si je la prenais pour moi-même, ajoute-t-il, « then I were shemed for euer in this world and fals of promise ». Dans 103, il dit, au contraire, qu' « il la demandera pour soy meismes ». La réponse du roi est à peu près la même dans les deux textes, sauf les mots en italiques :

**Ms. 103, f° 56 r° a :**

« Tristan tant aues fait pour moy que bien aues deseruie Yseult. Et je la vous doing ou pour vous ou pour vostre oncle. faire en poues vostre volente car il me plaist moult. »

**M. 309, 12 :**

« Ye shalle haue her with you to doo with her what it please you | that is for to saye yf ye lyst to wedde her you self *that is me leuest* | And if ye wille gyue her unto kynge Marke your vnkel that is in youre choyse. »

**309**, 18-20. Dans 103, le flacon contenant le philtre est confié à Brangien et à Gouvernal. Chez M*, Iseut est initiée au secret : « The quene gaf *to her* and Dame Bragwayne her doughters gentylwoman and vnto Gouvernail a drynke », etc.

**309**, 23-25. Dans le roman en prose, la reine dit seulement (103, f° 56, v° a) : « Si tost comment le roy Marc en ara beu et ma fille apres ilz sentraimeront tant et si merueilleusement que nul ne pourroit mettre discorde entreulx deux[1]. » Elle ne dit pas que la durée de l'efficacité du philtre est illimitée[2]. M* ajoute que « eyther shall

1. Ici l'analyse de M. Löseth paraît inexacte (p. 29) : « La reine leur remet un philtre dans un vase d'argent. Ils devront le faire boire au roi Marc et à Iseut le soir de leurs noces, *afin qu'ils s'aiment toujours.* »

2. L'absence de toute indication précise de la durée de l'efficacité du philtre dans

loue other the dayes of their lyf ». Ce n'est qu'une amplification du texte français, car, dans la suite, la version de 103 n'autorise aucun doute quant à la durée illimitée du philtre.

## § 7. — Le château des Pleurs

(M. **310**, 5 — **316**, 7 ; ms. 103, ff° 57 v° a-64 v° a ; Löseth §§ 40-41)

**310**, 18. M* : Tristan apprend la coutume du château par un chevalier *et par une dame*.

**311**, 23-31. Dans 103, le combat des chevaliers a lieu avant le concours des dames. Dans M*, Tristan dit : « Rather thanne my lady shold lese her heed | yet had I leuer lese my hede ] Nay nay said sire Breunor the ladyes shalle be fyrst shewed to gyder... Nay wille not soo said sire Tristram. » Finalement, Brunor a raison de Tristan et le concours des dames précède celui des chevaliers.

**311**, 27. M* : Tristan se méfie des juges, « for here is none », dit-il, « that wille gyue ryghteuous Iugement ».

**312**, 27. M* : Tristan et Brunor continuent à se battre après avoir perdu leurs chevaux.

**312**, 15-17 ; **313**, 7-8. Dans 103, Tristan a des scrupules (f° 60 v° b) : « Comment fait Tristan voulles vous que je occie ceste dame. Oyl voir a faire le vous convient ou nous vous occiron. prenes lequel que vouldres. Et il dit : mauldit soit qui ceste coustume establi Je le feray puis que autrement ne puist estre. Mais oncques ne fis chose plus enuis. car jen seray honny a toute ma vie. » Chez M*, Tristan n'apparaît pas comme une victime de la cruelle coutume : il en est presque l'exécuteur volontaire[1]. Malgré les nobles sentiments qu'il exprime au début (310, 30 : « Soo god me help... this is a fowle cus-

les paroles de la reine semble fortifier la thèse de Gertrude Schoepperle (v. *Tristan and Isolt, a Study of the Sources of the Romance*, Francfort and London, 1913, vol. I, pp. 75-84).

1. Cf. V. D. Scudder, *ouvrage cité*, p. 241 : « No gentle Companion of the Table Round would have decapitated the lady of Sir Breunor were it ten times the custom of the castle. » Mais Miss Scudder oublie ou ignore que l'épisode du meurtre n'a pas été inventé par Malory : la dame devait succomber malgré Tristan. L'auteur anglais n'a donc fait que changer les propos de Tristan avant le meurtre.

tome and a shameful », etc.), il n'hésite pas à faire tomber la tête de la dame de Brunor : « & there with alle sir Tristram strode vnto hym and toke his lady from hym and with an auke stroke he smote on her hede clene. » Ce changement, si contraire à la tendance générale de Malory[1], est peut-être dû à une coupure maladroite. — M* : Brunor ne meurt pas de ses blessures comme dans 103, mais Tristan lui « vnlaced his helme | and strake of his hede ».

**313**, 11. Dans 103, Galehout apprend la mort de ses parents par sa sœur. M* : c'est « un chevalier du château » qui l'en prévient.

**314**, 4-7. M* : Tristan répond à Galehout : « I wille rather yelde me to you than dye | for that is more for the myght of your men than of your handes | And ther with alle Trystram tooke his owne suerd by the poynte and put the pomel in the hand of sir Galahad. »

**314**, 22; **315**. M* donne ici une conversation de Tristan avec Galehout qui a pu exister dans le « Frensshe Booke », car elle constitue une préface aux épisodes qui suivent.

## § 8. — Brangien

(M. **316**, 7 — **321**, 10; ms. 103, ff° 64 v° a-69 v° a; Löseth §§ 42-4)

**316**, 16-20. Comme nous l'avons vu plus haut[2], M. omet presque entièrement le rôle de Brangien dans la première partie du roman. Aussi ne parle-t-il point d'elle au moment de la noce de Marc : l'épisode de la substitution de Brangien dans le lit nuptial ne figure pas dans M. Cela entraîne une modification de l'épisode de Brangien livrée aux serfs[3]. C'est sur les « demoiselles d'Iseut » que M. rejette la responsabilité de l'attentat contre Brangien : ces demoiselles, envieuses de la situation privilégiée de Brangien, font en sorte que celle-ci soit envoyée dans une forêt « for to fetche herbes & there she was mette and bounde feete and hand to a tree and so she was bounden three days ». Palamède la délivre, et la suite se passe comme

1. Voir plus haut, pp. 116-125.
2. Voir p. 160.
3. Cf. Bédier, *ouvr. cité*, II, p. 240 *sqq*.

dans le roman en prose. Ainsi la belle allégorie des fleurs de lys[1] qu'introduit le roman français est remplacée, dans M., par une intrigue courtoise.

**318,** 38. M* donne le nom d'*Adtherp* au « bon chevalier », qui reste anonyme dans le roman en prose.

**319,** 1-2. M* : le chevalier conduit Iseut dans un château. Selon 103, il l'emmène dans une tour[2].

**320,** 15-28. M* : Tristan n'est pas supérieur à Palamède; le combat reste indécis.

**320,** 31. M* : Iseut empêche Tristan de tuer Palamède « bycause he is not crystened I wold be lothe that he shold dye a Saracen ».

## § 9. — Découverte et séparation des amants

(M. **321,** 11 — **327,** 31 ; ms. 103, ff° 69 v° a — 78 v° a ; Löseth §§ 45-54)

**322,** 10-21. M* : C'est Dinas qui insiste auprès du roi Marc pour que Tristan soit libéré. « And syr said sire Dynas ye shalle vnderstande that sir Tristram is called pyerles and makeles of ony Crysten knyghte | ... And therfore syre I counceyle yow to take hym to your grace. »

**322,** 23-32. Dans 103, après la première découverte des amants, Marc invite Tristan à la cour pour lui donner le change : « Le roi monstre a Tristan moult bel semblant pour le decepuoir. Il est plus sire de son hostel quil ne fu oncques mais. » M* nous fait croire, au contraire, à la sincérité de Marc : « And soo whan syre Tristram came to the kynge | he was welcome | ...and there was game and playe | and thenne the kynge and the quene wente on huntynge and sir Tristram. » M opère aussi le changement suivant :

1. Cette allégorie est propre au roman en prose. M. Bédier la qualifie (*ibid.*, p. 243) d' « enjolivement courtois du conte des deux chemises ».

2. Les miniatures insérées dans certains manuscrits du roman en prose font apparaître Iseut au sommet d'une tour isolée. En conséquence, la description que donne Malory (« Isoud lay on the walls and beheld them ») diffère peut-être de la version française.

**Ms. 103, f° 71 r° a :**

*En lostel le roy auoit trente chevaliers* du lignage a deux freres que Tristan auoit occis *qui moult volentiers sen vengassent silz peussent.*

**M. 322, 28 :**

The kynge and the quene made their pauelions & theire tentes in that forest besyde a Ryuer | and ther was dayly huntynge and Iustynge | *for there were euer XXX Knyghtes redy to Iuste vnto alle them that came in that tyme.*

M. omet, quelques pages plus loin, l'épisode des faux et de l'embuscade à laquelle les trente chevaliers, désireux de venger la mort de leur frère, auraient pris part (ms. 103, f° 74 r° b). Cela amène le changement que nous venons de noter dans les deux passages cités en regard : M. dépouille les trente chevaliers de leurs sentiments d'inimitié à l'égard de Tristan et donne ainsi à la scène une allure bien plus pacifique que ne le fait 103.

**324**, 20-22. Dans 103, c'est une dame et un écuyer qui apportent le cor magique (f° 72, v° a). M* : c'est un chevalier, « that was sente from Morgan le fay vnto kynge Arthur ».

**325**, 7. Voir plus haut, p. 50, note.

**325**, 15-17. M* : Les chevaliers de Cornouaille se chargent de punir la fée Morgane d'avoir envoyé le cor : « Soo there were many knyghtes made their auowe | and euer they met with Morgan le fay that shey wold shewe her short curtosye. »

**325**, 35 — **326**, 2. C'est le peuple qui, dans le ms. 103, fait l'éloge de Tristan (f° 75, v° b) : « Le peuple qui veoient mener Tristan a sa mort dient. Ha Tristan font ilz sil souuensist au roy de langoisse que tu souffris encontre le Morhoult pour la franchise de Cornouaille il ne te feist pas mettre a mort. » Dans M, c'est Tristan lui-même qui insiste pour la reconnaissance de ses prouesses : « Thenne said he fayr lordes remembre what I haue done for the Countreye of Cornewaile | and in what Ieopardy I haue ben in for the wele of you alle For whan I fought for the truage of cornewaile with sir Marhaus the good knyght | I was promysed for to be better rewarded. » (Cf. **372**, 19-32.)

**326**, 22-25. D'après 103, Tristan fait le saut de la chapelle pour mourir en liberté (f° 76 r° a : « Se je muir. Ce ne sera pas par si vil gent comme vous estes. ainchois me laroie je cheoir en celle mer. »)

M. l'explique uniquement par la pudeur de Tristan, qui avait honte de sa nudité : « Whanne sir Tristram sawe the peple drawe vnto hym he remerbryed he was naked | & sperd fast the chappel dore and brake the barrys of a wyndowe | and soo he lepte oute. »

**326,** 28; **327,** 4. Dans 103, les amis de Tristan (Gouvernal, Lambègue et Sentaille) sauvent d'abord Iseut, puis Tristan. Dans M*, ils se portent d'abord au secours de Tristan qui délivre ensuite Iseut.

**327,** 8-31. Du fait de la limitation du rôle de Brangien dans M.[1], la séparation des amants présente deux contresens : 1° Dans M*, Iseut sait que Tristan est blessé par une flèche empoisonnée et qu'il ne peut guérir que si Iseut aux Blanches Mains le soigne ; cela ne s'accorde pas avec le fait qu'Iseut avait été ravie par le roi Marc pendant que Tristan était à la chasse et qu'elle était, par conséquent, dans l'impossibilité de voir la plaie de Tristan ; 2° M* : Iseut était « kepte... strayte that by no meane neuer she myght wete nor sende vnto Trystram nor he vnto her » ; comment a-t-elle pu, dans ces conditions, envoyer à Tristan par la cousine de Brangien un message lui disant d'aller se soigner en Bretagne? Ces inexactitudes résultent de l'omission du rôle de Brangien dans l'épisode de la séparation des amants; en effet, dans le ms. 103 (f° 78 r° b), c'est Brangien qui propose à Tristan d'aller en Bretagne; c'est elle (et non pas sa cousine) qui vient le voir, regarde sa blessure et dit : « Vous yres en la petite Bretaigne en lostel le roy Hoel qui a vne fille qui a a nom Yseult aux blanches mains. Celle sceit tant de medicine quelle vous ara tantost guari. »

## § 10. — Iseut aux Blanches Mains

(M. **327,** 31 — **337,** 24 ; ms. 103, ff° 78 v° a — 91 r° a ; Löseth §§ 54-63)

**328,** 22-36. Dans 103, Tristan, séparé d'Iseut, ne cesse jamais d'évoquer son souvenir (f° 79 v° b-80 r° a) : « Tant pensa quil jecta vng grant souspir. et puis dit. Ha belle Yseult tu mas mort. lors chiet de dessus son cheval a terre tout pasme. » M* : Tristan oublie aussitôt Iseut de Cornouaille et se laisse séduire par les richesses « and alle other pleasaunce » de la deuxième Iseut. Dans 103, il n'a

1. Voir plus haut, p. 160 et 165 *sqq.*

aucune intention d'épouser Iseut aux Blanches Mains; son mariage est dû à une méprise de Kahedin, qui promet à Tristan l'Iseut pour laquelle il l'entend soupirer. Tristan, songeant à la reine de Cornouaille, accepte le secours de son ami. Ce n'est qu'au moment des fiançailles qu'il se rend compte que « Kehedin lui veult donner celle Yseult a qui ne pense mie ». Il se résigne « pour ce quil... ne se voult descouvrir ». Dans M., tout se passe bien autrement. Tristan s'éprend d'Iseut aux Blanches Mains avant les fiançailles : « Thenne by the grete meanes of kynge Howel & kehydyus his sone by grete profers there grewe grete loue betwixe Isoud and sire Trystram | for that lady was bothe good and fayre | and a woman of noble blood & fame | And for by cause sir Tristram had suche chere and Rychesse and alle other plesaunce that he hadde | all moost he hadde forsaken la beale Isoud. » Quel contraste avec ce passage du ms. 103 (f° 83 r° a) : « Ja nombliera Yseult tant com il viue. ains laime orendroit plus quil ne fist oncques mais. pour elle languist nuit et jour, pour elle veille et pour elle pense[1]. » Grâce à ce changement, il devint impossible pour M. d'expliquer la célèbre scène du lit nuptial; il la copia sur sa source sans même essayer de la rattacher aux événements qui précèdent : « And thenne he (Tristan) toke suche a thought sodenly that he was alle desmayed | and other chere maade he none. »

**329**, 26-35. M* : L'épisode de Suppynabiles (*Pinabel*, dans 103) *précède* celui de la lettre d'Iseut à Guenièvre.

**330**, 28. M* : L'Ile de Servage se trouve au pays de Galles.

**331**, 2-3. Dans 103, Segurades pardonne à Tristan « parce qu'il est ici » (*sic*). Dans M*, il dit qu'il ne pourra jamais haïr un noble chevalier « for a lyght lady ».

**331**, 9-15. Dans 103, Tristan ne dit pas un mot de ses victoires : c'est Segurades qui en fait l'éloge. M*: Tristan prononce tout un discours sur ses propres prouesses : « Wete you wel fair lady said sir Tristram that I slewe Marhaus and delyuered Cornewaile from the truage of Irland | and I Amhe that de lyuered the Kyng of Irland from

1. Cf. Thomas, v. 78-80 : « De rien comforter ne me volt, et si set bien ma grant dolur et l'anguisse q'ai pur s'amur. »

sire Blamor de ganys | and I am he that bete sir Palamydes | and wete ye wel I am sire Trystram de lyones. »

**332,** 26. M* indique que la fête à la cour de sir Nabon doit avoir lieu *cinq jours* après son annonce.

**332,** 20. M* spécifie que le nombre des chevaliers venant à la fête est de 500.

### § 11. — Les aventures de Lamorac.

(M. **334,** 24 — **338,** 14 ; ms. 103, ff° 91 r° a — 75 r° b ; Löseth §§ 64-6)

**336,** 17-22. Selon 103, Lamorac est le meurtrier du père de Frolles, et c'est pour cette raison que Frolles l'abandonne. Dans M*, l'histoire de ce meurtre ne figure pas et l'explication du départ de Frolles est modifiée : il demande qui était le chevalier inconnu et Lamorac lui répond : « it is not for you to knowe nor it is no poynte of my charge | *ye are the more vncurteis saide sire Frol* | *and therfore I wille departe fro yow.* »

**336,** 24-5. Dans 103, Lamorac (f° 93 r° b) « vint a une fontaine. et trouua vng chevalier et vne demoiselle dormant ensemble ». M* : le chevalier seul est endormi et sa dame « sate with hym and waked ».

**336,** 24-5. Dans M., l'ordre des combats est changé : Gauvain attaque le premier le chevalier (appelé Luces dans 103), puis Lamorac tue ce chevalier et attaque Belynas. Dans 103, Lamorac attaque d'abord Luces, puis se querelle avec Gauvain sans se battre ; Belynas attaque Gauvain, et Lamorac renverse Belynas.

### § 12. — La Cotte Mal Taillée[1].

(M. **338,** 15 — **353,** 4 ; ms. 103, ff° 95 v° a — 107 v° a ; 133 v° b — 144 v° b ; Löseth §§ 66-73)

**340,** 32 ; **341,** 2. Dans 103, Kahedin prie la demoiselle de lui donner l'écu (f° 96 v° a) : « Bailles cha cil escu je le vous garderay. et

1. La source de Malory devait donner ici un récit plus complet que toute autre version du *Tristan* en prose dont nous ayons connaissance Ainsi, Malory seul explique la haine de la demoiselle pour la Cotte. Chaque nouvel échec de ce chevalier provoque une nouvelle crise de colère chez la demoiselle et accroît progressivement son mé-

le dourray ou vous commanderes. » Dans M., il ne demande qu'à le regarder : « Damoysel sayd syr kay wete ye wel I toke this sheld in my handes by youre leue | for to behold it not to that entent | but goo were someuer thou wilt | for I will not go with you. » Aussi attend-il dans M* que la demoiselle ait fini de parler.

**344**, 6-18. M* : La demoiselle ne croit pas au récit que fait la Cotte de son aventure au château Orgueilleux, et envoie un « currour » pour le vérifier. L'envoyé « rode thydder lyghtly | and asked how and in what maner that la cote male tayle was escaped oute of the castel | || Thenne alle the knyghtes cursyd hym and said that he was a fende and noo man | For he hath slayne here twelue of oure best knyghtes | & we wende vnto this daye that hit ben to moche for sir laūcelot du lake or for sire Tristram de lyones | And in despyte of vs alle he is departed from us and maulgre oure hedes | || With this ansuer the currour departed and came to Maledysaunt his lady | and told her alle how syr la cote male tayle had spedde at the castle Orgulous | Thenne she smote doune her heed | and sayd lytel »

**344**, 18-38. M* ajoute ici tout un tableau de l'éducation d'un chevalier valeureux. Dans 103, Mordret reproche à la demoiselle d'avoir calomnié la Cotte, mais ne dit rien des qualités exceptionnelles de ce chevalier. Dans M., il ajoute : « For I warne you playnly he is a good kynghte | and I doubte not | but he shalle preue a noble knyghte | but as yet he may not yet sytt sure on horsback | for he that shalle be a good horsman | hit must come of vsage and exercyse | But whan he cometh to the strokes of his swerd | he is thenne noble and myghty | and that sawe sire Bleoberys and sir Palamydes | for wete ye wel they are wyly men of armes | and anon they knowe when they see a yonge knyghte by his rydyng | how they are sure to yeue hym a falle from his hors or a grete buffet | But for the moost party they will not lyghte on foote with yonge knyghtes | For they are wyght and strongly armed | For in lyke wyse sir launcelot du lake whan he was fyrste made knyghte | he was often putte to the werse vpon horsbak | but euer vpon foote he recouered his

pris pour le jeune aventurier. Dans 103, comme dans les autres manuscrits, la demoiselle prend une attitude railleuse dès le début, et les événements qui s'ensuivent n'y sont pour rien.

renomme | and slewe and defoyled many knyghtes of he round table | And therfore the rebukes that sir Launcelot dyfd vnto many knyghtes causeth them that be men of prowess to beware | for often I haue sene the old preued kynghtes rebuked and slayne by them that were but yonge begynners. »

**345**, 6-18. Voir plus loin, p. 225, note.

**345**, 21. M* : Mordred abandonne la Cotte et la demoiselle *dès qu'il voit Lancelot.*

**345**, 25-34. M* donne le contenu de la lettre que Tristan écrivit à Lancelot afin de justifier le mariage avec Iseut aux Blanches Mains : « Syre Tristram sente by a damoysel a letter vnto sire launcelot excusynge hym of the weddynge of Isoud le blaunche maynys | and said in the letter as he was a true knyght | he hadde neuer adoo flesshly with Isoud la blaunche maynys | and passynge curtoisly & gentyly sir tristram wrote vnto sir launcelot euer bysechyng hym to be his good frende | & vnto la beale Isoud of Cornewaile | and that sire Launcelot wold excuse hym yf that euer he sawe her. »

**347**, 12-13. M* : Dans la bataille au château de Pendragon, Lancelot brise sa lance.

**347**, 19. M* donne le nom de *Bryan* au seigneur du château de Pendragon ; anonyme dans 103.

**347**, 33. Dans 103, les chevaliers mis en prison sont au nombre de 134; dans M*, de 30. Le nombre des dames qui subissent cette épreuve est le même dans les deux textes (40).

**348**, 16. M* précise la distance à laquelle Lancelot a rattrapé la Cotte et sa dame : deux milles.

**348**, 31; **349**, 11. Dans 103, Lancelot consent à suivre la demoiselle à condition qu'elle ne révèle pas son identité. Selon M*, il lui enjoint de ne plus faire de reproches à La Cotte, « for he is a good knyght and I doubte not he shalle preue a noble knyght | and for his sake and pyte that he sholde not be destroyed | I folowed hym to socoure hym in this grete nede ». La demoiselle lui explique qu'elle n'a jamais haï le chevalier et ne le maltraitait que « for grete loue », car elle le croyait trop jeune pour l'aventure qu'il avait entreprise. Lan-

celot reconnaît sa bonté et dit qu'elle devrait s'appeler Bien Pensaunt au lieu de Mesdisant. Cette dernière remarque se trouve déjà dans 103.

**349**, 30-31. Dans M*, les chevaliers qui défendent les étroits de Sorelois portent les noms suivants : Playne de force et Playne de amours au premier étroit; Pillounes, Pellogris et Pellandris au deuxième étroit. Tout comme dans 103, ils sont les frères de Plenorius.

**350**, 17. M* : Le combat de la Cotte avec Plenorius dure *deux heures*.

**350**, 20. M* prête à Lancelot un éloge de la Cotte : « Now may ye see... thas he is a noble knyghte for to consydre his fyrste bataile | and his greuous woundes | And euen forth with all so wounded as he is | it is merueile that he may endure this longe batail with that good knyghte. »

**351**, 18. M* ajoute une métaphore : « & lyke two bulles they lasshed to gyders. »

**352**, 45. M* : Lancelot n'octroie le pays de Sorelois à Plenorius qu'après le refus de la Cotte d'en prendre possession.

**352**, 25 — **353**, 11. M* : Lancelot donne le château de Pendragon à la Cotte et lui soumet Veroneus (*Neroueus* dans M.) qui aura « alle the rule of that castle and of that countrey vnder la Cotte male tayle ». A la suivante Pentecôte la Cotte et Plenorius deviennent chevaliers de la Table Ronde[1]. La Cotte reçoit le nom de Breunis le noyre[2] et épouse la demoiselle Mesdisant, qui s'appellera désormais « Beau viuante ». Puis, « as the frensshe book maketh mencyon | syr la Cote Male tayle auengyd his faders dethe ». On ne saurait décider si toute cette conclusion de l'épisode de la Cotte est due à Malory ou à sa source. Quoi qu'il en soit, le fait que Malory invoque son livre français ne prouve rien, car, dans la majorité des cas, c'est pour dissimuler ses inventions que Malory nous renvoie à ses modèles.

1. M. prédit l'adoubement de Plenorius un peu avant ce passage (352, 14-17).

2. 103 hésite entre les formes *Brun* et *Brunor*. Malory paraît les avoir combinées.

## § 13. — La forêt de Darnantes.

(M. **353**, 12 — **362**, 34 ; ms. 103 ff° 107 v° a — 116 r° b ; Löseth §§ 71 a-75 a)

**353**, 14-19. Dans 103, la lettre d'Iseut à Tristan où elle se plaint de son « change » semble avoir conservé quelque chose du souffle tragique des vieux poèmes (f° 107 v° b) : « Amy Tristan ce change moccist et tue et je sueffre tout le mal que chetif coeur peult souffrir. » M* change complètement le sens de la lettre : Iseut écrit « as pyteous letters as coude be thoughte and made | and her conclusion was | that | and hit pleasyd syr Tristram | that he wold come to her courte | *and brynge with hym Isoud la blaunche maynys* | *and they shold be kepte as wel as she her self.* »

**353**, 27. Le nom de la forêt de Darnantes est « Forest Perillous » dans M*; ce nom résulte probablement de la phrase que 103 prête à l'ermite (f° 108 v° a) : « Elle est moult perilleuse et adventureuse. »

**355**, 7-27. Dans 103, il n'y a qu'un seul combat entre Tristan et Lamorac, car à leur deuxième rencontre, ils ne font que causer. Dans M*, il y a un deuxième combat.

**355**, 31-33. La métaphore qui dépeint le hurlement de la bête glatissante est « comment se vingt braches glatissent deuant elle » dans 103 (f° 109 v° b) ; M* : « as hit had ben the noyse of thyrtty coupel of hoūdes questyng ».

**356**, 6-9. Dans 103, Tristan exprime l'opinion que « maints cheualiers abatent souuent meilleurs chevaliers qui ne sont ». M* y ajoute le raisonnement suivant : « here men may vnderstande | that ben of worship that he was neuer fourmed that at alle tymes myght stande | but somtyme he was putte to the werse by male fortune ».

**356**, 10-13. Selon 103, Kahedin vient à la maison du forestier avant sa rencontre avec Palamède ; dans M*, *après* l'avoir quitté.

**357**, 17. M* : la plainte de Méléaguant *précède* sa rencontre avec Gauvain.

**358**, 5-**359**, 4. M* : Lancelot intervient dans la dispute entre Lamorac et Méléaguant. Aussi est-il au courant de l'amour de Méléaguant pour Guenièvre. Il doit décider lequel des deux chevaliers a mérité le châtiment : Méléguant qui aime Guenièvre, ou Lamorac qui

la critique et qui subit de ce fait l'attaque de Méléaguant. Blioberis se range du côté de Lamorac, car il admet volontiers un désaccord entre deux chevaliers au sujet de leurs dames, sans que cette différence de goût nécessite un combat. Lancelot entend les explications des deux chevaliers et décide en faveur de Lamorac.

**359**, 29. Dans 103, Keu vainc Tor (f° 113 v° a). Dans M*, « that knyght gaf sir kay a falle ».

**360**, 9-10. M* : le premier chevalier renversé par Tristan est Brandiles et non Keu comme dans 103. M. dit seulement que Keu suivait Tristan « but he (= Tristan) wold not of his felowship ». Il résulte de ce changement que Keu, qui n'a pas été blessé comme dans 103, ne quitte pas les chevaliers.

**360**, 31-**361**, 2. M* : Keu croit que Tristan ne le cède qu'à Lancelot : « A sayde sire kay and ye be syre Trystram de lyones ye are the man called now moost of prowesse excepte sir launcelot du lake | For he bereth not the lyf crysten ne hethen that can fynde suche another knyghte to speke of his prowesse and of his handes and his trouthe with alle | For yet coude there neuer creature saye of hym dishonour and make hit good. »

**361**, 2-27. L'épisode du roi Arthur est raconté par l'auteur dans M* et par le roi même dans 103 (f° 115 r° b).

**362**, 10. M* donne le nom de *Annoure* à la demoiselle qui voulait tuer le roi Arthur; anonyme dans 103.

## § 14. — La folie de Tristan.

(M. **363**, — **373**, 3 ; ms. 103 ff° 116 v° a-121 r° a ; 161 v° a-161 v° b ; 121 r° a-121 v° a ; 125 r° a ; 129 r° a ; 161 v° b-163 r° a ; 130 v° a-133 r° a ; 163 r° a-166 v° a ; Löseth §§ 76... 106).

**363**, 33-35. M* : Tristan trouve non seulement la lettre d'Iseut à Kahedin, comme dans 103, mais aussi celle de Kahedin à Iseut ; cette dernière figure même avant l'autre. Après l'épisode de la lettre de Kahedin, M* ajoute : « And also he (= Tristan) had foūd the letter that she wrote vnto Kehydius. » Cela donne tout à fait l'impression que M* s'était trompé en attribuant la première lettre à Kahedin et qu'au lieu de corriger sa faute, il s'était empressé d'y ajouter la bonne leçon.

**364**, 3-5. Lorsque Tristan reproche à Iseut son manque de fidélité, il dit dans M* : « Allas madame the good loue that I have loued you | *and many landes and rychesse haue I forsaken for your loue* » etc. Dans 103, il dit seulement qu'il est « le plus loyal amant du monde » (f° 117 v° a).

**364**, 6-13. Au lieu de « Kehedin je vous deffy » — défi que Tristan lance à Kahedin dans 103 — il dit, dans M* : « As for the sir kehydius I broughte the oute of Bretayne in to this Coūtrey | and thy fader kynge Howel I wanne his landes | how be it I wedded thy syster Isoud le blaunche maynys for the goodnes she dyd vnto me | And yet as I am true knyghte she is a clene mayden for me | but wete thou wel syr Kehydius for this falshede and treason thou hast done me | I wille revenge it vpon the. »

**365**, 26-30. D'après 103, la dame d'Iseut, ne pouvant consoler Tristan « monte et sen va a la tour ou elle fu cette nuyt herbergee ». M* : Tristan la quitte. « And at the last sir Tristram toke his hors and rode aweye from her | And thenne was it thre dayes or that the coude fynde hym. » Selon 103, il reste huit jours durant près de la fontaine, « menant son deuil que oncques ne le laissa se ne fu en dormant ».

**365**, 29-35. M* : « Thenne another tyme sir Tristram escaped awey from the damoysel | and it happed hym to ryde by the same castel where sire Palamydes and sir Tristram dyd bataille whan la beale Isoud departed them | And there by fortune the damoysel mette with sire Tristram ageyne makynge the grettest dole that euer erthely creature made. »

**366**, 5-9. M* : « And thenne he (= Tristan) vnlaced his armour | and thenne sir Tristram wold go in to the wildernesse and brast doune the trees and bowes | and otherwhyle whan he fond the harp that the lady sente hym | thenne wold he harpe and playe therupon | and wepe to gyders. » Le sens tragique de cette scène paraît plus accentué dans M* que dans 103, où Tristan ne quitte point la dame; il l'écoute tranquillement et lui parle aux sons de la harpe. Dans M*, il la fuit, pour ne point entendre ses paroles de consolation, mais quand il trouve la harpe, il se met à en jouer pour alléger sa peine : « And somtyme when sir Tristram was in the woode... | thenne wold she sytte her doune and playe vpon that harp | Thenne wold sire

Tristram come to that harp | and herken ther to | and somtyme he wold harp hym self. »

**366**, 14. M* : Tristan reste dans la forêt pendant trois mois.

**366**, 15-**367**, 34. M* change complètement l'ordre des épisodes. Les pp. 366,15-366,34 (And thenne was he naked and waxed lene and poure of flesshe... and wold neuer come in town | ne vyllage) correspondent aux ff° 161 v° a-161 v° b du ms. 103; les pp. 366,34-367, 4 (The meane whyle the damoysel... and seke hym | and comfort hym and I may) correspondent aux ff° 121 r° b-121 v° a; p. 367, 5-34 correspond aux ff° 125 r° a-129 r° a. La première phrase de ce passage fait croire que tous ces changements sont dus à M* : « Thenne *a lytel before that tyme* la Beale Isoud had commaunded sir Kehydius oute of the Countrey of Cornewaile. » Dans le « Frensshe Booke », cet épisode se plaçait probablement *avant* celui de Dagonet et ne différait en rien du récit de 103. — Dans la suite, l'ordre des épisodes est également modifié : pp. 367,34 — 368,17 = ff° 161 v° b — 163 r° a; pp. 368, 18 — 369,8 = ff° 130 v° a — 133 r° a; p. 369,8-12 = f° 162 r° a lignes 18-36 de haut en bas; pp. 369, 12 — 373, 3 = ff° 163 r° a — 166 v° a.

**368**, 13. Dans 103, c'est un chevalier du roi Marc qui reconnaît Matto le brun; dans M* — le roi lui-même.

**368**,25. M* : Andret en veut à Tristan, « by cause he wold have sire Tristrams lādes ». 103 dit seulement que « sala la royne moult reconfortant et toute se fust reconfortee se ne fust Sandret qui grant mal lui vouloit pour lamour de Tristan ».

**368**, 32. Selon M*, Iseut perce un prunier; d'après 103 — un « creux arbre » (f° 132 v° a).

**369**, 10. Dans 103, Tristan reçoit le pain de l'ermite avant de se coucher (f° 162 r° a). Dans M*, « he laid hym doun and slepte | and in the meane whyle the heremyte... leid mete doune by hym ».

**369**, 23. M* identifie le chevalier assailli avec Dynaunt.

**369**, 30. M* : le géant prit Dynaunt « by the coller | & pulled hym afore hym vpon his hors ». 103 dit seulement que le géant « sault et laert par le bras » (f° 103 v° a).

**370**, 20-**371**, 23. M* ajoute toute une scène de la reconnaissance de

Tristan par Iscut dont 103 ne donne qu'un bref résumé (f° 165 r° a-b) : « En telle maniere fu Tristan en lostel le roy Marc son oncle que nul ne le congnoissoit ne ja recongneu ny fust se ne fust par Hudain son brachet qui le recongnut tantost com il le vit. si le tint on a grant merueille. Et par ce fu recongneu. » Voici le récit de M* : « But all this whyle there was no creature that knewe sir Tristram nor what man he was | Soo hit felle vpon a daye that the quene la beale Isoud herd of suche a man | that ranne naked in the foreste | and how the kynge had brought hym home to the Courte | Thenne Beale Isoud called vnto her dame Brangwayne and said come on with me | For we will goo see this man | that my lord brought from the forest the last daye | So they passed forthe | and spered where was the seke man | And thenne a squyer told the quene that he was in the gardyn | takynge his rest | and repose hym ageynst the sonne | Soo whan the quene looked vpon sir Tristram she was not remembryd of hym | but euer she seid vnto dame Brangwayne | me semeth I shold haue sene hym here to fore in many places | but as soone as sir Tristram sawe her | he knewe her wel ynough | And thenne he torned awey his vysage | and wepte | Thenne the quene hadde alweyes a lytel brachet with her that sir Tristram gaf her the fyrst tyme that euer she came in to Cornewaile | & neuer wold the brachet departe from her | but yf syre Tristram was nyghe there as was la Beale Isoud | and this brachet was sente from the kynges doughter of Fraunce vnto syre Tristram for grete loue | and anone as this lytel brachet felte a saueour of syr Tristram she lepte vpon hym and lycked his learys and his crys | and thēne he whyned and quested and she smelled at his feet and at his handes | and on all partyes of his body that she myghte come to | A my lady sayd dame Brangwayne vnto la beale Isoud | Allas allas said she I see it is myn own lord syr Tristram | and thereupon Isoud felle doune in a swoune and soo laye a grete whyle | And whan she myght speke she said | my lord sir Tristram blessid be god ye have your lyf | and now I am sure ye shalle be discouered by this lytel brachet | for she wille neuer leue you | and also I am sure as soon as my lord kynge Mark doo knowe you | he will bannyssh yon oute of the countrey of Cornewaile | or els he will destroye you | For goddes sake myn owne lord | graunte kynge Marke his will | and thenne drawe you vnto the

courte of kyng arthur | for there are ye byloued | and ever whan I maye I shalle sende vnto you | And whan ye lyst ye may come to me | and at alle tymes erly and late I wille be at your commaundment | to lyue as poure a lyf as euer dyd quene or lady | O madame said sir Tristram goo from me | for mykel anger and daunger haue I escaped from your love

CAPITULUM XXII

Thenne the quene departed | but the brachet wold not from hym | and there with alle came kynge Marke and the brachet sat vpon hym | and bayed at them all | There with al syr Andret spak and seid syr this is Sir Tristram I see by the brachet | Nay said the kyng I cannot suppose that Thenne the Kyng asked hym vpon his feith what he was | and what was his name | | So god me help said he | my name is sir Tristram de lyones | now do by me what ye lyst .» Que cette scène soit due à Malory ou à l'auteur de sa source, ce qu'il y a de certain, c'est que les circonstances de la rencontre des amants dans le jardin rappellent l'épisode du combat de Tristan contre le dragon, que Malory a dû connaître par la version du ms 103. En effet, après avoir tué le dragon, Tristan s'étend sur l'herbe, car ses membres sont empoisonnés par le venin qui s'échappe de la langue du monstre. Iseut le trouve et le fait transporter chez elle. (103, ff° 42 v° a — 43 r° a). Ainsi, dans les deux scènes, Tristan, couché sur l'herbe, est atteint d'une maladie, et Iseut vient le trouver. Rien ne s'oppose à ce que nous fassions remonter le récit de la scène du jardin au souvenir que Malory avait gardé de l'épisode du dragon.

**371**, 33-36. M* : Dinas et Fergus font écarter la peine de mort que le roi allait infliger à Tristan. « And so by thaduyse of them al sir Tristram was banysshed of the coūtrey for X yere ». Dans 103, il n'est point question de la peine capitale et Tristan est condamné sans discussion à l'exil perpétuel (f° 165 r° b : « a tousiours mais sans revenir »).

**372**, 16. Pour expliquer la phrase que M. prête à Tristan : « Grete wel kyng Marke *and all myn enemyes* | and say hem », etc., il faut remonter à la version du ms. 103, qui donne deux discours successifs de Tristan : l'un qu'il prononce en prenant congé des barons de

Cornouaille, l'autre qu'il adresse aux marins en descendant en Grande-Bretagne, près de Camalot. C'est à cette dernière occasion qu'il dit (f° 166 v° a) : « Salues moy mes amys. *Et a mes enemys* dites... », etc. M. fond ces deux discours en un seul, qu'il introduit par une phrase tirée du second.

**372**, 19-32. M* : Tristan se vante de ses victoires bien plus longuement que dans 103 ; ici il ne mentionne que ses combats contre le Morholt, le roi des Cent Chevaliers et Taulas le géant ; là, il ajoute « the fetchyng and costes of Quene Isoud oute of Irland », sa délivrance du Château des Pleurs, et ses combats contre Blioberis (pour la femme de Segurades), Blamor et Lamorac.

## § 15. — Tristan à Logres

(M. **373**, 4 — **423**, 4 ; ms. 103 ff° 166 v° a-184 v° b ; ms. 334 ff° 220 r° b-302 r° b ; Löseth §§ 107... 206).

**373**, 18-20. M* : la rencontre de Tristan avec la demoiselle qui cherche les chevaliers du roi Arthur pour aller au secours de Lancelot *précède* la scène où elle les trouve.

**374**, 7-8. Dans 103, Tristan consent à prêter son écu à Dinadan (f° 171 v° a) : « Dynadan fait Tristan je crois bien que vous dies voir. Or portes mon escu et je porteroy le vostre. » Dans M*, Tristan s'y refuse, alléguant un motif purement chevaleresque : « Nay said syr Trystram I will not departe from my sheld *for her sake that gaf it to me.* »

**374**, 27. M* : sur trente chevaliers de la fée Morgane, dix seulement échappent à la mort. Dans 103 (f° 172 v° b) : « en la place des trente en demoura les dix que mors que naures. Sans faille il en y oult quatre mors. »

**376**, 17. M* : c'est Gaheris *et Dinadan* qui arrêtent le combat de Tristan avec Palamède.

**377**, 16. M. traduit *varlet* (103 f° 181, r° b) par *pursyuants* (au pluriel).

**380**, 19 (*et passim*). M* identifie Brangien avec la dame anonyme, porteur du message d'Iseut à Tristan [1].

1. A partir d'ici, ma comparaison repose sur le texte du ms. 334, auquel je substituerai plus loin celui du ms. 99.

**380**, 23. Dans le ms. 334, le message d'Iseut est verbal et elle s'abstient consciemment d'écrire (f° 218 r° a) : la « demoiselle » prie la reine de lui donner « letres ou aucunes enseignes ou aucune reconaissance pour porter a Trystram » afin de certifier l'authenticité du message, mais la reine répond : « Ie ne uos baillerai a ceste foiz ne lettres ne enseingnes. se uos trouuez Trystram. si le me saluez de la moie part. ne nule autre chose ne li feitez. » Dans M*, Iseut écrit une lettre et sa messagère dit à Tristan, « hou she hadde letters from quene la beale Isoud | Thenne anon sire Tristram redde them. » La réponse de Tristan est écrite chez M* et orale dans 334.

**380**, 33-34. 334 ne donne pas de nom au père de Persides. M* l'appelle *Pellownus* (écrit plus loin *Pellonnes*).

**383**, 10-11. M* : « there came two knyghtes of Northgales », dont l'un est appelé Hewe de la Montayne et l'autre Madok de la Montayne. 334 ne mentionne « qu'*un* autre chevalier de Norgales » (f° 226 v° b) et ne le nomme pas.

**383**, 19. M* : le roi de la Galles du Nord prie Palamède de défendre ses deux frères. Dans 334, ils le lui demandent eux-mêmes (f° 226 v° b)[1].

**384**, 33-35 ; **385**, 15-18. M* : ce n'est qu'*après* les combats entre Lancelot et Palamède que Tristan ordonne à Gouvernal de lui apporter « a blak sheld with none other remembrance therin ». Dans 334, le fait se passe avant l'arrivée de Tristan au château de Thanan (anonyme dans M.). M* : le premier combat de Tristan au tournoi du château des Pucelles est provoqué par son désir de venger Persides qui vient d'être renversé par Gaheris : « Also sir Tristram thought shame that sir Persydes was soo done to | and thenne he gate a grete spere in his hand | and thenne he rose to sire Gaherys and smote hym doune from his hors. » Dans 334, il se bat d'abord avec Blioberis, puis avec le roi de la Galles du Nord, et la défaite de Gaheris par Persides est omise.

**385**, 34 ; **388**, 20. M* double la première journée du tournoi, ou plutôt il en fait deux : la première se termine par la défaite de Blio-

1. L'analyse de Löseth paraît ici inexacte : il faudrait remplacer au § 122 (p. 99) les mots : « Le frère du roi de Norgales » par « les frères », etc.

beris, sur quoi Tristan (le chevalier à l'écu noir) reçoit le prix, comme dans 334; aucun prix n'est décerné après la seconde journée. La troisième journée dans M. correspond à la seconde dans 334.

**394**, 10-16. M* : le prix de la troisième journée n'est pas attribué à Tristan, comme dans 334, mais à Lancelot, qui le rend à Tristan et fait « an other crye contrary syr Tristram hath wonne the feld | for he beganne fyrst and last he hath endured ». Ce changement paraît être le fait de Malory, car les paroles de Lancelot sont en contradiction avec l'incognito que Tristan est censé garder pendant tout l'épisode. Dans 334, Tristan reste inconnu à Lancelot, même après avoir reçu le prix du tournoi (f° 249 r° a).

**394**, 17-27. M* : « Thenne alle the estates and degrees hyhe and lowe sayd of syr launcelot grete worship | for the honour that he dyd vnto syr Tristram | and for that honour doyng to sir Tristram he was at that tyme more preysed and renoumed than and he had ouerthrowen V C knyghtes | and all the peple holy for this gentylnes | fyrst the estates both hyhe and lowe | and after the comynalte cryed at ones syre Lancelot hath wonne the felde who soo euer saye nay | Thenne was syre Launcelot wroth and ashamed | and soo there with all he rode to kynge Arthur | Allas said the kynge we are alle dysmayed that syr Tristram is thus departed from vs. »

**394**, 34-5. M* : « Kynge Arthur | syr launcelot | and sire Dodynas le saueage took their horses to seke Tristram. »

**396**, 2-6. M* : Palamède tente à dessein le saut de la rivière : « In his woodenes | he wold haue made his hors to haue lepte ouer. » Dans 334, il ne s'en rend pas compte : absorbé dans sa rêverie, il lâche les rênes du cheval (f° 250 v° b), qui l'emporte dans le fleuve.

**397**, 18-20. M* : la quête de Tristan n'est pas celle d'un chevalier inconnu, car il a déjà été reconnu par Lancelot.

**397**, 25-28. **401**, 4. Parmi les dix chevaliers qui vont chercher Tristan, M* remplace Tor, le fils Ares, son frère Dryant et Brandeliz par Blamor de Ganys, Galahalt (*Galyhad*), Lyonel et Galyodyn. Il nomme aussi Vwayne sans distinguer entre « Yvayns li granz » et « Yvayns aus blanches meins ». Dans 334, les deux Yvain participent à la quête[1].

1. 334 omet, dans la liste des chevaliers qui participent à la quête, « Lucan le bottelier », mais l'introduit dans la suite.

La confusion des deux Yvain explique cette phrase de M* : « to that feest came sir Vwayne le fyse de roy Vreyne | and somme callid hym Vwayne le blaunche maynys. »

**397**, 34. M* : Brangien (l'envoyée anonyme d'Iseut dans 334) sait le nom du chevalier dont elle se plaint à Lancelot : c'est Breuse Sans Pitié [1].

**398**, 19. M* : Danam est le neveu de Darras ; dans 334 — son « parent » (f° 260 r° a).

**399**, 16. M* : Yvain est transporté à l'abbaye par Ganys.

**400**, 2-11. M* : « So sire Tristram endured there (*dans la prison de Darras*) grete payne for sekenesse had vndertake hym | and that is the grettest payne a prysoner maye haue For alle the whyle a prysoner may haue his helthe of body | he maye endure vnder the mercy of god and in hope of good delyueraunce | But whanne sekenes toucheth a prysoners body | thenne may a prysoner say al welthe is hym berafte | and thenne he hath cause to wayle and to wepe | Ryght so dyd syre Tristram whanne sekenes had vndertake hym | for thenne he tooke suche sorou that he had almost slayne hym self [2]. »

**400**, 30-31. M* : C'est Gaheryse qui révèle à Marc l'identité du chevalier à l'écu noir. Dans 334 (f° 266 v° a b), Marc l'apprend par Yvain aux Blanches Mains.

**401**, 4, v. **397**, 25.

**401**, 17-18. M* : Dinas refuse le combat à Yvain, parce que celui-ci est un chevalier de la Table Ronde : « I am ful lothe to haue adoo with ony knyght of the round table. »

**404**, 7. M* : Marc s'engage « to be good Frend vnto sir Tristam yf

1. Cf. 334, f° 257 v° b : « Et Lancelot li demande lors, damoisele saues uos qui le cheualier est dont uous nous alez si durement pleingnant. sire fet ele nenil certes de quoi le connoistroie ie. encore na mie. III. semeines que ie uing el roiaume de Logres premierement. »

2. Dans son édition du *Morte Darthur* (London, *Macmillan*, 1903, vol. 1, p. VI), M. A. W. Pollard soutient la thèse que ce passage reflète l'expérience personnelle de Malory qui passa quelques années en prison et fut exclu de l'amnistie de 1468 (V. G. L. Kittredge, *ouvr. cité*, p. 94). Notre collation confirme l'hypothèse de M. Pollard.

euer he came in to Cornewaile ». Dans 334 (f° 277 r° b), il s'agit des chevaliers errants en général.

**404**, 29-**405**, 11. M* simplifie l'aventure de Dinas par la suppression des « brachets » qui, dans 334, étaient prïs pour juges entre Dinas et sa dame (ff° 278 v° b-280 v° b) ; c'est elle-même qui met fin à la dispute et choisit Dinas.

**405**, 38-**406**, 3. M* : c'est une (un?) « damoysel » qui force Darras à mettre Tristan en liberté; dans 334 — les gens du pays.

**406**, 25-28. Dans 334, Darras dit à Tristan (f° 284 v° a) qu'il lui rend la liberté « pour lonneur de la cheualerie mettre en avant », et ajoute : « que ie ne faiz... pour nule amour que ie aie en uos ». Il ne pardonne pas à Tristan et ne fait qu'expliquer les raisons de sa mise en liberté. Dans M*, il lui pardonne : « alle that ye dyd was by force of knyghthode | and that was the cause I wold not putte you to deth | But sythe ye be syr Tristram the good knyght I pray you hertely to be my good frend and to my sones. »

**408**, 5-8. Dans 334, c'est Tristan qui informe la fée Morgane du prochain tournoi au château de la Roche Dure (f° 286 r° b); dans M*, c'est l'inverse.

**408**, 13. M* : « the feld (le champ de l'écu) was guldyssh » ; dans 334 « li chans en estoit touz uers » (f° 286 *bis* v° b).

**408**, 18-21. M* : la fée Morgane explique à Tristan la signification de l'image sur l'écu : « hit sygnefyeth kynge Arthur and quene gueneuer and a knyght that holdeth them both in bondage and in seruage », quoiqu'elle se refuse à dire le nom du chevalier. Dans 334, elle allègue une fausse raison pour expliquer la provenance de l'écu (f° 286 *bis* v° b) : « le roy Vter Pendragon qui mon pere fu. portoit teles armes... et *pour la remembrance de lui. fis ie fere cest escu.* »

**410**, 19-21. M* : « Why name ye not sir Tristram said his hoost | for I accompte hym as good as ony of them | I knowe not sire Tristram said tristram. »

**414**, 28-**415**, 10. M* : l'aventure des neuf chevaliers est racontée par Palamède et non par l'auteur.

**415**, 25. M* : Tristan réveille le chevalier inconnu « with the but of his spere ». Dans 334 — par le son de sa voix (f° 293 r° b).

**416**, 25. M* : le chevalier assassiné s'appelle *Galardoun*.

**416**, 32-**417**, 119; **418**, 2. M* : c'est Blioberis et Gauvain qui racontent l'histoire de leur défaite ; dans 334 — l'auteur lui-même (ff° 294 v° a-295 v° a). Un changement semblable se produit dans le récit des aventures de Keu (334 ff° 296 r° a—297 r° a).

**417**, 17-36. Dans 334, Tristan reste inconnu pendant ses rencontres avec Blioberis, Gauvain, Keu et Dinadan. Dans M*, il se nomme deux fois : d'abord en parlant à Blioberis et Gauvain, puis lors de son entretien avec Keu et Dinadan.

**418**, 1. M* : Tristan reste *six* jours au prieuré après le départ de Keu et Dinadan. D'après 334 — quatre jours.

**419**, 23-32. M* : « the Peron that Merlyn had made to fore where sire Lancyor that was the kynges sone of Irland was slayne by the handes of Balyn | and in that same place was a fayr lady Columbe slayn that was loue vnto sir Lanceor for after he was dede she took his suerd and threft hit thorou her body | And by the crafte of Merlyn he made to éntiere this knyght Lanceor and his lady Columbe vnder one stone | And at that tyme Merlyon prophecyed | that in that same place shold fyghte two the best knyghtes that ever were in Arthurs dayes | and the best louers. »

**420**, 14-21. M* rapporte une conversation entre l'écuyer de Lancelot et Gouvernal qui semble avoir reconnu Lancelot.

**422**, 12-20. M* : « and alle tho ladyes sayden at one voyce | welcome sir Tristram | welcome said the damoysels | welcome sayd knyghtes | welcome said Arthur fore one of the best knyghtes | and the gentylst of the world | and the man of mooste worship | for of alle manner of huntynge thou berest the pryce and of alle mesures of blowynge thou arte the begynnynge | and of alle the termes of huntyng and haukyng ye are the begynner | of all Instruments of musyke ye are the best | therfor gentyl knyght said Arthur ye are welcome to this courte. »

## § 16. — Les aventures du roi Marc.

(M. **423**, 5 — **465**, 16 ; ms. 334, ff° 302 r° b — 336 r° b ; ms. 99, ff° 360 r° a — 376 v° b ; Löseth §§ 207-281).

**423**, 21. M* : le roi Marc est accompagné de deux écuyers ; dans 334 — de deux « damoisels » (f° 303 r° a).

**424**, 21. M* : Par suite d'une omission hardie, les écuyers de Marc le quittent aussitôt après le meurtre de Bersules. Dans 334, ils ne le font qu'après avoir mis Marc en prison et l'avoir contraint d'accepter le défi d'Amant (f° 303 v° b).

**425**, 25-29. M* : « He » (= le roi Marc), dit Lamorac, « is a grete enemy to alle good knyghtes and that preueth wel | for he hath chaced oute of that Countrey syr Tristram that is the worshipfullest knyght that now is lyuynge | and alle knyghtes speken of hym worship | And for Ialousnes of his quene he hath chaced hym oute of his countrey. »

**426**, 5-**428**, 7. Les rencontres de Marc, Dinadan et Lamorac sont considérablement simplifiées dans M* ; Marc ne quitte pas Lamorac et Dinadan les rejoint tous deux en même temps. Dans 334, Marc quitte Lamorac deux fois et rencontre Dinadan dans l'intervalle.

**430**, 6-14. Dans 334, l'hôte de Dinadan ne fait que lui montrer la fontaine près de laquelle les chevaliers prenaient leur repas. Dans M* « sire Dynadan demaunded his hoost what was the Knyghtes name that kepte the brydge For what cause aske you it said his hoost | for hit is not long ago said sir Dynadan sythen he gaf me a falle | A fayr knyght said his hoost | therof haue ye ne meruaylle for he is a passynge good knyght and his name is sir Tor the sone of aries le vayshere | A said sir Dinadan was that sir Tor | for truly soo euer me thought | Ryght as they stode thus talkyng to gyders | they sawe come rydynge to them ouer a playne VI. Knyghtes », etc., comme dans 334, où Dinadan regarde de sa fenêtre passer les six chevaliers.

**431**, 13-**447**, 26. A partir de l'arrivée de Griflet au château jusqu'au retour des six chevaliers à Camaaloth, M* change l'ordre des épisodes. Dans 334, les événements se succèdent de la façon suivante : Dinadan trouve Marc (f° 312 r° b-v° a), arrivée de Griflet (f° 312 v° a-b), com-

bat de Marc avec Dagonet (f° 313 v° b), Marc poursuit Palamède (ff° 315 v° b-317 r° a) qui est aussi poursuivi par Dinadan (ff° 317 r° a-318 r° a), débats entre Marc, Palamède et Dinadan (ff° 318 r° a-319 r° 6), conversation de Dinadan avec Palamède (f° 319 r° b-v° b), arrivée de Marc à Camaaloth (ff° 319 v° b-320 v° a), ses aventures racontées par les six chevaliers à leur arrivée à Camaaloth (ff° 320 v° a-321 r° a) et enfin séjour de Dinadan et de Palamède dans le château de la fée Morgane (ff° 321, r° a-328 v° a). Dans M*, l'ordre est modifié : arrivée de Griflet (**431**, 13-18), Dinadan trouve Marc (**431**, 18-31), combat de Marc avec Dagonet (**431**, 31-**434**, 34), Dinadan poursuit Palamède (**434**, 34-**435**), qui est également poursuivi par Marc (**435**, 35), débats entre Marc, Palamède et Dinadan (**435**, 5-**436**, 2), arrivée de Marc à Camaaloth (**436**, 2-**438**,8), conversation de Dinadan avec Palamède (**438**, 8-**440**, 7), séjour de Dinadan et de Palamède dans le château de la fée Morgane (**440**, 7-**445**, 11) et enfin retour des six chevaliers à Camaaloth (**445**, 11-**447**, 26) [1].

**434**, 23. M* : Un « varlet » apprend à Marc le nom de Palamède; dans 334, il sait seulement que c'est « le chevalier de la beste glatissant (f° 315 r° b), ce qui ne lui permet pas d'identifier Palamède, car « de cestui seurnon ne sauoit il nule riens ».

**436**, 7. M* se contente de dire que « yet was Amant in the ryghtuous quarel », tandis que 334 moralise (f° 319 v° b) : « A celui point passoit le tort le droit. et... desloiaute auoit mise loiaute au desouz. »

**436**, 21-23. M* : Amant dit en mourant que « alle was by cause of sir Bersules & I wold not consente by treason to slee the noble knyght sir tristram ».

**440**, 7. M* simplifie le récit de l'arrivée des chevaliers au château de la fée Morgane en supprimant « un chevalier et une demoiselle » qui, dans 334, les mettent au courant des coutumes du château. Dans M., Dinadan en sait déjà assez long : « here is a Castel », dit-il, « that I knowe wel. »

1. Si nous désignons les épisodes du 334 par $a$, $b$, $c$, $d$, $e_1$, $e_2$, $e_3$, $f$, $g$, $h$, nous obtiendrons pour M. l'ordre suivant : $b$, $a$, $c$, $e_1$, $d$, $e_2$, $f$, $e_3$, $h$, g. On ne saurait préciser la part de l'originalité de Malory dans tous ces changements, sauf pour l'épisode de l'arrivée de Griflet; M. le place si tôt qu'il est obligé de s'interrompre assez maladroitement pour raconter ce qu'il avait omis.

**440**, 31. M* : Lamorac porte un écu *rouge ; vert* dans 334 (f° 332 r° a).

**445**, 10. M* : Lamorac, Palamède et Dinadan se rendent dans un prieuré ; d'après 334 — dans un château qui se trouve « en vne petite montaingne » (f° 226 v° a).

**447**, 16-21. M* : Tristan fait l'éloge de Lamorac : « merueylle ye no thynge therof | for at myn aduys | there is not a valyaunter knyghte in the world lyuynge | for I knowe his myght | And now I wille saye yow I was neuer soo wery of knyghte but yf it were sir launcelot And there is no knyghte in the world excepte syr Launcelot I wold dyd soo wel as sir Lamorak »[1].

**450**, 12-18. Dans 334, Lancelot n'accuse pas le roi Arthur d'avoir renvoyé Tristan en Cornouaille ; il dit seulement qu'il craint la cruauté de Marc. Dans M*, il accable le roi de reproches : « what haue ye done | for ye shall lese the moost man of worship that euer cam in to your court It was his owne desyre said Arthur | and therefore I myghte not doo with alle | for I haue done alle that I can and made them at accord | Accord said sir launcelot fy vpon that accord For ye shalle here that he shalle slee sir Tristram | or put hym in a pryson. »

**451**, 31-**452**, 8. On sait que Perceval figurait déjà dans la partie du *Morte Darthur* antérieure au *Tristan*. M* s'en avise à temps et supprime l'épisode de l'adoubement de Perceval, qu'il avait déjà raconté. A la place de cet épisode, il donne un récit emprunté au roman de *Lancelot* et introduit la dame muette qui, comme on le sait, ne parla qu'une seule fois ; ce fut pour indiquer à Perceval le Siège Perilleux.

**453**, 7-9 ; 33-37. M* ajoute les passages suivants relatifs à Lamorac[2] : 1° Lamorac réfute l'accusation portée contre son père par Gauvain : « My fader slewe not your fader | it was Balyn le sauoage | and as yet my faders dethe is not reuenged » ; 2° l'auteur dit que Tristan et Lamorac n'iront pas à la cour d'Arthur tant que le « meschyef befallen by felony » ne sera pas réparé.

**454**, 26-32. M. : « Whanne they (*les frères de Gauvain*) vnderstood

1. Cf. plus haut, pp. 45 *sqq.*, 49 note 4 ; Löseth, p. xxii.
2. Voir plus haut, *loc. cit.*

that it was Dynadan | they were more wroth than they were before | for they hated hym oute of mesure by cause of sir Lamorak. » M. n'explique pas la raison de cette haine. « For Dinadan », dit-il seulement, « had suche a custome that he loued all good Knyghtes that were valyaunt | and he hated al tho that were destroyers of good knyghtes | And there were none that hated Dynadan but tho that euer were called murtherers ». La clé de l'énigme se trouve dans le récit du manuscrit français : Dinadan a rencontré un chevalier appelé Dalem, ami de Mordret et d'Agravain. Dalem ayant appris que le père de Dinadan avait tué le sien, excite Agravain contre Dinadan. C'est ainsi que, malgré la généreuse conduite de Dinadan, qui venait d'épargner aux deux chevaliers la cruauté de Breuse-sans-Pitié, ils l'attaquent en vrais ennemis. La suppression de l'épisode de Dalem a rendu incompréhensible ce passage de M.

**455**, 31...**456**, 21. Dans le ms. 99[1], la demoiselle qui apporte la lettre de Tristan à Arthur et à Lancelot est la même que « la royne Yseult auoit enuoyee a Tristan » (f° 360 r° a). M* lui fait dire : « Al that I may doo madame ye wote wel I must doo for sir Tristram *for I haue ben longe his owne mayden.* » Il appert de ce passage que M., lui aussi, identifie cette demoiselle avec la messagère anonyme d'Iseut. Mais il oublie qu'il a déjà identifié cette messagère avec Brangien.

**457**, 23-25. Dans 99, Lancelot sommeille pendant que Dinadan lit la lettre de Tristan ; ils ne discutent pas leur projet à deux (f° 364 v° a). Dans M*, par contre, Dinadan dit : « How be hit I am a poure knyght and a seruytour vnto yow and to alle good knyghtes | For though I be not of worship my self I loue alle tho that ben of worship | It is trouth said sir Launcelot | ye are a trusty Knyght | and for grete trust I wille shewe you my counceylle | And whan Dynadan vnderstood alle | he said this is my counceyl | Sette you ryght nought by these thretys | For Kynge marke is soo vylaynous | that by fayre speche shalle neuer man gete of hym | || But ye shalle see what I shalle doo | I wille make a lay for for hym. »

**457**, 36. M* : Dinadan communique son lai « to many harpers || And so by the wylle of sire Launcelot and of Arthur the harpers went

1. A partir d'ici, je prends pour base de ma collation le ms. B. N. fr. 99.

streyghte in to walys | and into Cornewaile ». Dans 99 (f° 364 v° b), Heliot seul est chargé d'interpréter le lai.

**458**, 6-8. M* explique la blessure que Tristan a reçue à la veille de l'invasion saxonne : « As syr Tristram wast at Iustes and att turnement | hit fortuned he was sore hurte both with a spere and with a swerd | but yet he wanne alweyes the degree [1]. »

**458**, 27-29. M* : Tristan se présente en personne pour répondre au premier message de Marc. Selon 99 (f° 366 r° a), il envoie un messager.

**462**, 26. M* : Tristan refuse le combat à Elyas pour des raisons de santé : « How be hit I am sore brysed and hurte. » Dans 99, il le fait surtout à cause de l'ingratitude des Cornouaillais (f° 373 r° b) : « Je me suis ia combatus seul a seul pour Cornoaille. maint trauail en ay souffert & mis mon corps en auenture. oncques nen heu guerredon se mauuais non. »

**463**, 33. M* : C'est la puissance de l'amour qui rend la force à Tristan à un moment critique de son combat contre Elyas : « Thas as they stode and beheld bothe partyes... Syre Tristram remembryd hym of his lady la beale Isoud that loked vpon hym | And how he was lykely neuer to come in her presence | Thenne he pulled vp his shelde that erst henge ful lowe | And thenne he dressid vp his shelde vnto Elyas | and gaf hym many sad strokes [2] », etc.

**464**, 12-16. M* : Marc ne met en prison qu'une partie des Saxons : il en envoie quelques-uns « in to their countrey to borowe oute their felawes ». Dans 99 (f° 375 r° a), ils sont tous emprisonnés.

**464**, 29. M* : le harpiste demande à Tristan la permission de chanter le « lai » en présence du roi Marc.

**465**, 10. Tout comme à la page 201, M. transforme un message oral (99, f° 376 v° a) : « T [ristan] dist en souriant.. me salueras Lancelot du Lac. a cellui diras tu », etc.) en message écrit : Tristan « lete make letters as goodely as he coude to launcelot and to sire Dynadan ».

1. Parmi les textes français, Tressan seul explique cette blessure : Marc épie un rendez-vous de Tristan avec Iseut et blesse son neveu d'une flèche.

2. Cf. 99, f° 374 r° b : « Si se met auant pour ferir et donne a Helias I tel cop sur le hiaume que cil est trop chargies du receuoir. »

## § 17. — Alexandre l'Orphelin.

(M. **465**, 17 — **478**, 12 ; ms. 99, ff° 376 v° b — 384 r° a ; ms. 362, f° 232 r° a-b ; Löseth §§ 282 b-c).

**465**, 17-**466**, 23. Voir plus haut pp. 51-3.

**466**, 23-25. Dans 99, l'histoire du pourpoint ensanglanté du père d'Alexandre n'est racontée qu'après la scène de l'adoubement du jeune héros ; dans M. — au début même du récit.

**466**, 28-31. M* : Iseut aide Anglides et Alexandre à se sauver : « Soo la beale Isoud sente vnto Anglydes... and badde her auoyde lyghtely or else her yonge son Alysander le Orphelyn shold be slaye. »

**467**, 31. M* nomme le connétable qui reçoit Anglides dès qu'il le mentionne (Belangere). Dans 99, son nom n'est donné que lorsqu'il apparaît pour la deuxième fois (f° 377 v° a).

**468**, 2-28 ; **468**, **3** ; 3-**469**, 2. M* : Anglides explique à son fils Alexandre, l'origine de la chemise ensanglantée et lui fait jurer de venger la mort de son père, serment qu'il prête « vpon the hyghe ordre of knyghthode [1]. »

**470**... **471**, 6. Ce passage fait l'objet de notre étude sur les *Prophécies de Merlin* (v. plus haut, pp. 61-73). On peut ajouter que, d'après M*, Alexandre fut envoyé chez Lancelot, qu'il prit la mer, qu'une demoiselle le crut le meilleur chevalier du monde et qu'il forçait les chevaliers qu'il vainquait à jurer qu'ils déposeraient les armes pour douze mois et un jour. Dans 99, cette coutume ne s'applique qu'aux chevaliers cornouaillais battus par des chevaliers anglais. Notons aussi que M* traduit ici *Logres* par *Londres*.

**472**, 19. M* : Alexandre et Malgrin causent en combattant ; selon 99, — dans les intervalles du combat (f° 379 v° a).

**473**, 31-**474**, 1. M* : la fée Morgane dit à Alexandre de rester un an au château, et lui promet, en récompense, de guérir ses blessures : « thenne shalle ye promyse me by youre knyghthode that this daye twelue monethe and a daye ye shalle not passe the compas of thys

1. Peut-être ces détails sont-ils une répétition de l'épisode de la Cotte Mal Taillée.

Castel | and withoute doubte ye shalle lyghtely be hole | I assente said sire Alysaunder | And there he made her a promyse [1]. »

**474**, 35. Dans 99, Alice la Belle Pèlerine va chez son oncle, le comte du Pas, « qui moult bien la receupt si comme cellui qui son oncle estoit » (f° 381 r° b). Dans M*, elle lui envoie un message : « and badde hym come ».

**477**, 29-**478**, 12. 99, abandonne le récit des exploits d'Alexandre l'Orphelin, sans avoir raconté comment il s'est acquitté de sa tâche principale : Alexandre désarçonne huit chevaliers qui se retirent « courrouciez de grant maniere. Mais atant leisse ore les contes a parler dalyxandre » (f° 384 r° a). M* donne le dénouement de l'épisode [2] : Alexandre poursuit ses exploits chevaleresques et se rend avec Alice la Belle Pèlerine au pays de Benoît (*Benoye* dans M.). Alice accouche d'un enfant « that hyght Bellengerus le Beuse [3] | and by good fortune he (= *Alexandre*) came to the courte of Kynge Arthur | and preued a passynge good Knyghte | and he reuenged his faders dethe [4] for the fals Kynge Marke slewe bothe syre Tristram [5] and Alysander falsly and felonsly | and hit happed so that Alysaunder hadde neuer grace ne fortune to come to Kynge Arthurs court For and he had comen to sire launcelot alle knyghtes sayd | that knewe hym | he was one of the strengest knyghtes that was in Arthurs dayes | and grete dole was made for hym [6] ».

1. Ce détail est trop important pour la marche des événements pour qu'il ait pu ne pas figurer soit dans le *Frensshe Booke*, soit dans Y (v. table, p. 87). L'auteur du ms. 99 paraît avoir supprimé ici une grande partie du récit primitif.

2. La suite de l'épisode donnée par 99 (ff° 406 v° a-413, r° a) n'a plus rien à voir avec la version de M.

3. Ce nom ne figure pas dans 99.

4. Cf. la conclusion de l'épisode de la Cotte (M. **353**, 11) : « And also as the Frensshe Booke maketh mencyon | Syr La Cote Male Tayle auenged his faders dethe. »

5. C'est la première allusion à la mort de Tristan dans le roman de Malory.

6. On ne comprend pas comment Alexandre a pu venger la mort de son père et être tué ensuite par le roi Marc, meurtrier de celui-ci : s'il s'en était vengé, Marc serait mort. Cette incohérence paraît résulter de l'influence du conte de la Cotte Mal Taillé ; il y a entre les parties finales de ces deux récits une ressemblance frappante : non seulement Alexandre venge, malgré toute vraisemblance, la mort de son père, mais il épouse, tout comme la Cotte, la demoiselle qui avait partagé ses aventures.

## § 18. — Le tournoi de Sorelois.

(M. **478**, 13 — **493**, 23; ms. 99 ff° 384 r° b — 397 v° a; ms. 363, f° 332 r° b; Löseth § 282 d)

**478**, 17-30. Seuls M. et le ms. 363 (voir plus haut, pp. 69-70) donnent l'épisode de l'arrivée de Galahalt à la cour d'Arthur[1].

**480**, 35-6. M* : « The book saith she (*la demoiselle qui aimait Palamède*) was of his kin ». Le livre ne dit rien de tel; l'obstacle à l'amour est que « se elle feust payenne aussi comme Palamedes estoit il sen fust tenus a tresbien paies de la sienne amour. »

**481**, 8; **483**, 8. 99 omet la deuxième journée et passe directement à la troisième (f°385 v° b : « Mais atant laisse ore ly comptes a parler du second jour du tournoiement et de Palamedes le paien et retourne a parler de la tierce partie du tournoiement »), de sorte qu'il y a en tout, dans le ms. français, huit jours de tournoi; *sept* dans M*. La troisième journée dans 99 est la seconde dans M.

**483**, 18-19; **485**, 28. M* fait paraître, à la troisième journée du tournoi, le chevalier Breuse-sans-Pitié, le comte Arrouse, ceux de Pomitaine et le roi de la Galles du Nord.

**485**, 8. Dans 99, les chevaliers invités à prendre part à la quatrième journée du tournoi arrivent à Sorelois avant l'annonce de cette journée (f° 390 v° b). M* : l'arrivée des chevaliers est racontée aussitôt après les mots: « Here begynneth the fourthe day. »

**486**, 19-2. M* : « But whanne sire Lamorak was come in to the courte quene Guenever took hym in her armes and sayd syr wel haue ye done this daye. »

**486**, 26-34; **427**, 9-16. M* : au cinquième jour du tournoi, Palamède abat l'oncle du roi Arthur (*Elyse*) et « sert son fils de la même manière ». Puis il renverse Yvain, Mordret et Gaheris, et enfin trouve Lamorac. Dans 99, cette rencontre a lieu dans un passage omis par M. (ff° 391 v° b-392 r° a).

**487**, 20-**488**, 3. M* : « Kynge Arthur came to syr Lamorak and thanked hym of his goodness | and prayd hym to telle hym his

1. L'auteur du ms. 99 paraît avoir omis, ici comme dans l'épisode d'Alexandre, quelque chose du récit de sa source. L'apparition de Guenièvre au tournoi de Sorelois n'est pas suffisamment expliquée.

name | Syr sayd Lamorak wete thou wel Sowe yow my seruyse | but as att this tyme I wylle not abyde here | for I see of myn enemyes many aboute me || Allas sayd Arthur now wote I wel | it is syre Lamorak de galys | O Lamorak abyde with me | and by my croune I shalle neuer fayle the | and not soo hardy Gawayns hede nor none of his bretheren to doo the ony wronge | Syre said syre Lamorak wronge haue they done me and to yow bothe | That is trouth sayd the kyng for they slewe theyre owne moder and my syster | the whiche me sore greueth | It hadde ben moche fayrer and better that ye had wedded her | for ye are a kynges sone as wel as they || O Ihesu sayd the noble Knyght sire Lamorack vnto Arthur her dette shalle I neuer forgete | I promyse yow and make myn auowe vnto god I shalle reuenge her dethe as soone as I see tyme conenable | And yf hit were not at the reuerence of your hyhenes | I shold now haue ben reuenged vpon syre Gawayn & his bretheren | truly said arthur I wit make you at acord | Syr said Lamorak as at this tyme I may not abyde with yow | for I muste to the Iustes | where is syre launcelot and the haute prynce syre Galahalt. »

**489**, 25. Dans 99, Corsabrin se tue (f° 394 v° b). Dans M*, il est tué par Palamède. M. omet l'épisode du diable qui emporte l'âme de Corsabrin, mais ajoute une conclusion morale; Galahalt dit à Palamède : « Syre... here haue ye sene this day a grete myrakel by Corsabryn | what sauour there was whanne the soule departed from the body | There for syre we wylle requyre yow to take the baptym vpon yow. » Dans 99, Galahalt répète ces propos sans jamais faire allusion à la mort de Corsabrin.

**493**, 3-23. M* termine le récit du tournoi par le passage suivant : « Thenne by alle the assente they gaf syre Launcelot the pryce | the next was sire Lamorak de galys | the thyrd was Palomydes | the fourthe was kynge Bagdemagus | soo these four Knyghtes had the pryce | And there was grete Ioye | and grete nobley in alle the Courte | And on the morne Quene Gueneuer and sir Launcelot departed vnto kynge Arthur | but in noo wyse syr Lamorak wold not go with them I shalle vndertake said sire launcelot that and ye wyll goo with vs | kinge Arthur shalle charge syre Gawayne and his bretheren | neuer to doo yow hurte | As for that sayd syre Lamorak I

wylle not truste sire Gawayne nor none of his bretheren .... | But to say that I shold truste them | that shal I neuer | and therfor I pray you recommaunde me vnto my lord Arthur and vnto all my lordes of the round table | And in what place that euer I come I shal do you seruyse to my power | and syr it is but late that I reuengyd that whan my lord Arthurs kynne were put to the werse by sire Palomydes | Thenne sir Lamorak departed from sir laūcelot | and eyther wepte at their departynge [1]. »

## § 19. — La Joyeuse Garde.

(M. **493**, 24 — **525** ; ms. 99, ff° 397 v° a-441 v° a ; Löseth §§ 282 e-f, 352-376).

**493**, 28 — **494**, 20. 99 dit (f° 397, v° b) que « a cellui point estoit Tristan navres moult durement et ce lui estoit auenu a vne assemblee dun tournoiement que le hault prince Galeoth auoit fait entre lui et le roy Baudemagus et ce lui auoit fait Meleagant en trahison car il cuidoit que ce fust Lancelot du Lac que il haioit pardessus tous hommes. » M' explique cet événement d'une façon bien plus complète et plus satisfaisante ; il dit qu'un tournoi était annoncé « by the costes of Cornewaile... | and al was done by sir Galahalt the haut prynce | and Kynge Bagdemagus to the entent to slee Launcelot or els vtterly destroye hym and shame hym | by cause sir launcelot had alweyes the hygher degree | therfore this prynce and this kynge made their Iustes ageynst sire Launcelot | And thus her coūceyll was discouerd vnto kynge Marke whereof he was ful gladde | Thenne Kyng Marke bethoughte hym that he wold have syr Tristram vnto that turnement desguysed that no man shold knowe hym | to that entente that the haute prynce shold wene that sir Tristram were sir launcelot. » La ruse réussit : on prend Tristan pour Lancelot, « and they hurte hym and brysed hym wonderly sore ».

**494**, 34-36. M' : Iseut raconte à Sadoc l'aventure de Tristan (« she

1. Le ms. 99 indique ici une lacune (f° 397 v° a) : « Et puis sassirent au mengier et moult gaberent Dinadan et se deffendoit de tout moult bel *Mais atant laisse ore ly contes a parler des tournoiemens* car bien le vous ay menez a fin e retorne a parler du roy Marc de Cornoaille et de Tristan son nepueu car grant piece sen est ore tenus. » C'est une façon de dire : « Il est temps d'en finir avec les péripéties du tournoi et de reprendre notre récit principal. »

went vnto sir Sadok and praid hym to aspye where was sir Tristram »). Le 99 n'indique pas comment Sadok l'a apprise (f° 398 r° a).

**494**, 38. M. traduit « les II nepueus Sadoc » par « two of his cousyns ». Dans M*, l'un d'eux est tué ; dans 99, grièvement blessé (« et mort leussent se ne fust laide de Sadoc »).

**495**, 14. M* : le seigneur du château d'Arbray est Dinas.

**495**, 34... **496**, 23. Dans 99, la première lettre du pape est authentique (f° 388 v° b : « lettres vindrent au roy Marc de par lapostle »), la seconde est forgée par Marc. Dans M*, toutes les deux sont fausses et on ne comprend pas pourquoi Tristan, si méfiant à l'égard de la seconde (« he aspyed they were of Kynge Markes counterfetynge »), n'a point de soupçon quant à la première.

**496**, 31. Parmi les quatre chevaliers blessés à Tintagel, il y en a un qui, dans 99, a « la cuisse tranchée ». M* : « the fourth had his teeth stryken in tweyn. »

**497**, 18-22. M* : « Ye shold neuer thynke », dit Perceval à Marc, « that soo noble a knighte as sire Tristram is that he wold doo hym self soo grete a vyllony to hold his vnkels wyf | hou be it said syr Percyuale he may loue your Quene synles by cause she is called one of the fayrest ladyes of the world. »

**497**, 26-**498**, 16. M* : lorsque Marc apprend la nouvelle du complot de Dinas, il envoie « vnto syre Dynas the Seneschal that he shold putte doune alle the peple that he had reysed | for he sente hym an othe that he wold goo hym self vnto the pope of Rome to warre vpon the mescreauntes | and this is a fayrer werre than thus to areyse the peple | ageynst your kynge[1] | whanne sir Dynas vnderstood that kynge Marke wold goo vpon the mescreauntes | thenne sire Dinas in all hast putte doune all the peple | and whan the peple were departed euery man to his home | thēne Kyng mark aspyed where was sir Tristram with la Beale Isoud ». Le ms. 99 n'explique pas comment « par le conseil et par laide que la royne Yseult lui fist », Tristan a été mis en liberté. Dans M*, tout est clair : le roi Marc « aspyed where was sire Tristram with la Beale Isoud » et mit

1. On aperçoit ici une allusion aux événements politiques de l'époque et notamment à la guerre des Deux Roses.

son neveu en prison. Iseut pria Dinas et Sadoc d'emprisonner Marc « vnto the tyme that she and syre Tristram were departed vnto the Royamme of Logrys ». Cela fait, Tristan fut mis en liberté. Malory ne précise pas davantage. Mais il s'imagine sans doute une délivrance de Tristan par Iseut[1].

**498**, 22-29. M* : « there came a crye of Iustes and turnement that Kynge Arthur lete make | Whanne sire Tristram herd telle of that turnement he desguysed hym self | and la Beale Isoud and rode vnto that turnement and when he came there he sawe many knyghtes Iuste and turneye | and so syr Tristram dressid hym to the raunge and to make short conclusion he ouerthrewe fourten knyghtes of the round table ». 99 résume ce récit en deux lignes (f° 400 r° b) : Tristan « sen vint tout droit a la court du roy Artus et jousta a plusieurs et tant quil abatu des compaignons de la table reonde jusques a XIIII[2] ».

**498**, 32-33. M* : « Thenne la Beale Isoud sente vnto sire Launcelot a rynge | and badde hym wete that it was sir Tristram de lyones ». Dans 99, Tristan et Lancelot se rencontrent avant le tournoi, ce qui rend inutile le message d'Iseut.

**499**, 14. M* : Guenièvre prévient Arthur que Tristan est à la Joyeuse Garde. Dans 99, il l'apprend « par vns et par autres » (f° 400 v° b).

**499**, 27-31. M* Lancelot dit à Arthur qu'en organisant le tournoi, il exposera tous ses chevaliers à un véritable danger et fait allusion aux chevaliers « that haue grete enuye to vs ». Tout cela est incompréhensible sans l'aide du ms. 99, où Lancelot précise ses appréhensions : « sachies que vous aues fait fole partie je ne voy mie ne ne puis veoir commant trois royaumes se puissent en champ tenir encontre tous les autres que vous aues deuisez » (f° 401 r° b).

**499**, 34-36. 99 dit que « le roy Artus cuidoit que la royne Yseult y

1. Le récit du ms. 99 porte des traces évidentes de suppression. Ainsi, il ne dit rien de l'emprisonnement de Marc par Sadoc et Dinas, mais ajoute que Tristan « quant il ot ce fait », « prist congie de ceulx qui luy auoient aidie ». Ces personnages mystérieux auxquels Tristan sait gré sont désignés comme une « partie des barons de la terre qui moult haiirent le roy Marc ». La suppression de Sadoc et de Dinas oblige l'auteur à raconter un emprisonnement de Marc par Tristan (f° 400 r° a). — Dans 103, comme dans tous les textes de la seconde version sauf 99, Tristan est délivré par les gens de Léonois, cf. Löseth, p. 203, note 5.

2. La remarque de M. « to make a short conclusion » paraît indiquer une suppression.

deust venir *abandoneement* et Tristan aussi », ce qui veut dire sans doute qu'Iseut et Tristan devaient se rendre au tournoi librement. M. paraît avoir mal compris le mot *abandoneement* : le roi, dit-il, avait tout arrangé pour que « la beale Isoud shold behold the lustes *in a secrete place* that was honest for her estate ». C'est une erreur de traduction, qui tient peut-être à confusion de l'adverbe *abandoneement* avec le participe passé *abandonné*.

**500**, 2-14. M* attribue à Tristan l'institution de l'art de la vénerie : « sire Tristram was that tyme called the best chacer of the world | and the noblest blower of an horne of alle manere of mesures | for as bookes reporte | of syre Tristram came alle the good termes of venery and of hũtynge and alle the syses and mesures of blowynge of an horne | and of hym we had fyrste alle the termes of haukyng | & which were beestes of chace and beestes of venery | and whiche were vermyns | and alle the blastes that longen to all manner of gamen | Fyrste to the vncoupelynge | to the sekynge | to the rechate | to the flyghte, to the dethe | and to strake | and many other blastes and termes | that all manner of gentylmen haue cause to the worldes ende to preyse sir Tristram and to praye for his soule [1]. »

**500**, 15-21. M* : Iseut fait remarquer à Tristan le risque auquel il s'expose en sortant sans armes malgré la menace de tant de « perylous knyghtes » et du roi Marc qui est « ful of treason ». Tristan lui répond : « My fayr lady and my loue | I crye you mercy I wille no more doo soo | Soo thenne sire Tristram rode dayly on huntynge armed and his men berynge his shelde and his spere ». 99 ne contient que la dernière phrase de ce passage et l'explique ensuite : « Et sachies quil naloit onques chacier en la forest quil ny alast garni darmes vne heure plus autre heure mains pource que toutesuoies se doubtoit il dencombrier et que il encontrast aucuns cheualiers errans qui honte lui vousissent faire et il auoit ia maint cheualier courroucie parmi le royaume de Logres qui tost lui peussent nuyre se ils le trouuassent par auenture desarme. Et pource saloit il ainsi gardant mieulx quil pouoit » (f° 401 v° a).

1. Ce passage répète, à peu de chose près, celui de la page 277 (voir plus haut, p. 157). Le ms. 99 se borne à dire (f° 401 v° a) que Tristan fut « du mestier bon maistre car len ne trouuast degueres son pareil en tout le monde ».

**504**, 18-23. M[e] fait allusion à la mort de Lamorac. Nous avons reproduit ce passage à la p. 47.

**504**, 31-35. Le tournoi de Louvèzerp (*Lonazep* dans M.) est annoncé dans M[e] *après* la conversation de Palamède avec Perceval.

**507**, 7-22. M[e] : Tristan s'indigne à la nouvelle du meurtre de Lamorac : « Hit is shame said sire Tristram that sire Gawayne and ye (*Agravain et Gaheris*) be comen of soo grete a blood that ye foure bretheren are so named as ye be | For ye be called the grettest destroyers and murtherers of good Knyghtes that ben now in this reame | for it is but as I herde saye that syr Gawayne & ye slewe amonge yow a better knyght than euer ye were | that was the noble knyghte syre Lamorak de galys | and hit hadde pleased god sayd syre Tristram I wold I had ben by syre Lamorak at his deth. »

**508**, 28-**509**, 4. M[e] rapporte une conversation de Dinadan avec Iseut. Selon Dinadan, « the Ioye of loue is to short ». Iseut croit qu'il a tort et ajoute qu'un brave chevalier nommé Blioberis « foughte with thre knyghtes at ones for a damoysels sake | & he wanne her afore the kynge of Northumberland ». 99 dit seulement que Blioberis ayant accompli une aventure, la reine Iseut pria Dinadan d'en faire autant (f° 419 v° b).

**509**, 13-15; **516**, 25; **517**, 13. M[e] : c'est à Tristan qu'Iseut donne le heaume en gage de fidélité : « on the morn erly syr Tristram armed hym and la beale Isoud gaf hym a good helme ». Dans 99, elle le donne à Dinadan, qui en profite pour tenir des propos ironiques à l'égard des coutumes chevaleresques. M. ne lui en fournit pas l'occasion[1], car le heaume est confié à Tristan; toutefois, pour pouvoir rattacher cet épisode à la suite du récit, il dit, quelques pages plus loin, qu'au moment de la rencontre des deux chevaliers avec Segurades et le roi des Cent Chevaliers, Dinadan portait le heaume de Tristan, que celui-ci avait reçu d'Iseut.

**511**, 6; **510**, 22-23; **511**, 9. M[e] : pendant leur rencontre, Gaheris se découvre et Palamède reste inconnu; c'est l'inverse dans 99.

**511**, 6. M[e] : constatant la défaite de Palamède, Dinadan « demed that hit was sire Tristram ».

**512**, 15 — **513**, 22. M[e] raconte ici la mort de Lamorac. V. plus haut, pp. 45-8.

**513**, 25. M[e] : Palamède propose « (to) holde to gyders ageynste alle that wyl come. »

**513**, 32-33. M[e] : « Manhode is not worthe | but yf it be medled with wysedome. »

**514**, 20. M[e] nomme le roi de la Cité Vermeille dès le début : « the letter... sayd thus | Harmaunce kyng & lord of the reed Cyte », etc. Dans 99, le nom du roi est donné plus tard (f° 432 r° b).

**515**, 6. Dans M., Tristan dit à Palamède que le tournoi aura lieu « as this day seuen nyght ». Dans 99, Tristan assure Palamède que, même s'il n'arrive qu'au sixième jour du tournoi, il ne sera pas en retard, « car encores jusques au sixieme jour tous entiers bien y pourres venir a temps » (f° 426 v° b).

**518**, 16. M[e] : le chevalier qui raconte l'aventure à Palamède est *Ebel*. Anonyme dans 99.

**518**, 20-22 ; **519**, 28 — **520**, 11. M[e] reproduit *in extenso* la lettre du roi de la Cité Vermeille, dont 99 ne donne qu'un abrégé ; il nous apprend que le roi était toujours « wel willyng vnto Arthurs court » et que « in the world he loued no thynge soo moche as he dyd erraunt knyghtes fo kynge Arthurs courte. »

**520**, 26. M[e] : la Cité Vermeille est située *près de* l'Ile Delectable. D'après 99, *dans* cette île.

**521**, 5-10. M[e] : Palamède affirme qu'il est seul qualifié pour mener à bien l'aventure dont il s'est chargé : « Syr knyght », dit-il à Hermynde (frère du roi de la Cité), « it may wel be that this quest was yours or it was myn | but when the letter was take oute of the dede kynges hand at that tyme by lykelyhode there was no knyght had vndertake to reuenge the deth of the kynge | And soo at that tyme I prom ysed to reuenge his dethe | and soo I shalle or els I am ashamed. »

**521**, 11-12. M[e] : le frère du roi défie Palamède : c'est le contraire dans 99.

**521**, 31. M[e] appelle le frère du roi de la Cité Vermeille *Hermynde*, probablement par analogie avec le nom du roi même (Harmaunce). Dans 99, il s'appelle *Marin*.

**521**, 32 — **522**, 8. M[e] : Palamède dit à Hermynde : « yf I be there

slayn | goo ye to my lord sir laũcelot or els to my lord sir Tristram | & pray them to reuenge my deth. » Puis il rappelle l'histoire du meurtre de Lamorac.

**522,** 35 — **523,** 5. M[e] rapporte les louanges que les habitants de la Cité Vermeille auraient décernées à Palamède : « soo alle the peple preysed hym | and though he was not crystened yet he byleued in the best maner | and was fulfeythful & true of his promyse | and wel condycyoned | And by cause he made his auowe that he wold neuer be crystened vnto the tyme that he had encheued the beste Glatysaunt | the whiche was a ful wonderful beest and a grete sygnyfycacyon | for Merlyn profecyed moche of that beest | And also sire Palomydes auowed neuer to take ful crystendome vnto the tyme that he had done seuen batails within the lystys[1] ».

**523,** 5. M[e] : Palamède rencontre les deux frères (Helyus et Helake) deux jours après son arrivée; dans 99, le lendemain.

**525,** 1-2. M[e] : « Alle that Cyte (la Cité Vermeille) profered sir Palomydes the thyrd parte of their goodes. »

**525,** 5. M[e] : avant d'arriver à Louvezerp, Palamède fait halte dans un château dont Ebel est « lieutenaunt ». Dans 99, ce château s'appelle « chastel Lonneglor » et appartient à Arthur.

## § 20. — Le tournoi de Louvezerp.

(M. **525** 27 — **570**, 30; ms. 99, ff° 441 v° b — 444 v° b, 465 v° a — 508 r° b; Löseth §§ 372-386)

**526,** 19. M[e] Epinogre a « a bented sheld of asure ». Dans 99, un « escu tout blanc a une fente dazur a travers ».

**527,** 23-25. M[e] introduit ici un écuyer porteur des messages de Galeodin à Tristan et de Tristan à Galeodin.

**528,** 34. « Galyhodyn with his X knyghtes » est probablement une erreur, soit de M., soit de Caxton, car dans la ligne 18 de la même page, M. donne « XX », leçon appuyée par 99.

**528,** 38 — **529** 3. M[e] : Gauvain devine que « outher he vpon the whyte hors is sire Tristram or els sire Palomydes | and that gay bysene lady is quene Isoud ».

1. Cf. M. **611,** 26.

**529**, 17-18. M* : parmi les chevaliers qui viennent au tournoi se trouve « the kynge of the best parte of Walys | with many other countreyes ».

**529**, 32-34. Dans 99, c'est un chevalier inconnu qui fait connaître au roi Arthur les exploits du chevalier au harnais vert. Dans M*, c'est Galeodin.

**530**, 20. M* : la réponse que Tristan fait à Arthur se termine par : « And there as my herte gyueth me | there wille I hold. »

**531**, 5-7. M* : Palamède explique son absence aux vêpres du tournoi : « Forsothe said Palomydes hit longed not to none of vs as this daye of Iuste | for there haue not this day Justed no preued knyghtes. »

**532**, 4-8. La liste des dix chevaliers qui manquaient au tournoi peut être reconstituée, telle qu'elle était dans Y (v. plus haut, table, p. 87), à l'aide de M. et 99. M. donne Tristan, Gaheriet, Palamède, Perceval, Epinogre, Mordret, Dinadan, La Cotte Mal Taillée et Peleas. 99 — Tristan, Gaheriet, Perceval, Mordret, Dinadan, La Cotte Mal Taillée et Heret. La liste primitive devait être : Tristan, Gaheriet, Palamède, Perceval, Epinogre, Mordret, Dinadan, La Cotte Mal Taillée, Heret et Peleas. Dans M*, Tristan arrive au tournoi avant Keu ; aussi ne comprend-on pas pourquoi celui-ci le croit absent.

**532**, 10-14. M* : Édouard et Sadoc prient Arthur de leur accorder les premières joutes, « *for they were of Orkeney* ».

**532**, 27. M* : Palamède apparaît « arrayed all in grene ».

**532**, 28-33. Dans 99, c'est Sagremor qui fait connaître aux chevaliers les exploits de Tristan. Dans M*, c'est Gauvain. M ajoute que « that... knyghte... smote doune ryghte my four cosyns... and seuen felawes moo ».

**533**, 14-16. Dans 99, c'est l'auteur qui compare Tristan à un lion et Palamède à un léopard. M* prête cette image au roi Arthur, qui compare aussi « sir Gareth and sir Dynadan vnto eger wolues ».

**533**, 26-28. M* : Palamède abat vingt chevaliers et le total des chevaliers du roi Arthur présents au tournoi est 50. 99 ne donne pas ces chiffres.

**534**, 7-13. M* : Tristan est « the grene knyghte vpon the whyte

hors ». Dans 99, il est le « chevalier qui siet dessus cheual vair ». M$^{e}$ : Gaheris, lui aussi, est un chevalier vert sur un cheval blanc et Dinadan le chevalier vert « vpon the gryseld hors ».

**534**, 30-37. M$^{e}$ dit que les lois du tournoi étaient telles que « what knyght were smyten doun and myght not be horsed ageyne by his felawes outher by his owne strength that as that daye he shold be prysoner vnto the party that had smyten hym doune [1] ».

**536**, 19-27. Dans 99, Dinadan dit à Gaheris qu'à son avis la victoire de Palamède est due à son amour pour Iseut. M$^{e}$ : Dinadan s'adresse à Tristan qu'il reconnaît malgré son double déguisement. Aussi ne peut-il faire allusion à l'amour de Palamède : « he wold saye no more vnto syr Tristram | but to hym self he sayd | and yf he knewe for whos loue he doth alle these dedes of armes | soone wolde syre Tristram abate his courage ».

**536**, 28-30. M$^{e}$ : Arthur et Tristan regrettent que Palamède soit un païen : « Allas said syre Tristram that syre Palomydes is not crystened | Soo said kynge Arthur | and soo said all tho that behelde hym. »

**537**, 9-15. M$^{e}$ : Palamède est acclamé à grands cris : « see how sir Palomydes the sarasyn hath smythen doune syre launcelots hors »... « thenne were there many knyghtes wrothe with syre Palomydes by cause he had done that dede | therfor many knyghtes held there ageynst that it was vnknyghtely done in a turnement to kylle an hors wilfully but that hit had ben done in playne batail lyf for lyf. »

**538**, 3-10. M$^{e}$ : Lancelot attribue la victoire de Palamède à la puissance de son amour. L'amour, dit-il, « is a grete maystresse and yf my lady were here as she nys not | wete yow wel said sire Palomydes ye shold not bere awey the worship ». Puis Lancelot met Palamède en garde contre Tristan et lui conseille de ne pas éveiller la jalousie de son rival.

**538**, 22-23. M$^{e}$ : « alweyes sir launcelot spared sir Tristram | and he spared hym. »

1. Löseth, § 378 : « A cette époque les lois des tournois défendaient à un chevalier de porter les armes dès qu'il avait été fait prisonnier, si son vainqueur le lui interdisait. »

**539**, 12-14; **543**, 14-16. M* : Lancelot prédit par deux fois la victoire de Tristan : 1° « ther was », dit-il, « a better knyght than he | and that shalle be preued or we departe vpon payne of my lyf »; 2° il dit à Arthur : « that knyghte beganne not yet | but ye shalle see hym this day doo merueyllously. »

**540**, 5-7. M* : « therfor sayd Palomydes I shal be sire launcelots knyght whyles my lyfe lasteth. »

**540**, 22. M* : « the kynge (*Arthur*) and launcelot stode in a wyndowe. » Ils regardent passer Tristan et Iseut. D'après 99, ils se rencontrent tous dans la forêt.

**541**, 28-35. Dans 99, Lancelot n'accepte pas le défi de Tristan, disant qu'ils se sont mutuellement acquittés. Dans M*, il allègue le motif suivant : « As for to Juste with me said sir launcelot I wille not fayle you | for no drede I haue of yow | but I am lothe to haue adoo with yow and I myghte chese | for I will that ye wete that I must reuenge my special lord that was vnhorsed vnwarly and vnknyghtdly | And therfor though I reuengyd that falle | take ye no displeasyr therin | for he is to me suche a frende that I may not see hym shamed[1]. »

**543**, 14-16, v. **539**, 12-14.

**545**, 1-3. Parmi les chevaliers qui arrivent au deuxième jour du tournoi, M* mentionne le roi de la Galles du Nord et Hector de Maris.

**547**, 27-29. M* : Palamède consent au combat entre Lancelot et Tristan, espérant que celui-ci sera vaincu : « by cause syr Launcelot was ferre hardyer knyght than hym self | therfor he was gladde | and suffred syr launcelot to fyghte with syr Tristram ».

**549**, 2-11. M* : le procédé de l'attribution du prix à la fin de la deuxième journée du tournoi est le même que dans l'épisode du château des Pucelles (v. plus haut, p. 182) : Lancelot reçoit le premier prix et le cède à Tristan. 99 se contente de dire que « Tristan a le priz de la journee ».

**549**, 34. M* : Palamède se refuse à quitter les chevaliers et Tristan

1. Ce passage montre la tendance de M. à placer Arthur au premier plan du tournoi, tendance contraire à la version du ms. 99 qui fait d'Arthur un personnage insignifiant.

le reconnaît aussitôt ; dans 99, il ne le reconnaît qu'après leur entretien.

**550**, 4-5 ; 16 ; 38. M* introduit Lancelot dans trois passages : 1° Tristan dit que Lancelot est le meilleur chevalier du monde ; 2° le parti du roi Arthur est appelé le parti de Lancelot et 3° Iseut dit que Lancelot est le plus dangereux rival que Tristan puisse rencontrer[1].

**550**, 11-15. M* : Tristan explique à Palamède la provenance de ses armes : « I wanne them ones in felde of a ful noble knyghte | his name was sir Marhaus and with grete payne I wanne that knyghte | for there was none other recouer but sir Marhaus dyed thorugh fals leches | and yet was he neuer yolden to me. »

**551**, 16-22. M* : A la prière de Tristan, Lancelot et Arthur se découvrent, ce qui permet à Dinadan de les reconnaître (« syr », dit-il, « that is sire Launcelot du lake that spake vnto yow fyrst | and the other is my lord Kynge Arthur »). Dans 99 (f° 487 r° a), ils disent eux-mêmes leurs noms.

**552**, 11-23. M* renvoie la discussion sur Palamède *à la fin* de la conversation qui a lieu à la cour d'Arthur. M* : Tristan défend Palamède ; dans 99, Palamède se charge lui-même de sa défense.

**553**, 3-4. M* : A la quatrième journée du tournoi, Iseut, Tristan, Palamède « and alle they » sont habillés de rouge.

**553**, 15-17. M. : « loo *said Kynge Arthur* yonder palomydes begynneth to play his pagent | Soo god me help *said Arthur* he is a passynge good knyght. » La première phrase appartient, dans 99, à « ceux qui voient comment il commence cette journee » (f° 490 v° a) ; la seconde, comme chez M., au roi Arthur.

**553**, 22-25. M* : « the noyse and crye chaunged from syr Palomydes and torned to sir Tristram and alle the peple cryed O Tristram O Tristram | And thenne was sir Palomydes clene forgeten. »

**553**, 32-33. M* : Tristan est supérieur aux autres chevaliers, « for all that the noble syre Tristram dothe is thorou clene knyghthode ». 99 attribue tous ses succès à son « grant pouoir », « car trop est Tristan de greigneur afaire que nest Palamedes » (f° 491 r° a).

1. Pour conserver l'unité de son roman, M. souligne ici comme ailleurs la supériorité de Lancelot. Cf. plus haut, p. 121.

**554**, 10-12. M* : Lancelot recouvre ses forces un peu plus tôt que dans 99[1].

**554**, 13-14. M* : Hector de Maris brise sa lance contre Palamède : « and brast it vpon hym alle to sheuers ».

**554**, 30. M* : les chevaliers abattus par Lancelot sont au nombre de trente.

**555**, 15. M* substitue au roi d'Irlande le roi de Galles.

**556**, 25. M* : Palamède est « not alle only soo dolorous for the departyng from la beale Isoud | but he was a parte as sorowful to departe from the felaushiip of sir Tristram | for sire Tristram was soo kynd and soo gentyl that whanne sire Palomydes remembrid hym therof he myghte neuer be mery[2] ».

**557**, 1-2. M* : « thorou the grace of god the quene (*Guenièvre*) was recouerd of her maladye ». 99 : Guenièvre « nestoit pas guerie de sa maladie quelle avoit eue » (f° 493 v° b).

**557**, 25-30. M* : « Thenne shalle he (*Palamède*) neuer wynne worship said Queen Guenever for and it happeth an enuyous man ones to wynne worshyp | he shalle be dishonoured twyes therfore | And for this cause alle men of worship hate an enuyous man | and wille shewe hym no favour | And he that is curtois and kynde and gentil hath favour in euery place. »

**557**, 33-**558**, 2. M* : le roi d'Irlande et le roi d'Écosse tâchent de se concilier l'amitié de Palamède en le comblant de dons ; le roi d'Irlande lui envoie « a grete courser » et le roi d'Écosse « grete yeftes ».

**558**, 16-27. M* : Palamède et Epinogre disent leurs noms au début même de leur conversation. Palamède profite de l'occasion pour énumérer tous ses ancêtres, dont Segurades (cf. M. **561**, 12).

**560**, 4-5 ; 7-8. M* raconte ici une rencontre de quatre chevaliers : « the knyghte with the grene shelde », le chevalier aux armes d'Hec-

1. Voici un parallèle curieux :

Ms. 99 f° 491 v° b : « Ancois fait semblant quil soit *fier* comme vn lion. »

M. **554**, 10-12 : « Whanne syr Launcelot herd them say soo he *ferd* as hit had ben an hongry lyon. »

C'est sans doute une transposition phonétique.

2. Dans le roman français, il n'est point question de l'amitié entre Tristan et Palamède.

tor de Maris, Safyr et Helyor. C'est un dédoublement assez curieux des deux chevaliers — Safyr et Helyor — qui figurent dans le ms. français : l'un avait (f° 497 v° a) « lescu vert au lyon dargent couuert de la houce vermeille », et l'autre « portoit les armes hector de Mares ». En les dédoublant, M. a fait battre Helyor contre le chevalier à l'écu vert, c'est-à-dire contre lui-même.

**563,** 3. M* : les adversaires de Palamède l'attachent par les jambes « vnder an old stedes bely ».

**563,** 14-21. Le discours que M* prête à Palamède est une combinaison de trois discours qui, dans 99, ne font qu'un : 1° à Saphar (f° 501 r° a), 2° au chevalier de la Joyeuse Garde (f° 501 v° a) et 3° à Lancelot lorsqu'il lui confie un message pour le roi Arthur (f° 502 r° b). Voici les deux textes :

**Ms. 99.**

I. **f° 501 r° a** : Et non pourquant tant say je bien que se ie de Tristan me feusse departy courtoisement et par amours et il me sceust en tel point il ne laissast en nulle maniere que il ne me venist deliurer.

II. **f° 501 v° a** : pour Dieu salues moy ma dame quant vous la verrez et monseigneur Tristan autressi icellui me saluez es parlement et si lui dictes de la moye part que grant dommage est et abaissement de cheualerie quant Palamedes deffine si tost sa uie itant lui dictez et si ne loubliez mie.

III. **f° 502 r° b** : itant sil vous plaist factez pour moy que vous diez au roy Artus quant vous le verrez quil a perdu vn bon amy quant il perdy Palamedez si ne fui ie oncques compaignon iure de son hostel. Mais en tous les lieux ou ie pouoie venir ie auancoye et honnouroie de tout mon pouoir les che-

**Malory, 563, 14-16.**

& yf I had not departed from my lord syr Tristrā as I oughte not to haue done | now myghte I haue ben sure to haue had my lyf saued !

But I pray yow syr knyght recommaunde me vnto my lord sir Tristram and vnto my lady Quene Isoud | & say to them | yf euer I trespaced to them I ask them foryeuenes |

And also I biseche you recommaunde me vnto my lord kynge Arthur and to alle the felaushyp of the round table vnto my power [1].

1. Ces mots répètent la phrase du manuscrit français : « De tout mon pouvoir », etc.

ualier errans de sa court et de son hostel tant ay foui et ale et venu que a ce point dorendroit sont venuez mez œuurez et ma vie et mon corps a la fin.

**563,** 28-29. M* : avant de se porter au secours de Palamède, Tristan dit : « how be it I am wroth with sir palomydes ».

**563,** 32. M* nomme le château Pelonnes dès le début de l'épisode; le ms. 99 ne le fait qu'au f° 502 v° b.

**564,** 14-15. M* : les douze chevaliers mettent Lancelot en garde contre Tristan : « syr Knyghte we counceille the not to medle with this knyght | for he hath deserued dethe | and vnto dethe he is Iuged ».

**565,** 29-30. M* : Palamède « kneled doune vpon his knees | and thanked syr Launcelot ».

**566,** 6. M* : Lancelot part de la Joyeuse Garde avec Hector de Maris ; selon 99, il s'en va seul.

**568,** 14-16. M* : Tristan dit à Palamède : « ye brake me ones a promyse whan that I rescowed you from Breuse saunce pyte and IX knyghtes | and thēne ye promysed me to mete me at the peron and the graue besydes camelot ».

**568,** 24-25. M* : Palamède est accompagné de « four knyghtes and four sergeaunts of armes ».

**569,** 25-27. M* : Tristan fait remarquer au messager de [Palamède que c'est sa blessure qui l'empêche de se battre : « and for thou shalt saye that I am no lyer | syre Tristram shewed hym this thye that the wounde was sixe Inches depe ».]

**570,** 3-4. M* : Palamède affirme que Tristan est « the hardest knyghte in bataylle that now is lyuynge excepte sir Launcelot ».

**570,** 26-76. M* : ceux de Léonois envoient à Tristan « letters of recommendacyon ». Dans 99, ils viennent le remercier verbalement.

## § 21. — Galaad et Perceval.

(M. **571**, 1 — **606**, 8; ms. 99, ff° 509 r° a — 519 v° b; 533 v° a — 548 v° a; Löseth § 388 a)

**571**, 1-18. 99 donne ici la prophétie de la dame muette que M. avait rapportée dans le chapitre 23 du livre X [1]. Afin de combler la lacune qui s'est produite ainsi dans le récit de Galaad et Perceval, M* introduit ici un ermite qui se charge du rôle de la dame et prédit l'avènement du chevalier, vainqueur du Saint-Graal, qui occupera le Siège Périlleux. Toutefois M* n'a pas su surmonter toutes les difficultés que comportait cette modification : malgré son désir de rattacher le récit du *Tristan* à l'histoire de Perceval qu'il a donnée dans une partie antérieure du *Morte Darthur*, il dit que ce héros dont il nous a déjà entretenu comme d'un vaillant chevalier est « unborn and ungotten ».

**571**, 28-**571**, 33; **572**, 16-21. M* : ceux de Corbin disent à Lancelot que « sire Gawayne was here and he myght not helpe her [2] | and soo he lefte her in payne | Soo may I saide syr Launcelot leue her in payne as wel as sire Gawayne dyd Nay said the peple we knowe wel that it is Laūcelot that shalle delyuer her ». Après la délivrance de la dame ils disent : « sir knyght syn ye haue delyuerd this lady | ye shall delyuer vs from a serpent that is here in a tombe | Thenne syr launcelot tooke his shelde and said brynge me thyder | and what I may doo vnto the pleasyr of god and yow I wille doo ».

**572**, 6; 10-14. M* : la dame de la tour souffre depuis cinq ans; elle est la plus belle dame du monde; elle parle [3] et invite Lancelot à la chapelle.

**572**, 23. M* : l'inscription sur la tombe est dorée; elle porte que le « lybard » qui réussira à relever la pierre sera « of kynges blood ».

**573**, 12-16. M* : le roi Pelles (« cosyn nyghe vnto Joseph of Armathye », 573 1) explique à Lancelot la signification du Saint Graal : « thys is said the kynge the rychest thyng that ony man hath lyuyng and whaune this thynge goth aboute | the round table shalle be

1. Voir plus haut, p. 188.
2. La dame de la tour.
3. Dans le roman français, elle ne dit pas un mot.

broken | and wete thow wel said the kynge this is the holy Sancgreal that ye have here sene ».

**573**, 20-24. M* fait prévoir la naissance de Galaad en disant que Lancelot a été amené chez Elaine « for this entent | the kyng knewe wel that syr launcelot shold gete a chyld vpon his doughter the whiche shold be named sir Galahalt the good knyghte | by whome alle the forayn countreye shold be broughte oute of daunger and by hym the holy graale shold be encheued ».

**573**, 24. M* : c'est Brisen qui paraît offrir ses services au roi : « Thenne came forth a lady that hyghte Dame Brysen | and she said vnto the Kynge », etc. Dans 99, le roi vient la chercher (f° 510 r° b) : « lors sen vint il a Brisene », etc.

**573**, 37-**574**,00. M* : pour faire croire à Lancelot qu'il est invité chez sa dame Guenièvre, on lui envoie une bague par un homme qui prétend l'avoir reçue d'elle : « and such one as she was wonte for the moost parte to were | & wehen sir laūcelot sawe that tokē wete ye wel he was neuer so fayne. » Dans 99, Brisen lui apporte un faux message (f° 510 v° b).

**574**, 14-15. D'après 99, Lancelot ne veut pas aller chez sa dame sans être invité. Dans M*, « he myghte make no delay | but withouten any lette he wente to bedde ».

**575**, 10-12, v. **598**, 30.

**575**, 16-22. M* Elaine fait ses adieux à Lancelot en le priant de venir la voir aussitôt qu'il en aura la possibilité, « for I haue obeyed me vnto the prophecy that my fader teld me | and by his commaūdment to fulfille this prophecy I haūe gyuen the grettest richesse and the fayrest flower that euer I had | and that is my maydenhode that I shalle neuer have ageyne | and therfore gentyl knyght owe me youre good wille ».

**575**, 30-**576**, 8. M* : c'est l'auteur qui raconte l'histoire de Brunor du Plessié [1]. Dans 99, c'est lui-même.

**577**, 10-11. M* : « whanne the douue took her flyghte | the mayden vanysshed with Sancgreal. »

1. *Bromer la pleche* dans M.

**578**, 2-3. M* : « and to syre Bors semed that the hede of the spere brente lyke a taper ».

**578**, 30-31. En racontant l'aventure de Bors, M* ajoute « a shot of arowes and of quarels soo thyck that he merueylled ».

**579**, 9. M* : l'homme que Bors aperçoit dans la salle est âgé; le ms. 99 se tait sur son âge.

**579**, 32. M* : Bors aperçoit dans le château « *four* gentylwomen »; dans 99 — « XII damoiselles [1] ».

**580**, 15-16. M* : après la naissance de Galaad, le bruit du péché de Lancelot arrive à la cour d'Arthur « wherfore quene Guenever was wrothe | and gafe many rebukes to sir launcelot | and called hym fals knyghte ».

**580**, 34-**581**, 1. M* : Brisen est accompagnée de « XX knyghtes and X ladyes & gētylwymen to the nombre of an hondred horses ». Dans 99 — des « dames et damoiselles et escuiers tant quelle fu son XLe » (f° 517 r° a).

**581**, 5-9. M* : Elaine est saluée à la cour d'Arthur par « the moost party of al the knyghtes of the round table | bothe syr Tristram | sir Bleoberys and sir Gawayne and many moo that I wille not reherce ».

**581**, 22-28. M* : quand Elaine vit la reine Guenièvre, « either made other good chere by countenaunce but nothynge with hertes | But alle men and wymmen spake of the beaute of dame Elayne and of her grete Rychesses | thenne at nyghte the quene commaunded that dame Elayne shold slepe in a chamber | nyghe her chamber and alle vnder one roof | & soo it was done as the quene commaunded ».

**581**, 29-33. M* : Guenièvre, avertie de l'adultère de Lancelot, « badde hym come to her chamber that nyghte | or els I am sure said the Quene | that ye will go to your ladyes bed dame Elayn | by whome ye gat Galahalt | A madame said syr Launcelot neuer saye ye so For that I dyd was ageynste my wille ».

1. C'est ou bien une confusion avec l'épisode précédent, où le chiffre 4 revient trois fois (ms. 99, f° 515 v° b : IIII enfans, IIII chandeles, IIII chandeliers), ou bien une erreur de lecture : dans les manuscrits du moyen âge, X est souvent confondu avec II.

**582**, 9-11. M* : Lancelot dit à Brisen : « I am redy to goo with you where ye will haue me. »

**582**, 20. M* : l'envoyée de Guenièvre constate que le lit de Lancelot est froid ; elle se rend compte alors qu'il est parti.

**583**, 9-14. M* : Lancelot, repoussé par Guenièvre, s'évanouit, puis saute par la fenêtre dans le jardin « and there *with thornes* he was alle to cratched in his vysage and his body ». Dans 99, il s'en va « tout ainsi comme il estoit sans armeures et sappareille et vint a la court aual » (f° 518 r° a). Il s'égratigne le visage avec les ongles : « lors veissiez homme doulent et courroucie et faire duel merueilleux... Et esgratignier sa face si que le sang en sailloit de toutes pars ».

**583**, 16. M* : Lancelot, en proie à sa détresse, erre deux années durant ; d'après 99, un mois.

**583**, 28-**584**, 8. M* : Elaine reproche à Guenièvre d'être le seul obstacle à son bonheur avec Lancelot : « and cause I haue to loue hym | for he had my maydenhode | and by hym I haue borne a farye sone | and his name is Galahalt | and he shalle be in his tyme the best knyghte of the world ». Guenièvre lui interdit l'accès de la cour et la prie de ne raconter à personne le « counceylle » de Lancelot, « for and ye doo | it wille be his dethe | As for that said dame Elayne I dar vndertake he is marred for euer | and that haue ye made | for ye nor I are lyke to rejoyce hym | for he made the moost pytous grones whanne he lepte oute at yonder bay wyndowe that euer I herd man make | Allas sayd fayre Elayne | and allas sayd the Quene Gueneuer | for now I wote wel | we have loste hym for euer ».

**585**, 5-15. M* : lorsque Guenièvre aperçut Bors, « she wepte as she were wood | Fy on your wepyng said sir Bors de ganys | for ye wepe never but whan there is no bote | Allas said sir Bors that euer syr launcelots kynne sawe yow | for now haue ye lost the best knyght of oure blood | and he that was alle oure leder and oure socour | and I dare saye and make it good that all kynges crysten nor hethen may not fynde suche a knyghte for to speke of his nobylness and curtosye with his beaute and his gentylnesse | Allas said sire Bors what shalle we doo that ben of his blood | Allas sayd Ector de marys | Allas said Lyonel[1]. Guenièvre s'évanouit, puis, en se remettant,

1. C'est la première apparition de Lionel et de Hector. Dans 99, ils apparaissent

« she kneled afore the thre knyghtes | and helde vp bothe their handes and besoughte them to seke hym[1] ».

**586**, 15-27; **587**, 3; **590**, 12-**591**, 5. Malgré la contradiction que j'ai notée plus haut[2], la modification que M* apporte au récit des aventures de Perceval continue à entraîner des conséquences logiques auxquelles M* se soumet pleinement. Dans M*, Perceval n'est plus un enfant qui habite chez sa mère, mais un chevalier de la Table Ronde, dont les exploits lui valent la bienveillance du roi Arthur et de la reine Guenièvre. En conséquence, M* modifie l'épisode du départ de Perceval du foyer maternel ainsi que les circonstances de sa rencontre avec son frère Agloval : au lieu de fuir leur mère, les deux chevaliers retournent chez elle. « A my dere sones », leur dit-elle, « whanne your fader was slayne, he lefte me IIII sones | of the whiche now be tweyn slayne | And for the dethe of my noble sone syre Lamorak shall my herte neuer be gladde | And thenne she kneled doune vpon her knees to fore Aglouale and sir Percyuale | and besoughte them to abyde at home with her. » La réponse de Perceval est tirée des réflexions que le manuscrit français prête à Agloval. Puis, la mère n'envoie pas l'écuyer pour accompagner les chevaliers comme dans 99, mais à leur poursuite, lorsqu'ils sont déjà partis. Ayant ainsi séparé Perceval de l'écuyer, M* est obligé de supprimer la scène où le héros du Graal profite du sommeil de son compagnon pour le quitter. Enfin, dans M*, Perceval envoie Persides avec un message au roi Arthur et à Agloval : « ryde vnto kynge Arthur | and telle the kynge how that ye mette with me | and telle my broder syre Aglouale how I rescowed you | and bydde hym seke not after me | for I am in the quest to seke sir launcelot du lake | And though he seke me he shalle not fynde me | and telle hym I wille neuer see hym nor the courte tyl I have fond syre Launcelot | Also telle sir kay the Seneschal and to syr Mordred that I trust to Ihesu to be of as grete worthynes as eyther of them | for telle them I shal neuer forgete theire mockes and scornes that they did to me that day that I was

un peu avant cette scène (f° 519 r° a : « Et lors vint Boort a Hector et a Lionnel et leur dist quilz preignent leurs armes. »)

1. Lancelot.

2. Voir p. 188.

made knyghte | And telle them I wil neuer see the courte tyl men speke more worship of me than euer men dyd of them bothe ». Lorsque ce message parvient à la cour, Keu et Mordret s'accordent à dire que « at the tyme whanne he[1] was made knyghte | he was ful unlyke to preue a good knyght », à quoi Arthur riposte qu'il espère toujours que Perceval sera bon chevalier, car il est issu d'une noble famille

**588**, 18-10; 22-23. M* : Agloval explique le meurtre de Gaudelin, frère de Gaudouin[2], comme suit : « for he was a fals knyghte and a bitrayer of ladyes and of good knyghtes ».

**588**, 26-30. M* : « and syr Percyuale he fought with alle the remnaunt[3] that wold fyghte. »

**589**, 15-25. M* : Persides raconte son histoire à Perceval *avant* de le délivrer.

**590**, 5-9. M* : Perceval reproche à la dame d'avoir emprisonné les hommes de Persides : « A madame sayd syre Percyvale what vse and customme is that in a lady to destroye good knyghtes | but yf they wylle be your peramour | for sothe this is a shameful customme of a lady | And yf I had not a grete mater in my hand | I shold fordoo your euylle custommes. »

**590**, 12, v. **586**, 15-27.

**591**, 5, v. *ibid.*

**592**, 14-15; 19-20. M* : Perceval « was one of the best knyghtes of the world that at that tyme was | in whomme the veray feythe stode moost in ». Il est chaste et il lui sera accordé de voir le « glemerynge of the vessel[4] | and of the mayden that bare hit | for he was a parfyte clene mayden ».

**592**, 19. M* : le Saint Graal est porté par des jeunes filles; par des « encenssiers », d'après 99 (f° 538 r° b).

**593**, 24. M. traduit « une riche robe desquarlatte qui estoit moult richement fourree » (99, f° 539 r° a) par « scarlet furred with myneuer ».

1. Perceval.
2. *Gawdelyn* et *Goodewyn* dans M.
3. Le parti de Gaudouin. — 4. Le Saint-Graal.

**594**, 2. M* : c'est un nain qui arme le chevalier du pavillon ; dans 99, il s'arme lui-même.

**594**, 12. M* : la dame est dans son lit au moment où Lancelot vient se coucher ; dans 99, elle s'échappe en le voyant arriver .

**594**, 23-25. M* : le nain semble reconnaître Lancelot : « and doubte ye not », dit-il, « he hath ben a man of grete worship | and for some hertely sorow that he hath taken he is fallen madde and me besemeth... he resembleth moche vnto sir Launcelot | for hym I sawe at the grete turnement besyde Lonezep. »

**596**, 9. M* : Lancelot aperçoit non seulement un cheval « tout ensele » attaché à un arbre (99, f° 540 v° b), mais aussi un chevalier qui « alyght and teyed his hors to a tree ».

**596**, 20. M* : le sanglier mord Lancelot « on the brawne of the thygh vp to the houghbone ».

**597**, 6. M. rend « biere cheualeresse » (99, f° 541 r° b) par « a carte ».

**597**, 31-32. M* : les gens du château de Pelles craignent de s'approcher de Lancelot et « fewe wold brynge hym mete to his handes ».

**597**, 33. M* : Castor est le neveu de Pelles ; dans 99, son cousin [1].

**598**, 30-**599**, 4. La scène de la reconnaissance de Lancelot dans le jardin rappelle un épisode du roman de Tristan [2], bien que M* y ajoute maint détail. Le roi Pelles et sa fille sont accompagnés par Brisen qui est la première à reconnaître le « fol » : « anone dame Brysen Knewe hym | Sire saide dame Brysen we muste be wyse how we dele with hym for this knyghte is oute of his mynde | & yf we awake hym rudely | what he wil doo we al knowe not | But ye shal abyde | and I shalle throwe suche an enchauntment vpon hym

1. Le nom de Castor ne figure pas dans 99.

2. Cf. plus haut, p. 50, note 2. Nous avons vu que la scène de la reconnaissance de Tristan par Iseut dans le jardin est une addition de Malory, due à l'influence de l'épisode du combat contre le dragon. L'épisode de Lancelot est calqué sur le même modèle. C'est un curieux exemple de l' « auto-contamination ».

that he shal not awake within the space of an houre | & so she dyd[1]. »

**599**, 3. M* : Lancelot est porté par quatre écuyers ; par six, dans 99 (f° 542 r° a).

**599**, 15-18. M* : c'est Brisen qui explique à Lancelot comment il parvint à Corbenic ; elle ajoute qu'elle a pu pénétrer dans le jardin grâce à une « maiden » de sa suite. Dans 99, c'est le roi qui l'apprend à Lancelot ; il dit ensuite que sa fille l'avait conduit au jardin.

**599**, 30. M* : Lancelot reste quinze jours à Corbenic ; dans 99 — « iusques a lentree diuer » (f° 573 v° a).

**599**, 34-**600**, 12. M* : Lancelot prie Elaine de lui pardonner d'avoir voulu la frapper : « And alle was the cause that ye & dame Brysen made me for to lye by yow maulgre myn hede », lui dit-il. Elaine lui répond : « Syr... I will lyue and dye with yow | and only for your sake | and yf my lyf myghte not auaile you and my dethe myghte auaile yow | wete yow wel I wold dye for your sake | and I wille go to my fader | and I am sure | there is no thynge that I can desyre of hym but I shalle haue hit | And where ye be my lord syr Launcelot doubte ye not but I wille be with yow withe alle the seruyse that I may do. »

**600**, 16. M* donne à « l'Ile de Joie » le nom de « Castle of Byaunt ».

**600**, 24-37. M* : un chevalier nommé Castor vient à Lancelot et lui demande son nom. Lancelot se nomme « chevalier malfet », mais Castor le reconnaît et s'agenouille devant lui « to beseech him of mercy ». Lancelot lui pardonne[2].

1. C'est un trait particulier de M. que Brisen apparaît comme une enchanteresse. Dans un passage antérieur, M* justifie l'adultère de Lancelot en l'attribuant à l'effet d'un enchantement (**575**, 10) : « But her that made this enchauntment vpon me as betwene yow and me | and I may fynde her that same lady Brysen she shalle lese her hede for wytchecraftes. »

2. Cet épisode a deux parallèles dans la partie du texte français reproduite par M. : M. a déjà introduit Castor, neveu du roi Pelles (597, 32) et rapporté l'aventure de l'écu avec l'image d'un chevalier s'agenouillant devant une reine (99, f° 544 r° b) : « Et dauant lui auoit vn cheualier a genoulz tout ainsi comme sil criast mercy daucun meffet. » Ainsi, l'épisode de Castor est à la fois une suite de l'histoire du neveu de Pelles et une répétition de celle de l'écu.

**601**, 14. M* : le tournoi a lieu « within thre leghes » de l'île ; d'après 99 — à une « demi-lieue ».

**601**, 34. M* : Perceval et Hector aperçoivent la demoiselle *au-delà* de la rivière (« on the other syde ») ; dans 99 — « si voient enuers eulx uenir vne damoiselle ».

**602**, 3-6. D'après 99, Perceval et Hector ignorent les noms du chevalier et de la dame (Lancelot et Elaine) jusqu'à ce qu'ils rencontrent Lancelot. M* : avant cette rencontre, une demoiselle leur révèle l'identité du chevalier et de sa dame.

**602**, 7-10. M* : c'est une demoiselle qui raconte l'histoire de la guérison de Lancelot ; dans 99 — le roi Pelles.

**602**, 32. M* : les chevaliers (Perceval et Lancelot) « hurtled to gyder with their sheldes *lyke two bores* ».

**603**, 2. M* fait de Lamorac un parent de Perceval (« broder vnto the good knyghte syr Lamorak de galys »).

**604**, 27. M* : l'épisode de Bors et Lionel[1] *précède* les réflexions de Lancelot quant à son retour prochain à la cour d'Arthur.

**605**, 13-20. M* : Lancelot et Elaine forment des projets pour l'avenir de leur fils Galaad : il doit être armé chevalier à la prochaine Pentecôte, dit Elaine, « for he is fully now XV wynter old ». « Doo as ye lyst », dit Lancelot, « god gyue hym grace to preue a good knyghte | As for that sayd dame Elayne I doubte not he shal preue the best man of his kyn excepte one | thenne shalle he be a man good ynough said sire launcelot. »

**605**, 32-**606**, 8. M* : le roi Arthur attribue la folie de Lancelot à son amour pour la belle Elaine, fille du roi Pelles. Lancelot, qui l'entend parler, répond que même s'il s'est comporté en fou, il a obtenu ce qu'il cherchait. Le roi semble satisfait de cette réponse, « but alle sir launcelots kynne knewe for whome he wente oute of his mynde ».

1. Ms. 99, ff° 546 r° b-547 v° a.

## § 22. — Tristan et Palamède

(M. **606**, 9 — **611**, 34; ms. 99, ff° 548 v° a — 549 v° b; 560 r° a — v° b[1]; Löseth § 389)

**606**, 16-18. M[e] : c'est Iseut qui renseigne Tristan sur la grande fête qui aura lieu à la cour du roi Arthur, « at Pentecost next folowyng »; dans 99, Tristan l'apprend à Iseut (f° 548 v° a-b).

**606**, 18-27. M[e] : Iseut raconte à Tristan les aventures de Lancelot : « and there she told hym how sir Launcelot had ben myst two yere | and al the whyle he had ben oute of his mynde | and how he was holpen by the holy vessel the Sancgreal | Allas said syr Tristram that caused some debate betwixe hym and Quene Gueneuer | Syr said dame Isoud I knowe hit all | for quene Gweneuer sente me a letter in the whiche she wrote me alle how hit was for to requyre yow to seke hym | and now blessid be god said la Beale Isoud he is hole and sound and come ageyne to the Courte[2]. »

**606**, 29-32. M[e] : Iseut ne veut pas aller au tournoi et allègue le motif suivant : « for through me ye[3] be marked of many good knyghtes | and that caused yow to haue moche more labour for my sake than nedeth yow. »

**607**, 15. M[e] : la fête doit avoir lieu « on tewesday next comyng »; d'après 99, le mercredi ou le jeudi[4].

**607**, 18-19. M[e] : Iseut fait escorter Tristan par quatre chevaliers, mais « within half a myle he sente them ageyne ».

**607**, 34. 99 dit seulement que Tristan a battu Palamède « si durement... quil fait le glaiue voler en pieces » (f° 549 v° a). M[e] précise : Tristan « stroke at palomydes | VI | grete strokes vpon his helme ».

**607**, 20-**611**, 34. M[e] raconte ici un combat entre Tristan et Palamède (« how syr Tristram and syr Palamydes fought longe to

1. Le scribe du ms. 99 a fait ici une erreur de pagination : après la page CXLIX, il pagine CLX, supprimant ainsi dix numéros.

2. C'est là une tentative de rattacher le *Tristan* au roman de Lancelot, sujet principal du *Morte Darthur*.

3. Tristan.

4. Vendredi ou samedi, dans Add. 5474.

gyders »). La cause du combat est la rencontre de Tristan avec Galleron de Galway, que Palamède vient de renverser. Galleron demande à être vengé et regrette que Palamède soit un païen. Tristan s'en charge et déclare que s'il n'est pas tué par Palamède, il le tuera, « but that he[1] shalle be crystened | or euer we departe in sonder ». Palamède, vaincu, prie Tristan de veiller à ce que le baptême soit célébré en règle : « Haue me to the next chirche | and fyrst lete me be clene confessed | And after see yow now that I be truly baptysed. » Les deux chevaliers s'en vont chez « Suffrecan of Carleil » qui donne à Palamède le « sacrament of baptysm ». « And syr Tristram and sir Galleron were his godfaders.[2] »

## § 23. — La mort des amants

(Löseth §§ 546-550)

Le récit de la mort de Tristan et Iseut dans M. réédite la version des manuscrits français[3]. M. dit (792, 13) que parmi les chevaliers de la Table Ronde qui vinrent soigner sir Urre, il se trouva « Syre Pryamus that was crystned by syr Tristram the noble Knyghte » et « syre Bellangere le beuse that was sone to the good Knyghte Alysander le orphelyn that was slain by the treason of Kynge Marke ». Cette mention de Marc et de Tristan amène M., par une simple association d'idées, à reprendre le récit de la mort des amants qu'il n'avait pas achevé auparavant : « Also that traytour kyng slewe the noble Knyghte syre Trystram as he sat harpyng afore

1. Palamède.

2. La première partie de cet épisode — le combat de Tristan avec Palamède — me paraît remonter à la source perdue de Malory. Elle ne figure dans aucun des manuscrits français dont nous ayons connaissance ; là, au lieu de se battre, les deux chevaliers causent paisiblement et font la paix sans jamais recourir aux armes. Mais ce qui a plutôt l'air d'une addition de Malory, c'est le récit du baptême de Palamède qui introduit une note religieuse, nécessaire pour préparer le lecteur à l'idée mystique qui domine les livres XIII-XVII du *Morte Darthur*. En effet, Malory termine son *Tristan* par un *explicit* qui est presque une prière : « Here endeth the second book of syr Tristram... and herefolowethe the noble tale of the Sancgreal that called is the holy vessel and the sygnefycacyon of the blessid blood of our lord Jhesu Cryste | blessid mote it be | the whiche was broughte in to this land by Joseph of Armathye | therfor on al synful souls blessid lord have thou mercy. »

3. Sauf le ms. 103, qui donne la version des poèmes.

his lady la Beale Isoud with a trenchaunt glayue | for whos deth was moche bewaylynge of euery knyghte that euer were in Arthurs dayes | there was neuer none so bewailed as was syre Tristram and syr lamorak | for they were traytoursly slayne | syr Trystram by kyng Marke | and syr Lamorak by syr Gawayne and his bretheren | And this syre Bellangere reuenged the deth of his fader Alysander and syr Tristram[1] slewe Kynge Marke and la Beale Isoud dyed swounyng vpon the crosse of syr Tristram wherof was grete pyte | And alle that were with Kyng Marke that were consentynge to the deth of syr Tristram were slayne as syre Andred and many other[2]. »

Plus loin, il y a, dans M., une allusion à la mort de Tristan (807, 12). Lancelot, répondant à Bors, qui le prie de ramener Guenièvre au roi Arthur, lui dit : « That is hard to doo..... | for by sir Tristram I maye haue a warnynge | for whanne by meanes of treatyce syr Tristram brought ageyne la Beale Isoud vnto kynge Mark from Ioyous gard loke what befelle on the ende | how shamefully that fals traitour kyng marke slewe hym | as he sat harpynge afore his lady la beale Isoud | With a groundyn glayue he threst hym in behynde to the herte | hit greueth me said sir launcelot to speke of his dethe | for alle the world may not fynde suche a Knyghte. »

1. *Tristram* est ici un accusatif.

2. Certains mss. français du *Tristan* prédisent la mort de Marc sans jamais la raconter, bien que Dinadan menace souvent de tuer le roi traître (cf. Löseth, *Analyse*, § XVI). Selon le ms. B. N. fr. 340 qui seul donne un récit de la mort de Marc, le meurtrier du roi est Paulart.

APPENDICE II

# L'ENFANT OU L'ÉCU ?

(UN *ERRATUM* DE CAXTON)

Le huitième livre du *Morte Darthur* contient le récit suivant que nous reproduisons *in extenso* (ff° 152 r°-v° de l'édition de Caxton) :

Ther came a lady by sir Trystrams pauelione makyng grete dole | what eyleth you said sir Tristram that ye make suche dole | A fayre knyght said the lady I am ashamed onles that som good knyght helpe me | for a grete lady of worship sente by me a fayre child and a ryche vnto sir launcelot du lake and here by there mette with me a knyghte and threwe me doune fro my palfray and took aweye the child from me wel my lady said syr Tristram | and for my lord syr Launcelots sake I shalle gete you that child ageyne | or els I shalle be beten for hit | And so sire Tristram tooke his hors | and asked the lady which wey the knyght rode | And thenne she told hym Ane he rode after hym | and within a whyle he ouertoke that knygnt | And thenne syr Tristram badde hym corne [1]) and gyue ageyne the child

Capitulum XXI

The knyghte torned his hors | and he made hym redy to fyghte | And thenne sir Trystram smote hym with a swerd suche a buffet | that he tombled to the erthe | And thenne he yelded hym vnto sir Tristram | thenne come thy waye | sayd sire Trystram and brynge the child to the lady ageyne | Soo he took his hors wekely and rode with sire Trystram | and thenne by the way syr Tristram asked hym his name | Thenne he said my name is Breunis saunte pyte | Soo whanne he hadde delyuerd that child to the lady | he said | syr as in this the child is wel remedyed | Thenne sir Tristram lete hym goo

1. = torne.

ageyne that sore reyentyd hym after | for he was a grete foo vnto many good knyghtes of kynge arthurs courte |

Cet épisode a été reproduit tel quel dans toutes les innombrables éditions du *Morte Darthur*, depuis Caxton jusqu'à nos jours. Et cependant, il suffit de le relire attentivement pour y constater d'étranges incohérences. Malory attribue à son mystérieux « child » envoyé par une « grete lady of worship » à Lancelot, l'épithète « riche », ce qui évidemment s'applique fort mal à un enfant. Puis, il lui fait subir une chute presque mortelle, car, d'après le texte que nous venons de citer, Breuse-sans-Pitié, abattu par Tristan, tient toujours l'enfant dans ses bras. Enfin, et c'est ce qu'il y a de plus surprenant, après sa défaite, l'atroce chevalier dit avoir bien soigné le malheureux enfant qu'il avait emporté dans sa chute.

En outre, l'épisode de l'enfant envoyé par une noble dame à Lancelot ne se trouve appuyé par aucune version du roman de Lancelot. Irons-nous jusqu'à supposer que Malory en est le seul auteur ? Cette hypothèse soulèverait de nouvelles difficultés d'interprétation, car, ici comme ailleurs, Malory paraît plutôt résumer en quelques mots un récit plus long et plus complet que d'en inventer un pour son compte.

C'est le roman en prose de Tristan, source directe du huitième livre de Malory, qui, seul, nous permet de dissiper le mystère de l'enfant. Nous trouvons, en effet, dans le ms. 103 du fonds français de la Bibliothèque Nationale, au f° 52 r° b, le passage suivant : « Ainsi comment ilz [1] s'entrefestoient, estés vous entree une damoiselle es paveillons qui portoit ung escu a son col d'autre maniere qu'ilz en eussent pieça veu. Car il y avoit pourtrait un chevalier et une dame qui s'entrebaisoient. Et estoit, ce sembloit, tout l'escu desjoint de la pointe desoubz jusquez a la bouche desseure en hault, et joingnoit la ou la bouche de la dame joingnoit a la bouche au chevalier. Quant les chevaliers virent l'escu fendu en telle maniere, si s'en merveillerent moult, car ilz n'avoient pas ap[ris] a veir escu de telle façon. Si demandent a la damoiselle, dont elle estoit. « Je suis, fait elle, a une des plus vaillans dame du monde. » « Et qui est elle ? »,

1. Tristan et ses chevaliers.

font ilz. « Ce ne vous diray je mye », fait-elle. « Et qui vous bailla cel escu ? » « Elle le me bailla », fait celle. «Et pour quoi est il fendu, dit Tristan, se pourra il jamais rejoindre en nulle maniere? » « Qui estes vous qui si enquerés de l'escu ? » fait elle. — Aussitôt que Tristan lui a dit son nom, elle lui raconte que l'écu ne sera de nouveau entier que le jour où un chevalier, qu'elle ne veut pas nommer et qui aime une « haute dame », sera parvenu au comble de ses vœux.

Suit un court entretien, après lequel la demoiselle quitte les chevaliers. L'auteur donne entre parenthèses l'histoire de l'écu fendu : c'est la dame du Lac qui l'a envoyé à la reine Guenièvre, pour lui prouver qu'elle connaissait ses amours avec Lancelot. Au milieu d'une conversation de Tristan avec ses compagnons, la demoiselle reparaît, éplorée. Elle dit à Tristan qu'un chevalier lui a ravi son écu : « Si en suis trop dolente, car jamais n'oseray retourner a ma dame, ne je ne pourray fournir son message. » Tristan va à la poursuite du chevalier qu'il atteint à l'entrée des « broches ». « Si s'escrie : « Retournés, chevalier, retournés a la damoiselle et lui rendés son escu que lui avés toulu; ou, si non, a la meslee estes venu ! » Le chevalier l'entent bien, mais nul semblant ne fait de lui rendre l'escu. Ainsi se meult contre Tristan et le fiert si du glaive de toute la force, qui le fait voler en pieces. Et Tristan qui de riens ne l'espargne le fiert si durement qu'il lui met le fer du glaive parmy l'espaule senestre, et l'empaint et le porte du cheval a terre. Et cil se pasme de l'angoisse qu'il sent. Et Tristan qui vouloit savoir qui il estoit, si descent et lui esrache le heaume de la teste et dit qu'il l'occira si ne lui octroie sa volonté. » Le chevalier cesse de résister. « Or monte, dit Tristan, et revien a la damoiselle et lui rend l'escu que tu lui tolis. » Et cil remonte, et s'en vont ensemble jusques aux paveillons et cil lui rend l'escu et dit qu'il lui amenderoit (f° 53 v° a) volentiers tout ce qu'il lui avoit mesfait. Et celle dit qu'elle ne lui demande rien plus, puis qu'elle ra son escu. « Or me dictes, fait Tristan, comment avés vous nom ? » « J'ay, fait il, nom Breulz. » « A, fait Tristan, Breulz sans Pitié, j'ay tant oy males nouvelles de toy que, certes, se je ne t'eusse asseuré, j'en vengeasse toutes les damoiselles du monde. Mais or vous en yrés a messire Gauvain, l'omme du monde qui plus vous het, et vous rendrés a lui de par

Tristan le nepveu le roy Marc de Cornouaille »..... et cil s'en va atant et la demoiselle reprent son escu et se met a la voye. »

On voit que le roman en prose de Tristan ne fait que reproduire un épisode de la fameuse histoire de l'écu envoyé par la fée Morgane au « meilleur chevalier du monde », c'est-à-dire à Lancelot du Lac[1]. De cet épisode, sir Thomas Malory paraît avoir conservé tous les traits principaux : arrivée de la demoiselle, combat entre Tristan et Breuse, victoire de Tristan, etc., sauf un seul point : c'est que Malory donne le récit d'un enfant, tandis que le roman français rattache les mêmes événements à un écu.

Il n'est pas difficile à choisir la meilleure de ces versions. Non seulement le récit de Malory est isolé parmi tous les innombrables épisodes relatifs à Lancelot, mais encore le texte français du ms. 103 a, sur celui de Caxton, tous les avantages de cohérence et de clarté. En effet, pour écarter toutes les invraisemblances du texte anglais, il suffit d'y remplacer le mot *enfant* par le mot *écu* : l'épithète « riche » y sied parfaitement, et les chutes que Malory paraît faire subir à un enfant n'ont rien d'invraisemblable lorsqu'on y fait trébucher un simple écu. Enfin, la version française a cet avantage qu'elle enlève à l'impitoyable Breuse son rôle étrange de médecin : au lieu de *the child is wel remedyed*, nous lisons, dans le manuscrit français, que Breuse *rend l'escu et dit qu'il lui amenderoit tout ce qu'il lui avoit mesfait*.

Mais si nous admettons que l' « enfant » de Malory n'est qu'un descendant de l'écu du roman français, comment expliquer cette étrange substitution ? C'est dans l'orthographe anglaise que réside la solution définitive de l'énigme. La graphie anglaise du quinzième siècle voulait que le mot *child* (enfant) ne se distinguât de *schild* (écu) que par une *s* initiale. De plus, les formes graphiques de ces deux mots se rapprochaient à s'y méprendre, grâce à la confusion très fréquente des groupes *sch* et *ch*, de sorte que la forme *schild* était

1. Pour l'épisode de l'écu fendu dans le *Lancelot*, voir P. Paris, Rom. d. l. T. R., III, 343-5. Ici comme ailleurs, Malory est fidèle à sa manière d'identifier à la première occasion les personnages de sa source que celle-ci ne nommerait que plus tard. Ainsi, il n'hésite pas à nommer au prime abord le mystérieux chevalier qui n'est autre que Lancelot. Voir plus haut, p. 111 *sqq*.

susceptible de se réduire, sous l'influence de cette confusion, à *child*.

On le voit : le *child* que nous donne le texte de Caxton n'est qu'un *schild* mutilé par l'action troublante d'un usage orthographique. Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'est point nécessaire d'en rejeter toute la responsabilité sur William Caxton. Il se peut que Malory lui-même, dans son manuscrit que nous ne possédons plus, ait mis *child* au début pour passer ensuite à la forme plus régulière de *schild* ; dans ce cas, Caxton aurait simplement pris la première leçon pour bonne et l'aurait maintenue jusqu'au bout du récit.

Peut-être, aux yeux de Caxton, la leçon *child* avait-elle la valeur du *shield* moderne. Mais il est du moins certain que pour tous les lecteurs modernes de Malory, le mot *child* veut dire *enfant*. Ce curieux contresens a reparu dans toutes les éditions de l'épopée arthurienne de Malory, sans jamais attirer l'attention des critiques; Il est grand temps qu'on le corrige et qu'on restitue ainsi toute une page effacée du *Morte Darthur* [1].

1. Il y a, dans le texte de Malory, deux renvois successifs à l'épisode de l'écu. Au f° 173 de l'édition de Caxton, Lancelot fait allusion à un écu que Breuse-sans-Pitié avait enlevé à une dame, « and after Tristram de lyones rescowed that shelde from hym ». Au f° 174, Malory dit que cette dame « has sought Launcelot and Tristram for long » et qu'une fois à Camaloth elle rencontra Tristan « and there he rescowed this blak shelde with the whyte hand holdynge a naked swerd | that sir Bruyns saunce pyte had taken from me ».

APPENDICE III

# L'ORTHOGRAPHE DES NOMS PROPRES

## DANS LE *TRISTAN* DE MALORY [1]

| Malory | Le roman en prose |
|---|---|
| Agloualе. | Agloual. |
| Argauayne. | Agrauains (334). |
| Alys la beale pylgrym. | Aylies la belle pellerine (99). |
| Alysa(u)nder le Orphelyn. | Alixandre ly Orphelins (99). |
| Amant. | Amant (334). |
| Andret. | Andret; Sandret (103) [2]. |
| Anglides, Anglydes. | Angledis, Anglediz (99). |
| Angnyssh(e). | Angyns (103). |
| Ansirus, Anserus the plygrym. | Rancier le Peleryn (99). |
| Arbray, *château de.* | Arbraye. |
| Archade. | Archade (99). |
| Arguys. | Argus. |
| Arthur. | Artus. |
| Aryes le vasyshere. | Ares. |
| Arystaunce (492, 2) [3]. | Aristant (99). |
| Astlabor. | Esclabor. |
| | |
| Bagdemagus, Basdemagus. | Bademagu. |
| Balyn, Balen le saueage. | Balin le sauuage (99). |
| Bandes. | Baudas. |

1. Cette liste comprend tous les noms propres des livres VIII et XII du *Morte Darthur* qui se retrouvent dans les mss. 103, 334 et 99 de la Bibliothèque Nationale et dont Malory a modifié l'orthographe. Ceux que Malory a ajoutés ont été mentionnés à leurs places respectives dans l'appendice I. Ceux qu'il a conservés intacts sont reproduits ici seulement lorsqu'ils nous montrent un accord isolé avec tel ou tel manuscrit. Les listes des noms propres données par M. Löseth dans son *Analyse* et par M. Sommer dans le deuxième volume de son édition de Malory, m'ont dispensé du besoin de renvoyer le lecteur aux pages et folios des textes en question. Lorsqu'un nom est cité d'après un seul manuscrit, celui-ci est indiqué entre parenthèses.

2. *Andret* dans les imprimés et probablement dans X (v. table, p. 87).

3. Omis dans l'*Index* de M. Sommer.

| | |
|---|---|
| Beale regard, *château de.* | Belle Garde (99). |
| Beale Valet *château de.* | Belualiot (334). |
| Belangere, Bellangere. | Berengier (99). |
| Bellangere le beuse. | Bellangere le beuse (99). |
| Bellyaunce le orgulus. | Belynas (103). |
| Benoye, *pays de.* | Benoic(t). |
| Berluse. | Berlez (334). |
| Berraunt le Apres. | Berant le aspres (99). |
| Bersules, Besyles (423, 23) [1]. | Bertelais (334). |
| Blamor(e) de Ganys. | Blanor de Gannes. |
| Bleoberys de Ganys. | Blioberis de Gannes. |
| Blyaunt. | Bl(a)yaunt, Bliant (99). |
| Bors de Ganys. | Boort de Gannes. |
| Brandegore. | Brandgoire (99) [2]. |
| Brandyles, Braundel. | Brandelis. |
| Brangorys. | Bragoire (99) [2]. |
| Bra(n)gwayne. | Brangien. |
| Breunis, Breuse saunte (saunce) pyte. | Breu(l)z (103) ; Brehus ; Breux (99) sans pitié. |
| Breunor le noyre. | Brenor le noir. |
| Bromel de la pleche. | Brunor du plessie (99). |
| Brysen. | Brysenne. |
| | |
| Cambynes. | Cambenic. |
| Camelot. | Cama(a)lot(h). |
| Camylyard, Camelerd. | Carmelide (99) [3]. |
| Car de Gomoret. | Ras de Gameret (99). |
| Carados. | Caradoc. |
| Cardycan. | Cardue(i)l en Galaiz [4]. |
| Chaleyns. | Achalain (99). |
| Cheualer Malfet. | Cheualier Meffet (99). |
| Claraunce. | Clarance. |
| Clandas. | Claudas. |
| Corbyn. | Corbenic. |
| Corsabryn. | Corsabrin. |
| | |
| Dagonet. | Daguenet. |
| Dalan. | Dalan (99). |
| Darras. | Darras. |
| Delectable yle. | Isle Delictable. |
| Dodyn(a)s le saueage. | Dodinel ; Dodynaulz le sauvage. |

1. Omis dans l'*Index* de M. Sommer. — 2. Cf. plus haut, p. 74.
3. Cf. plus haut, p. 67. — 4. Var. *Cardoille* (éd. Sommer, p. 120).

| | |
|---|---|
| Dornar. | Doryan (334, 99). |
| Dryaunt. | Drians, Driant. |
| Dynadan. | Dinadan(t), Dynadam. |
| Ebel. | Hebel (99). |
| Ector de Marys. | Hector de Mares. |
| Edward. | Erdras, Erdouart (99). |
| Elayne (*fille de Pelles*). | Helayne (99). |
| Elayne le blank (*fils de Bors*). | Elain le blanc (99). |
| Elyas. | Helyas. |
| Elyas de Gomeret. | Helynas de Gomoret (99). |
| Elyot. | Heliot. |
| Elysabeth. | Ysabel. |
| Elys(e) la noyre. | Heliz le noir (99). |
| Epynogrys, Epynegris. | E(s)pinogre(s). |
| | |
| Faramon. | Pharamon (103). |
| Forest peryllous. | Forest de Darnantes. |
| Frolle of the oute yles. | Froilles (103), Frolles (756). |
| | |
| Gaherys. | Guerret [1]. |
| Galahalt. | 1. Galehoult, 2. Galaad (99) [2]. |
| Galyhodyn(s). | Galeodin. |
| Gareth. | Gaheriet. |
| Garaunt. | Corrart (99). |
| Gawayn(e). | Gauvain. |
| Geryne (le grose). | Guerin le gros (99). |
| Glatysaunt (*beest*). | La beste glatissant. |
| Goner(e)ys. | Gorois (99). |
| Gouernayle. | Gouuerna(i)l. |
| Gryf(f)let le fyse de dieu, le fyse the dene. | Girflet (99) le filz Do. |
| Gryp. | Agripes (103). |
| Gueneuer, Gweneuer. | Guenieure. |
| Gumret le petyte. | Guivret le petit. |
| Guy. | Guis. |
| Gyngalyn. | Guinglain. |
| | |
| Hard roche, *château de*. | Roche Dure. |
| Harsouse le berbusc. | Herlaux le barbu (99). |

1. Cf. Löseth, *Analyse*, pp. 509 et 514.

2. Contrairement à Malory, le ms. 99 donne deux leçons distinctes de ce nom dont il applique l'une (*Galehoult*) au haut prince qui organisa le tournoi à Sorelois, et l'autre (*Galaad*) au fils de Lancelot et d'Elaine. M. appelle tous les deux *Galahalt*, mais ne les confond jamais.

| | |
|---|---|
| Haruys de le marches. | Henri le marchis (99) |
| Helyn le blank. | Helain (99). |
| Helyor le preuse. | Helyot le Preux (99) [1]. |
| Helyus, Helyas. | Heleins (99). |
| Hermaunce, Harmaunce. | Hermans (99). |
| Hewgon, Heugon. | Hugon (99). |
| Howel(l). | Hoel. |
| Humber (*fleuve*). | Hombre. |
| Hymeson. | Humeson ; Huneson. |
| | |
| Isoud, la beale. | Yseult. |
| Isoud la blaunche maynys. | Yseult as blanches mains. |
| | |
| Joseph of Armathye(s). | Joseph d'arimathie (99). |
| | |
| Kay the Seneschal. | Keu(x) le Seneschal. |
| Kaynus le straunge. | Keu(x) destraux (destraus). |
| Kehydyus. | Kehedin (103). |
| | |
| La cote ma(y)le tayle. | La cote mal taillee. |
| Lambayle. | Lambale (99). |
| Lamerak, Lamorak de galys. | Lamorat de Galles. |
| Launcelot du lake. | Lancelot du Lac. |
| Listinoyse, *pays de.* | Listenois. |
| Logrys, *royaume de.* | Logres. |
| Lonazep, Lonezep. | Lo(u)veze(r)p(h), — vrezep. |
| Lucan, Lucas the botteler(e). | Lucan le bottelier (103). |
| Lucanere de Buttelere. | Lucan le bouteillier (99). |
| Lyonas, Lyones, *pays de.* | Leonois. |
| | |
| Magouns, *château de.* | Magance. |
| Maledysaunt. | Mesdisant. |
| Male(e)gryne. | Malagrin (99). |
| Marhalt. | Morhoult (*père*). |
| Marhaus (*fils du précédent*). | Morhoult (*fils*). |
| Mark(e). | Marc. |
| Marsyl. | Marsille (99). |
| Matto le breune. | Mathaus le brun. |
| Melleagaunt, Malegeaunt, Melyagaunce, Mellyagraunce. | Melegaunt (99, 103). |
| Melyodas. | Melyadus (103). |

1. Omis dans l'*Index* de M. Löseth.

| | |
|---|---|
| Melyon de Tartare. | Mellien du tertre (99). |
| Merlyn. | Merlin. |
| Mordred. | Mordret. |
| Morgan(e) le fay. | Morgain. |
| Morganor(e). | Morganor. |
| Morris, *forêt de*. | Morois. |
| | |
| Nabon le Noyre. | Nabon le noir. |
| Nerouens, Neroneus, Neroueus. | Neroneus (99), Veroneus (103). |
| Northgalys, Northwalys. | Norgalles. |
| Northumberland, *pays de*. | Norhomberlande. |
| | |
| Orgulous (*château*). | Chastel Orgueilleux. |
| Orkeney, *reine de*. | Orc(h)anie. |
| Ossaisa, Ossayse. | Ansies. |
| Ozan(n)a le cure hardy. | Osenayn cuer hardi (334). |
| | |
| Palamydes, Palomydes. | Palamede(s). |
| Pase, earle of. | Conte de Pas (99). |
| Pelles. | Pelles (99). |
| Pellinore. | Pel(l)inor (103). |
| Pelownes. | Pylamis [1] (99). |
| Percyual (of Walys). | Perceual de Galles. |
| Percydes, Persydes. | Persides. |
| Plenorius. | Plenori(u)s. |
| Pluere (*château*). | Le chastel des pleurs. |
| Pom(y)tayn, Pometayn. | Pometeine (99). |
| | |
| Questynge beest, *v.* Glatysaunt. | |
| | |
| Reed Cyte. | Cite vermeille. |
| Roche deure, *v.* Hard Roche. | |
| | |
| Sadok ; Saduk. | Sadoc(h). |
| Safere ; Safyr. | Saphar. |
| Sagramor le desyrus. | Sagremor(e) le desree. |
| Sancgreal. | Saint Greal (99) [2]. |
| Sauseyse. | Sanses (99). |
| Scotland. | Escosse. |
| Segwarydes. | Segurades. |
| Selyses. | Celices (99). |

1. Omis dans l'*Index* de M. Löseth.
2. *Saint Graal* dans les autres manuscrits.

| | |
|---|---|
| Selyuaunt. | Celinans (99). |
| Semound the valyaunt. | Esmont [2] (99). |
| Sentraille de lushon. | Nicorant. |
| Seruage, *île de.* | Isle de Servage. |
| Sessoyne. | Sasso(ing)n(i)e. |
| Spere of vengeaunce. | La lance vengeresse. |
| Straight Marches. | Estroi(c)te Marche. |
| Suppynabylis, — es [1]. | Pinabel [1] (103). |
| Surl(e)use. | Sorelois (99). |
| Syege peryllous. | Siege perilleux (99). |
| | |
| Table Round, Round Table. | La Table Reonde. |
| Tor le fyse aries, le fyse vaysshere. | Tor le filz Ares. |
| Tramtryst. | Tantris, Tanstris. |
| Tristram, Trystram. | Tristan (103, 99), Trystram, Tristram (334). |
| | |
| Tyntagil, Tyntigayll, *château de.* | Tintagel. |
| | |
| Vlbawes, Vlbause. | Vlban (99). |
| Vreyns, Vryence. | Vrien. |
| Vtherpendragon. | Vter Pendragon. |
| Vwayne, Ewayne, la blaunche maynys, les anoutres (anoultres), les auenturous. | Yvain li granz (334), Yvain lanoutre, Yvain as blanches mains. |
| | |
| Wales, *royaume de.* | Galles. |

1. Probablement une erreur de Caxton : *Syppynabylis* pour *Syr Pynabylis.*

APPENDICE IV

# TABLE SOMMAIRE

## DES CONCORDANCES ENTRE MALORY ET LES MANUSCRITS FRANÇAIS[1]

### Section A[2]

| Malory; ms. B. N. fr. 103 | Autres manuscrits (y compris B. N. fr. 99 et 334) |
|---|---|
| L'épisode de Tantris (v. pp. 35-40). | Manque dans tous les mss. |
| L'ordre des événements dans l'épisode de la Cotte Taillé est *abcmn*, dans Malory, *abmcn* dans 103. | *ambcn* dans tous les mss. (pour 750 et 12599, v. p. 43). |
| Combat contre le dragon (103). | Manque dans tous les mss. |
| ↘ Iseut trouve Tristan dans le jardin (M), v. p. 50, note 2. Élaine trouve Lancelot dans le jardin (M), v. p. 215, note 2. | |
| Remarques sur la mort de Lamorac (M, 103), v. pp. 45-8. | Manquent dans tous les mss. |
| Le départ de Lancelot de la Joyeuse Garde (M, 103), v. pp. 48-9. | Manque dans tous les mss. |

### Section B

| Malory; ms. B. N. fr. 334. | Autres manuscrits (y compris B. N. fr. 103 et 99) |
|---|---|
| Palamède résiste au combat avec le | Il y consent sans hésiter (103, etc.) |

1. J'ai tâché de résumer ici mes observations sur la source du *Tristan* de Malory. Le tableau ci-dessus me paraît confirmer la thèse proposée dans le chapitre IX de la 1re partie (pp. 81-83), et notamment que, dans les limites de chacune des trois sections de son *Tristan*, Malory n'a jamais fait alterner ses sources; l'influence de la version 334 commence là où finit celle du 103; l'action du 99 n'apparaît que lorsqu'il n'est plus question de 334.

2. Voir plus haut, p. 83.

| | |
|---|---|
| chevalier inconnu (M, 334), v. pp. 55-6. | |
| Le premier *explicit* se place au milieu de la conversation de Tristan avec Arthur (v. pp. 51-54). | Aucune division. |
| *Berluse* (M), *Berlez* (334). | *Bellet.* |
| *Beale Valet* (M), *Belvalict* (334). | *Belnalhot* (103), *Benalist* (94), *Benaloth* (99). |

## Section C

| Malory; ms. B. N. fr. 99 (Chantilly 316-7) | Autres manuscrits (y compris B. N. fr. 103 et 334) |
|---|---|
| *Argius* (M), *Argus* (99). | *Ardons* (334), *Argon* (335). |
| L'épisode d'Alexandre l'Orphelin (M, 99), v. pp. 59-66. | Manque dans tous les mss. sauf Br. Mus. Add. 25 434 et B. N. fr. 350. |
| Le tournoi de Sorelois (M, 99), v. pp. 59 *sqq.* | Manque dans tous les mss. sauf Br. Mus. Add. 25 434 et B. N. fr. 350; ces mss. donnent : |
| Dans le récit de ces deux épisodes : | |
| M : *Camiliard*; *Seymound* 99 : *Carmelide*; *Esmont.* | Ms. Add : *Tarmelyde*; *Asmonz.* |
| M, 99 : Alexandre reçoit *16* blessures (v. Löseth, *Analyse*, p. 191). | Ms. Add. : *15.* |
| Tristan délivré par *Iseut* (M, 99), v. pp. 196-7, Löseth, § 282 f. | Par les gens de *Léonois* (103). |
| *Cornouaille* (M, 99), v. Löseth § 353. | *Orcanie* (103, etc., sauf 97, 349, 101, 772 et 758). |
| *Berant* (M, 99), v, p. 79. | Manque dans 103, *Beraut* dans les autres mss. |
| Le roi d'Irlande est vaincu par *Lancelot*, v. p. 79, Löseth, p. 273. | Par *Arthur.* |
| Les épisodes de Lancelot, v. pp. 73-5. Leçons des noms propres : | Manquent dans tous les mss. excepté B. N. fr. 97, 101, 379, 758 et Br. Mus. Add. 5 474. Ceux-ci donnent : |
| *Élayne* (M), *Elain* (99). | *Alain* (Add. 5 474). |
| *Brangorys*, *Brandegore* (M), *Brangore*, *Brandgoire* (99). | *Brangore* (la forme ne varie pas). |
| Le deuxième *explicit* se place après la rencontre de Tristan avec Palamède (M, 99), v. pp. 77-9. | Aucune division [1]. |

1. Les supressions, si fréquentes dans le texte de Malory, rendent impossible d'utiliser une grande partie des divergences entre les manuscrits qui représentent sa source. Ainsi Malory supprime le nom du chien de Tristan; 103 l'appelle *Hudain*, 334 *Heudenc* et 99 *Houdent*. Il en est de même pour les divergences signalées par M. Löseth aux §§ 167, 178 et 200.

# TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES[1]


*Academy*, 27, 36, 51.
Adtherp, 166.
Aglouale, Agloval, 213, 214.
Agrauayne, Agravain, 32, 45, 47, 136, 189, 199.
*Agravain* (roman), 15.
Alain, v. Elain le blanc.
Albime (*cité*), 36.
Alexandre l'Orphelin, Alysander le Orphelyn, 28, 29, 61-71, 84, 85, 86, 191-2, 193 note, 219, 220, 234.
Alice la Belle Pèlerine, 192.
Alysander, v. Alexandre.
Amant, 186, 187.
Andred, Andret, Sandret, 177, 179, 220.
Angin(s), Anguish, Anguysh(e), 35, 160, 162, 163.
Angleterre, 9 et *passim*.
*Anglia*, 13 note.
Anguish, Anguysh(e), v. Angin.
Anjou, v. René d' —.
Annoure, 175.
Arbray(e), château d', 113, 196.
Ardons, v. Argon.
Ares, Aries le vayshere, v. Tor le fils —.
Argon, Argus, Argyus, Ardons, 82-3, 234.
Arnold, Matthew, 10.
Arrouse, 193.
Arthur, Artus, 10, 11, 14, 15, 17, 26 note 3, 41, 46, 47, 52, 53, 54, 62 note, 85, 99, 104, 111, 112, 114, 116, 117, 125, 126, 128, 133, 138, 146, 151, 155 note 3, 156, 157, 158, 167, 175, 179, 180, 182, 184, 185, 188, 189, 192, 193, 194, 195, 197, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 207, 211, 212, 213, 214, 217, 218, 220, 234.
Arundel, château d' , 61.
Arymathye, v. Joseph of —.
Ashmole, 138.
Asmonz, v. Seymound.
Auchinleck, manuscrit d', 36.

Badegrayne, 84.
Bagdemagus, 194, 195.
Balen, Balin, Balyn, 185, 188.
Ban, 84.
Basdemagus, Baudemagus, v. Bagdemagus.
Baudouin, Baudwyn, 61-68.
Beale Valet, Belnahot, Benalist, Benalot, 56-7, 82, 234.
*Beau Desconnu*, 11.
Beaumains, 10, 11 note 2, 12.
Beau vivante, 173.
Bechstein R., 35 note 4.
Bédier Joseph, 7, 35 note, 37 note, 91 note, 97 note, 98 notes, 165 note, 166 note.
Bélignant, 44.
Bel(l)angere, 111, 191, 219, 220.


1. Les noms propres de l'appendice III ne sont pas compris dans cette table.

Bellengerus le Beuse, 192.
Bellet, v. Berluse.
Belnahot, v. Beale Valet.
Belynas, 170.
Benalist, Benalot, v. Beale Valet.
Benoît, Benoye, pays de, 192.
Berant, Berraut, 79 note 2, 234.
Berlez, Berluse, Bellet, 57, 234.
Berne, *Folie* de —, v. *Folie*.
Béroul, 91, 94 note, 99, 108.
Bersules, 186, 187.
Beuse, v. Bellengerus le —.
Bête Glatissante, 174 ; v. Palamède.
Bibliothèque des Avocats, v. Edimbourg.
Bibliothèque publique de Genève, v. Genève.
Bibliothèque nationale de Paris, manuscrits de la —, 18 et *passim*.
Bien Pensaunt, 173.
Blamor, Blanor de Ganys, 162, 170, 180, 182.
Blanchefleur, 92.
Blanor, v. Blamor.
Blaynt, v. Blyaunt.
Bleoberys, v. Blioberis.
Blians, v. Blyaunt.
Blioberis, Bleoberys, 105, 162, 171, 175, 180, 185, 199, 211.
Blois, concours de, 109.
Blyaunt, Blaynt, Blians, 74.
Boort, Bors, 74, 84, 211, 212, 213 note, 217, 220.
Borron, v. Robert de —.
Bors, v. Boort.
Bottelier, v. Lucan le —.
Brandegore, v. Brangore.
Brandeliz, Brandiles, 175, 182.
Brandgoire, v. Brangore.
Brangien, Bra(n)gwayne, 38, 44, 94, 113, 160, 163, 165-6, 168, 178, 180, 183, 189.
Brangore, Brandegore, Brandgoire, Brangorys, 74, 234.
Bra(n)gwayne, v. Brangien.
Bretagne, 96, 98 note, 157, 168, 176.
Breulz, v. Breuse.
Breunis le noyre, v. Brunor le Noir.
Breuse-sans-Pitié, Breuse saunte pyte, Breunis saunce pyte, Breulz-s.-Pitié, 62, 63, 136, 150, 183, 189, 193, 208, 221, 222, 223, 224, 225 note. V. Malgrin.
Brisen, v. Brysen.
British Museum, v. Musée Britannique.
Bromer la pleche, v. Brunor du Plessie.
Brouce, v. Micheau Gonnot de la —.
Bruce, J. D., 13.
Brunor, v. Cotte Mal Taillée.
Brunor du Plessie, Bromer la pleche, 210.
Brunor le Noir, Breunis le noyre, 164-5, 173.
Brutus, 144 note.
Bryan, 172.
Brysen(ne), 210, 211, 212, 215, 216.

Cama(a)lot(h), 180, 186, 187, 225 note.
*Cambridge History of English Literature*, 149 note.
Camelard, Camelerd, Camiliard, Camyliarde, Carmelide, Tarmelyde, 67, 234.
Carados, Karados, 62, 63, 64.
Carleil, v. Suffrecan of —.
Carleon, 84.
Carmelide, v. Camelard.
Castle of Blyaunt, v. Ile de Joie.
Castor, 215, 216.
Catton Julius (manuscrit), 138 note.
Caxton, William, 9, 11, 38 note, 51, 109, 110, 127, 139, 140, 201, 221, 222, 224, 225.
Cent Chevaliers, roi des, 199.

Chantilly (musée Condé), 33, 61, 65, 67, 71, 74, 75, 77, 78, 81.
*Charrette*, la, 100, 131-2.
Charmian, 129.
Chrétien de Troyes, 79 note 2, 100, 101 note, 107 note 3, 116, 118, 119.
Cité Vermeille, Reed Cyte, 201.
Cité Vermeille, roi de la, v. Harmaunce.
Cléopâtre, 129.
*Cligès*, 131-2.
*Colagrus and Gawaine*, 119.
Cologrenant, 41.
Columbe, 185.
Condé (Musée), v. Chantilly.
Corbenic, 216.
Corbin, 209.
Cornewaile, Corno(u)aille, Cornwall, 41, 42, 64, 68, 69 note, 71 note, 85, 92, 93, 94, 96, 97, 104, 114, 124 note, 125, 129, 142, 157, 162, 167, 168, 169, 177, 178, 180, 184, 188, 190, 195, 224, 234.
Cornish, F. W., 139.
Corsabrin, 194.
Cotte Mal Taillée, Cote Male Tayle, la (= Brunor), 41-5, 82, 170-173, 191 note, 192 note, 202, 233.
Croissant, ordre du, 138.
Crousant, 86.

Dagonet, 177, 187.
Dalem, 189.
Danam, 183.
Darnantes, forêt de (= Forest Perilous), 41, 42, 44-5, 49, 174-5.
Darras, 183, 184.
Descartes, 18.
Deux Roses, la guerre des, 15, 196 note.
*Dictionary of National Biography*, 27, 60 note.
Dinadan, Dynadam, Dynadan, 32, 46 note 4, 56, 84, 85, 105, 115, 134-7, 142, 144-7, 180, 185, 186 187, 188, 189, 190, 195 note, 199, 202-3, 205, 207, 220 note 2.
Dinas, Dynas, 44, 113, 166, 179, 183, 184, 196, 197.
Dodynas le saveage, 182.
Don Quichotte, 137.
*Don Quichotte* (roman), 102.
Dryant, 182.
Du Bellay, v. Joachim —.
Dynadam, Dynadan, v. Dinadan.
Dynas, v. Dinas.

Ebel, 200, 201.
Ecosse, Scotland, 156, 206.
Ector de Marys, v. Hector —.
Edimbourg (Bibliothèque des Avocats), 36.
Edouard, 202.
Eilhart d'Oberg, 35, 91, 94 note, 97 note, 98, 99, 108.
Elain (le blanc), Elayne, Alain, 74, 234.
Elaine, Elayne, Helayne, 210, 211, 212, 216, 217, 233.
Elyas, Helyas, 142, 190.
Elyse, Heliz, 193.
*Englische Studien*, 27.
Eperon, ordre de l', 139.
Epinogre(s), 201, 202, 206.
Esmont, v. Seymound.
*Estoire del Graal*, 11 note.

Faramon, 158.
Fergus, 70, 179.
Foerster, 100 note.
*Folie Tristan* (du ms. de Berne), 35, 91, 98.
*Folie Tristan* (du ms. Douce), 99 note 2.
Forest Perilous, v. Darnantes.
France, 7 et *passim*.
Fra(u)nce, roi de, 157; sa fille, 178.

Frédéric II, empereur, 59.
Frolles, 170.
Furnivall, 12.

Gahcriet, Gaheris, Gaheryse, Gareth (*souvent confondu avec Gareth*), 45, 180, 181, 183, 193, 199, 202, 203.
Galaad (*souvent confondu avec Galahalt, q. v.*), 14, 52 note 2, 73, 139, 209-217.
Galahalt, Galeoth, Galyhad, 69, 182, 193, 194, 195.
Galardoun, 185.
Galehout, 165.
Galeoth, v. Galahalt.
Galeodin, Galyhodynis, 182, 201, 202.
Galleron de Galway, 219.
Galles, pays de, Wales, Walys, 157, 169, 202.
Galles, roi de, 206.
Galles du Nord, Nor(th)gales, roi de la, 55, 82, 181, 193, 204; reine de la —, 61.
Galyhodyn(s), v. Galeodin.
Galway, v. Galleron de Galway.
Ganys, 183.
Gareth, v. Gaheriet.
Gaudelin, Gawdelyn, 214.
Gaudouin, Goodewyn, 214.
Gauvain, Gawaine, Gawayn(e), 25, 45, 46, 47, 98 note, 105, 117-121, 139, 155 note, 170, 174, 185, 188, 194, 195, 199, 201, 202, 209, 211, 220, 223.
Gawdelyn, v. Goudouin.
Genève (Bibliothèque Publique), 54 note.
Golther, W., 103.
Goodewyn, v. Gaudouin.
Gottfried de Strasbourg, 35, 107 note 3, 127 note 2.
Gouverna(i)l, 92, 161, 163, 168, 181, 185.
Graal, v. Saint Graal.
*Graal* (poème), 101 note.
Grande Bretagne, 114, 180
Griflet, 186, 187.
Groeber, G., 101 note, 107 note 2.
Gueneuer, Guenièvre, 69, 70, 105, 117, 151 note, 152 note, 169, 174, 193, 194, 197, 206, 210, 211, 212, 213, 218, 220, 223.
*Guiron le Courtois*, 43, 68 note.

Harmaunce (roi de la Cité Vermeille), 200.
Hebes, Heles, 161.
Hector de Marès, de Maris, -ys, Ector de Maris, -ys, 41, 49, 204, 206, 207, 208, 212, 217.
Helain, Heleins, Helyus, 79 note 2, 201.
Helake, 201.
Helayne, v. Elayne.
Heleins, v. Helain.
Heles, v. Hebes.
Heliot, 190.
Heliz, v. Elyse.
Helyas, v. Elyas.
Helyor, 207.
Helyus, v. Helain.
Henri V, 137.
Heret, 202.
Hermaunce, v. Cité Vermeille.
Hermynde (= Marin), 200.
Hewe de la Montayne, 181.
Hoël, Howel, 96, 168, 169, 176.
Homère, 98 note 2.
*Horda Angel Cynnan*, 138 note.
Howel, v. Hoël.
Hudain, 178.
*Huth Merlin*, 12.

Ile Delectable, 200.
Ile de Joie, 75, 216.
Ile de Servage, 169.
Ioseph dabarimacie, v. Joseph d'Arimathie.

Irlande, Yrlande, 36, 38, 79 note 2, 92, 93, 94, 107, 122, 157, 159, 161, 162-3, 169, 180, 185, 206.
Iseut la blonde, la beale Isoud(e), *passim*.
Iseut aux Blanches Mains, Isoud la blaunche maynys, 96, 129 note, 141-2, 168-170, 172, 174.

Janot, 79 note 2.
Jarretière, ordre de la, 138, 139.
Joachim du Bellay, 10.
Joseph d'Arimathie, Joseph of Armathye, Ioseph dabarimacie, 74, 209, 219 note 2.
Joyeuse Garde, Joyous Gard, 48-9, 78, 195-201, 207, 233.
*Jules César*, 144 note.

Kahe(r)din, Kahedius, Kehedin, Kehedius, 41, 44, 96, 169, 170, 174, 175, 176, 177.
Karados, v. Carados.
Kay, v. Keu.
Kehedin, Kehydius, v. Kahedin.
Kelemina, J., 71 note, 104 note, 106 note, 122 note 2.
Ker, W. P., 99 note.
Keu(x), Kay, 105, 155 notes, 175, 185, 202, 213, 214.
Kittredge, G. L., 50 note, 137, 183 note 2.
Koelbing, E., 27, 35 note 5, 36, 73 note.

Lac, dame du, 223; v. Morgane.
— , Lancelot du, v. Lancelot.
La Manche, 9.
Lambègue, 168.
Lamerak, Lamorac, Lamora(c)k, Lamo(u)rat, 32, 41, 44, 45-8, 81, 115, 143, 170, 174, 175, 180, 186, 188, 189, 193, 194, 195, 199, 201, 213, 217, 220, 233.
Lancelot, Launcelot, 10, 14, 28, 33, 42, 48-9, 50 note 2, 62, 69, 73-5, 85, 86, 98 note, 114, 117-121, 132, 139, 141, 171-2, 173, 175, 180, 181, 182, 183 note, 185, 188, 189, 190, 191, 194, 195, 197, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 215, 216, 217, 220, 221, 222, 223, 224, 225 note, 233, 234.
*Lancelot* (poème), v. *Charrette*.
*Lancelot*, en prose, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 31, 139, 188, 218 note 2.
Lanceor, 185.
Lang, Andrew, 149 note.
Launcelot, v. Lancelot.
*Lay of Horn*, 118 note 3.
Lee, sir Sidney, 27, 60 note.
Léonois, Lyonas, Lyones, Lyonoys, 35, 36, 79 note 2, 92, 122, 123 note, 160, 170, 171, 197, 208, 225 note.
Lichtenstein, F., 35 note 2.
Lionel, Lyonel, 182, 212, 217.
Lockhart, J. G., 25 note 3.
Loeseth, E., 29-30, 31 note 2, 37 note, 42, 43, 44, 46 notes, 48, 51, 52, 55, 56, 60-61, 68, 69 note, 71, 79 note 2, 86, 104 note, 163 note, 181 note, 188 note, 197 note, 203 note, 220 note, 233, 234.
Lonazep, v. Louvezerp.
Londres, 191.
Lonezep, v. Louvezerp.
Lonneglor (château), 201.
Lot, F., 11 note.
Louvezerp, Lonazep, Lonezep, tournoi de, 32, 79 note 2, 114, 199, 201-208, 215.
Lucan le bottelier, 182 note.
Luces, 170.
Luces de Gast, 52 note 2.
Lydgate, 56 note 4.
Lyonas, Lyones, Lyonoys, v. Léonois.
Lyonel, v. Lionel.

Macmillan, 183 note 2.
Madoc de la Montayne, 181.
Malédisant, Maledysaunt, Mesdisant, 43, 171, 173.
Malgrin, —yn, 62 (M. Breuse-sans-Pitié), 191.
Malory, sir Thomas, *passim*.
Marc, Mark(e), 33, 37, 44, 55, 60, 61, 62, 64, 68, 69, 71 note, 84, 92, 93, 94, 95, 97, 107, 111, 112, 113, 115, 124, 126, 131, 132, 134, 142, 158, 161, 162, 163, 166, 177, 178, 179, 183, 186-190, 192, 195, 196, 197, 198, 219, 220, 223.
Marès, v. Hector de —.
Marhaus, v. Morholt.
Marie de Champagne, 100.
Marin, v. Hermynde.
Maris, —ys, v. Hector de —.
Mark(e), v. Marc.
Matto le brun, 177.
Mead, W. E., 27.
Méléag(u)ant, 174, 175, 195.
Meliodas, Meliodus, Melyodas, 31 note 4, 71 note, 122, 160.
Merlin, Merly(o)n, 14, 185, 201.
*Merlin* (roman), 11 note, 12, 14, 15, 63 note 2 (*La Storia di Merlino*), 84.
Mesdisant, v. Malédisant.
Micheau Gonnot de la Brouce, 86.
Milton, 7.
*Modern Philology*, 29, 52, 77, 78 note.
Montayne, v. Hewe de la — et Madoc de la —.
Mordes, Mordred, Mordret, 32, 47, 74, 171, 172, 189, 193, 202, 213, 214.
Morgan(e), Morgain, la fée (le fay), 52, 53, 61-6, 71 note, 110, 167, 180, 184, 187, 191, 224.
Morho(u)lt, Marhaus, 71 note, 92, 94, 158-9, 167, 169, 180, 205.
Morois, v. Morrois.
Morris, W., 139.
Mor(r)ois, 95, 133.
*Mort Artu*, 11, 13, 99.
*Morte Arthur*, 13, 118 note 3.
*Morte Darthur*, le, 7 et *passim*.
Musée Britannique (manuscrits), 27, 28, 29 note 6, 31, 33, 59, 60, 63, 73, 74, 75, 77, 234.

Nabon le noir, 170.
Neroueus, Veroneus, 173.
Nor(th)gales, v. Galles du Nord.
Northumberland, roi de, 199.

Orcanie, 202, 234.
*Orden of Chivalry, The*, 139.
Orgueilleux, Orgulous (château), 171.
Orkeney, v. Orcanie.

Palamèdes(s), Palamydes, Palomedes, Palomides, Palomydes, 29 note 6, 39, 48, 55-6, 62, 64, 68, 77, 78, 82, 104, 105, 107-8, 111, 114, 121, 135, 144, 159, 160, 165, 166, 170, 171, 174, 176, 180, 181, 182, 184, 187, 188, 193, 194, 195, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 218-219, 234-5.
*Palamède* (roman), 29 note 6, 99.
Paris, G., 107 note 3, 118 note 2, 132, 133 note.
Paris, P., 224 note.
Pas, comte du, 192.
Patigres, v. Persides.
Paulart, 220 note 2.
Peleas, 202.
Pellandris, 173.
Pelles (château), 73, 215.
Pelles (roi), 204, 215, 216 note 2, 217.
Pellogris, 173.
Pel(l)onnes, Pellownus, 181.
Pellonnes (château), 208.
Pendragon, v. Uter —.

Perceforest, 139.
Perceval, Percyval, 32, 33, 45, 46, 73, 139, 142-3, 188, 196, 202, 209-217.
Persides, Persydes, Patigres, 74, 181, 213, 214.
Per(r)on Merlin, 185.
Petit de Juleville, 37 note.
Pillounes, 173.
Pinabel, v. Suppynabiles.
Pise, v. Rusticien de —.
Playne de amours, 173.
Playne de force, 173.
Plenori(u)s, 173.
Pleurs, château des, 164-5, 180.
Pollard, A. W., 183 note 2, 220 note 2.
Pomitaine, 193.
*Prophécies de Merlin, Les*, 59-71, 86, 99, 191.
Provence, 116.
Pryamus, 219.
*Publications of the Modern Language Association of America*, 63 note 2.
Pucelles, château des, 84, 111, 181, 204.

*Quête du Saint Graal, La*, 11, 12, 15, 17, 28 note 3, 31, 52 note 2, 79, 99.

Reed Cyte, v. Cité Vermeille.
Reiffenberg, 138 note 3.
René d'Anjou, 138, 139.
Richard, comte de Warwick, 137, 138.
Richard d'Irlande, 59.
Rilke, R. M., 102.
Rivalen, 92.
Robert de Borron, 46 note 5, 101 note.
Roche Dure, tournoi de la, 52, 184.
Roettiger, W., 37 note 3.
*Roland, Chanson de*, 97, 98 note 2, 100.
*Roman de la Rose, Le*, 137.
*Romania*, 37 note, 118 note 2.
Rome, 157, 196.
Rous, John, 138.
Rusticien de Pise, 29 note 2.

Sadoc(h), Sadok, 61, 71 note, 113, 195-6, 197, 202.
Safere, Safyr, v. Saphar.
*Saga*, 35, 107 note 3, 127 note 2.
Sagramor, Sa(i)gremor(e), 133-4, 155 note, 202.
Saint Graal, Sancgreal, 26 note 3, 73, 78, 139, 209, 210, 213, 214, 218, 219 note 2; v. *Quête du Saint Graal* et *Estoire del Graal*.
Sandret, v. Andred.
Sanesi, Ironeo, 63 note 2.
Saphar, Safere, Safyr, 62, 63, 64, 65, 207.
Schœpperle, G., 91 note, 94 note, 163 note 2.
Scotland, v. Ecosse.
Scott, sir Walter, 25-6, 36, 121.
Scudder V. D., 31 note, 77, 164 note.
Segurades, 108, 161, 169, 180, 199, 206.
Sentaille, 168.
Sève, L., 8.
Seymound (the Valyaunt), Esmont, Asmonz, 67, 234.
Siège Périlleux, 188.
Sigismond, empereur, 137.
*Sir Gawaine and the Green Knight*, 119.
*Sir Tristrem* (poème), 19, 35, 36.
Sommer, H. O., 11, 13, 27-30, 31, 36-7, 51, 52, 56 note, 59-60, 63 note, 73 note, 77, 78 note, 83, 84, 85, 127 note 3, 140 note, 144 note, 149 note, 156.

Sorelois, Surluse, tournoi de, 61-71, 86, 193-5; pays de —, 173, 234.
Southey, C. C. 26 note.
Southey, Robert, 25-6.
*Storia di Merlino*, v. *Merlin*.
Strutt, 138 note.
Suffrecan of Carleil, 219.
*Suite de Merlin*, 12, 15, 84.
Suppynabiles, Pinabel, 169.
Sussex, 61.
Swinburne, 10.

Table Ronde, 9 et *passim*.
Tan(s)tris, Tramtrist, — yst, 35-40, 93, 94, 159, 233.
Tarmelyde, v. Camiliard.
Taulas, le géant, 180.
*Tavola ritonda*, 122 note 2.
Taylor, R., 63, note 2.
Tennyson, 10.
Thanan, château de, 181.
Thomas, 35, 91, 94 note, 97 note, 98, 99, 107 note 3, 108, 133, 169 note.
Tintagel, 158, 196.
Toison d'Or, ordre de la, 138, 139.
Tolède, chanoine de, 102.
Tor le fils Ares, — the sone of Aries le Vayshere, 182, 186.
Tramtrist, — yst, v. Tantris.
Tressan, 190 note.
Tristan, Tristram, Trystram, *passim*.
Turold, 98 note 2.

Urre, 219.
Utèr Pendragon, château d', 42, 172.
Uter Pendragon (roi), 184.

Vérard, Anthoine, 26, 79 note 2, 99 note.
Veroneus, v. Neroueus.
Vienne (Bibliothèque nationale), 33.
Villon, François, 109.
Virgile, 98 note 2.
Vreyne, 183.
Vwayn(e), v. Yvain.

Wales, Walys, v. Galles.
Warwick, v. Richard comte de —.
Wechssler, Ed., 73 note, 79 note.
*Wedding of Sir Gawaine, The*, 119.
Wlson, Marc, de la Colombière, 140 note.

Yrlande, v. Irlande.
Yvain, Yvayns, Ywayne, Vwayn(e), 53, 113, 119-120, 182, 183, 193.
*Ywain and Gawaine*, 119.

# ERRATA

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| P. 38, ligne 5, | *au lieu de* : | oye, | *lire :* | oÿl. |
| P. 40, — 8, | — | avec, | — | et. |
| P. 42, — 4, | — | tels, | — | telles. |
| P. 42, — 17, | — | font, | — | fait. |
| P. 46, — 23, | — | traison, | — | traïson. |
| P. 63, — 17, | — | quoique, | — | bien que. |
| P. 65, — 24, | | avait, | — | avoit. |
| P. 65, — 25, | | abattu, | | abatu. |
| P. 67, — 8, | — | refère, | — | se refère. |
| P. 67, — 20, | — | *Carmelide*, | — | *Tarmelyde*. |
| P. 71, note 2, l. 10, | — | enuenimé, | — | envenimé. |
| P. 91, note 1, l. 12, | — | Tristan, | — | *Tristan*. |
| P. 115, ligne 14, | — | son, | — | l'. |
| P. 119, — 30, | — | *stede, sone*, | — | stede sone. |
| P. 120, — 2, | — | corps est, | — | corps, est. |
| P. 124, note 1, l. 4, | — | merveillaient, | — | merveilloient. |
| P. 124, note 1, l. 4, | — | prenait, | — | prenoit. |
| P. 131, ligne 8, | — | du conflit, | — | de la crise. |
| P. 134, lignes 11-12, | — | XIV^e^ et XV^e^, | — | XIII^e^ et XIV^e^. |
| P. 136, ligne 28, | — | aves, | — | avés. |
| P. 140, note 1, l. 2, | — | Welson, | — | Wlson. |
| P. 141, note 1, l. 2, | — | à faire, | — | affaire. |
| P. 145, ligne 6, | — | affirme, | — | affirma. |
| P. 150, — 4, | — | style Malory, | — | style de Malory. |

# TABLE DES MATIÈRES


AVERTISSEMENT . . . . . 7
INTRODUCTION . . . . . 9

PREMIÈRE PARTIE

**La Source**

CHAPITRE I. — Critique des théories . . . . . 25
CHAPITRE II. — Classement général. . . . . 31
CHAPITRE III. — L'épisode de Tantris : ms. 103. . . . . 35
CHAPITRE IV. — La Cotte Mal Taillée. — La mort de Lamorac. — Un départ de Lancelot. . . . . 41
CHAPITRE V. — Le premier *explicit* : ms. 334. . . . . 51
CHAPITRE VI. — Les *Prophécies de Merlin* : ms. 99. . . . . 59
CHAPITRE VII. — Le *Lancelot* des livres XI et XII de Malory . . . . 73
CHAPITRE VIII. — Le deuxième *explicit* . . . . . 77
CHAPITRE IX. — Hypothèse de l'unité du *Frensshe Booke* ; sa date. . 81

DEUXIÈME PARTIE

**Le Remaniement**

CHAPITRE I. — Matière et sens.

§ 1. La composition du *Tristan* primitif. . . . . 91
§ 2. Le roman français en prose. . . . . 99
§ 3. La tendance psychologique dans le *Tristan* de Malory : *a*) Réduction de la matière. *b*) Retour du « sens ». . . . . 109

CHAPITRE II. — L'idéal chevaleresque.

§ 1. L'élément chevaleresque dans le roman de Tristan avant Malory. . . . . 131
§ 2. Le « noble volume » de Malory . . . . . 137

CHAPITRE III. Malory traducteur. . . . . 149

APPENDICES

Appendice I. — **L'originalité de Malory** (les livres VIII à XII du *Morte Darthur* comparés aux manuscrits qui représentent leur source) . . . . . 155

§ 1. L'enfance de Tristan . . . . . 156
§ 2. Morholt . . . . . 158
§ 3. Tristan à la cour d'Irlande. . . . . 159
§ 4. La femme de Segurades. . . . . 161
§ 5. Le second voyage de Tristan en Irlande. . . . . 161
§ 6. Le philtre d'amour. . . . . 163
§ 7. Le château des Pleurs . . . . . 164
§ 8. Brangien. . . . . 165
§ 9. Découverte et séparation des amants . . . . . 166
§ 10. Iseut aux Blanches Mains. . . . . 168
§ 11. Les aventures de Lamorac. . . . . 170
§ 12. La Cotte Mal Taillée . . . . . 170
§ 13. La forêt de Darnantes. . . . . 174
§ 14. La folie de Tristan . . . . . 175
§ 15. Tristan à Logres. . . . . 180
§ 16. Les aventures du roi Marc. . . . . 186
§ 17. Alexandre l'Orphelin. . . . . 191
§ 18. Le tournoi de Sorelois . . . . . 193
§ 19. La Joyeuse Garde. . . . . 195
§ 20. Le tournoi de Louvezerp. . . . . 201
§ 21. Galaad et Perceval . . . . . 209
§ 22. Tristan et Palamède . . . . . 218
§ 23. La mort des amants . . . . . 219

Appendice II. — **L'enfant ou l'écu?** (un *erratum* de Caxton). . . . 221

Appendice III. — **L'orthographe des noms propres** dans le *Tristan* de Malory. . . . . 226

Appendice IV. — **Table sommaire des concordances** entre Malory et les manuscrits français. . . . . 233

Table alphabétique des noms propres. . . . . 235

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris. — 10.1925.

BÉDIER (J.), de l'Académie française, professeur au Collège de France. **Les Légendes épiques**, Recherches sur la formation des chansons de geste. 2e édition revue et corrigée. 4 vol. petit in-8, chaque . . . . . **10** fr. »

— **Discours de réception** à l'Académie française, prononcé le 3 novembre 1921, par Joseph Bédier. Sur l'œuvre d'Edmond Rostand. In-12 . . . . . **3** fr. **50**

— **Les Fabliaux.** Nouvelle édition revue, 1925. In-8, 500 pages. . . **40** fr. »

— **Hommage à G. Paris.** In-16 . . . . . **2** fr. **25**

CHAMPION (Pierre), Archiviste-Paléographe. **Ronsard et son Temps.** Un volume in-8 raisin de XVIII-508 pages, avec 24 phototypies hors texte **60** fr. »

DONCIEUX (G.). **Le romancero populaire de la France.** Textes critiques. Index musical par J. Tiersot. Gr. in-8 . . . . . **22** fr. **50**

GODEFROY. **Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes.** 10 vol. in-4 (derniers exemplaires) . . . . . **1.000** fr.

HUGUET (Edmond), Professeur de Philologie française à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. **Dictionnaire de la Langue française du XVIe siècle.** Le *Dictionnaire* paraîtra par fascicules de 5 feuilles, soit 80 pages. Le prix de souscription à l'ouvrage complet sera de **12** fr. le fascicule. Parus : fascicules 1 et 2.

JEANROY (Alfred), Professeur à l'Université de Paris. **Les origines de la Poésie Lyrique en France au Moyen Age.** Etudes de littérature française et comparée, suivies de textes inédits. 3e édition, avec additions et un Appendice bibliographique. In-8 de 536 pages. . . . . **40** fr. »

LANGFORS (Arthur). **Les incipit des poèmes français antérieurs au XVIe siècle.** Répertoire bibliographique établi à l'aide de notes de Paul Meyer. In-8, VI-444 p. . . . . **28** fr. **10**

Contient près de 3 000 débuts de poèmes rangés par ordre alphabétique des premiers mots, le titre du poème, puis une liste de tous les manuscrits connus.

LANGLOIS (E.). **Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste imprimées.** Fort vol. gr. in-8. . . . . **37** fr. **50**

LOT (Ferdinand). **Etude sur le Lancelot en prose.** 1918, in-8 de 425 p., 3 phototypies hors texte . . . . . **35** fr. »

MEYER (Paul). **Documents linguistiques du Midi de la France**, recueillis et publiés avec glossaires et cartes. Ain, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Alpes-Maritimes, 1909, fort volume in-8, cartes . . . . . **25** fr. »

PARIS (Gaston). **Mélanges linguistiques** 1906-1909, 730 p. . . . . **50** fr. »

— **Mélanges de littérature française du Moyen Age.** In-8, 710 p.. **50** fr. »

RABELAIS. **Œuvres.** Edition critique publiée par Abel Lefranc, professeur au Collège de France, J. Boulenger, H. Clouzot, P. Dorveaux, J. Plattard, et L. Sainéan. Tome III et IV, Pantagruel. 2 vol. ensemble. . . . **55** fr. »

Déjà parus : T. I. In-4 de CLV-214 p. T. II. In-4 de 215-558 p. Ensemble **50** fr. Formera environ 7 volumes auxquels on souscrit.

RENART (J.). **Le Lai de l'Ombre.** In-8 (S. A. T.) . . . . . **9** fr. »

**Société des Anciens Textes français.** Cotisation annuelle donnant droit aux publications et bulletins de la Société : **40** fr. Cotisation de membre perpétuel : **250** fr.

**Romania**, fondée par P. Meyer et G. Paris, publiée par Mario Roques. T. LI, 1925. Abonnement annuel . . . . . **40** fr. — U. P. **45** fr.

## LES CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN AGE

*Collection de textes Français et Provençaux antérieurs à 1500*

publiés par Mario ROQUES, Directeur à l'Ecole pratique des Hautes Études

49 volumes parus (liste sur demande), notamment :

**Béroul**, *Le Roman de Tristan*, poème du XIIe siècle, 2e édition revue par Ernest Muret, XVI-164 pages . . . . . **7** fr. »

*Le Roman de Troie* en prose, édité par L. Constans et E. Faral, tome I, IV-170 pages . . . . . **8** fr. »

Imprimerie de J. DUMOULIN, à Paris

DATE DUE

OCT 19 1983

DEMCO 38-297

PR2047 .V5
Le roman de Tristan et Iseut dans l'oeuv

3 1733 00236 0591

823 M298 DV738r

823 M298 DV738r
Vinaver, Eugene
Le roman de Tristan et Iseut
dans l'oeuvre de Thomas Malory.